

FRIGYES KARINTHY

[https://t.me/livres\\_2020](https://t.me/livres_2020)

*J*E  
DÉNONCE  
L'HUMANITÉ

ROMAN

DOMAINE ÉTRANGER

*Viviane Hamy*

## Le livre

« On peut, par ailleurs, compter sur les innovations réglementaires suivantes :

Des lampes électriques d'un type nouveau, que chacun sera tenu de se procurer à compter du 29 janvier, tendent à économiser le papier, car elles fonctionnent au courant alterné et clignotent sans cesse pour qu'il soit impossible de lire sous leur éclairage.

Entre huit heures du matin et huit heures du matin le lendemain il est interdit d'utiliser le téléphone ; les communications officielles devront être autorisées par la direction de la Poste, à condition que les deux parties qui souhaitent s'entretenir se présentent ensemble au bureau de poste et attestent qu'elles ont une raison urgente d'entrer en communication l'une avec l'autre. À deux heures et demie de l'après-midi, tout le monde devra débrancher son téléphone. »

## L'auteur

Frigyes Karinthy est né à Budapest en 1887. Figure de l'intelligentsia hongroise, il collabore à la revue *Nyugat*. Esprit curieux et inquiet, recherchant l'unité de la science et de l'art, c'est avant tout un défenseur de la Raison prônée par les Encyclopédistes, dont il se veut l'héritier. En 1936, Karinthy est atteint d'une tumeur au cerveau. Toute la Hongrie se cotise pour payer l'opération qu'il décrit dans le *Voyage*. Le 29 août 1938, à Siófok, Karinthy se penche pour lacer sa chaussure. Il tombe foudroyé par une attaque.

FRIGYES KARINTHY

# JE DÉNONCE L'HUMANITÉ

Traduit du hongrois par Judith et Pierre Karinty

*Ouvrage publié avec le concours  
de l'Association des amis  
des Éditions Viviane Hamy (ADEVH)*

VIVIANE HAMY



© Éditions Viviane Hamy, 1996, pour la traduction française

Conception graphique : Pierre Dusser

ISBN 978-2-87858-750-0

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB  
par Isako [www.isako.com](http://www.isako.com) à partir de l'édition papier du même  
ouvrage.

*« J'ai rêvé que j'étais deux chats et  
que je jouais ensemble. »*

## J' AIDE MON FILS

– Si dans neuf poêles on brûle en cinq jours et demi douze stères de bois de hêtre, en combien de jours on brûlera neuf stères de bois de hêtre dans douze poêles...

– Si dans neuf poêles...

Je suis assis derrière mon bureau, je lis un article. Je n'arrive pas à me concentrer. Dans la pièce à côté, j'entends cette phrase pour la trente-cinquième fois.

Diab!e, que se passe-t-il avec ce bois de hêtre ? Il faut que j'y aille.

Gabi, penché sur la table, mâchonne son porteplume. Je fais semblant d'être venu pour une autre raison ; l'air préoccupé, je fouille dans la bibliothèque. Gabi me jette un regard de biais, moi je fronce les sourcils et, la tête ailleurs, je fais comme si je ne l'avais pas vu : je sens que c'est ce qu'il pense. Pendant ce temps, convulsivement, je me répète : « Si neuf bois de hêtre... douze stères... dans combien de poêles... » Nom d'une pipe ! Comment c'est, déjà ?

Je passe distraitement devant lui, je m'arrête comme si je venais juste de le remarquer.

– Alors, fiston, on fait ses devoirs ?

Les lèvres de Gabi se tordent d'amertume.

– Papa...

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je ne comprends pas ce truc.

– Je ne comprends pas ?... Gabi ! Comment peux-tu dire une chose pareille ! On ne vous l'a pas expliqué à l'école ?

– Bien sûr, seulement...

Je me racle la gorge, et d'un ton abrupt, agressif :

– Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

Subitement volubile, Gabi débite comme quelqu'un qu'on a soulagé d'un lourd fardeau.

– Écoute, papa, si dans neuf poêles on brûle en cinq jours et demi douze stères de bois de hêtre...

Moi, en colère :

– Saperlipopette ! Ne parle pas si vite !... On ne peut pas réfléchir de cette façon ! Recommence et répète depuis le début, calmement et sagement, alors tu comprendras ! Bon, fais-moi une petite place.

Heureux et agile, Gabi se glisse sur le côté. Il croit que je ne sais pas qu'il vient de me charger allègrement de cette affaire – il ne sait pas, bien sûr il ne peut pas se souvenir de cette scène, la même, il y a vingt ans et quelques, quand c'était moi qui me glissais sur le côté, heureux et soulagé, et que mon père s'asseyait près de moi, avec ce même air important et renfrogné, comme moi aujourd'hui. Et le plus terrible – je m'en rends compte à ce même instant –, c'est que ce jour-là il s'agissait déjà *du même* problème !... Aucun doute... Le bois de hêtre et les poêles ! Mon Dieu ! Je l'avais alors *presque* compris pourtant – mais j'ai oublié !...

Une vie de vingt et quelques années s'engloutit dans le néant en une fraction de seconde. Comment c'était déjà ?

– Écoute, Gabi, dis-je patiemment, on ne réfléchit pas avec sa bouche mais avec sa tête. Qu'est-ce que tu ne saisis pas ? C'est tellement simple, c'est clair comme de l'eau de roche. Un élève de cours préparatoire le comprendrait s'il était attentif ne serait-ce qu'une minute. Regarde, mon fils. On nous dit ici que dans

neuf poêles, en cinq jours et demi brûle tant et tant de bois de hêtre. Bon. Qu'est-ce que tu ne comprends pas là-dedans ?

– Ça je comprends, papa. Ce que je ne sais pas, c'est si la première proportionnalité est inverse et la deuxième directe, ou si c'est la première qui est directe et la deuxième inverse, ou les deux directes ou les deux inverses.

Mon cuir chevelu refroidit lentement au niveau des racines. Qu'est-ce qu'il gazouille, ce gosse, avec ces proportionnalités ? Que peuvent être ces maudites proportionnalités ? Comment est-ce qu'on pourrait comprendre ça d'emblée ?

Je le gronde sans mollir :

– Gabi ! Tu parles encore trop vite ! Comment veux-tu comprendre de cette façon ? Avec la bouche on ne peut pas... Qu'est-ce que ça veut dire proportionnalité inverse et directe, et directe et inverse, saperlipopette ! Pourquoi pas un contrebassiste qui grimpe aux murs ?

Gabi rigole. Je hurle :

– Ne rigole pas ! Je te fais instruire, je m'échine pour toi, et voilà le résultat ! Tu n'écoutes pas à l'école ! Peut-être que tu ne sais même pas... tu ne sais même pas... (Je le fixe, ahuri, en proie à un terrible soupçon.) Peut-être que tu n'as pas la moindre idée de ce qu'est une proportionnalité ?

– Bien sûr que si, papa. La proportionnalité... la proportionnalité... La proportionnalité est un rapport... dans lequel le quotient des membres intérieurs... ou plutôt le produit des membres extérieurs...

D'effroi, je claque des mains.

– Qu'est-ce que je disais ! Un gamin de onze ans qui ne sait pas ce que c'est qu'une proportionnalité !



Les lèvres de Gabi se tordent de nouveau, il est prêt à pleurer :

– C’est quoi ?

– Quoi ? Attends un peu, canaille ! Tu vas immédiatement chercher ton livre et tu me lis trente fois la définition ! Sinon...

Effaré, Gabi tourne les pages, puis récite :

– Une proportionnalité est une expression dont les deux membres intérieurs se rapportent aux deux autres membres ainsi que... Oui, papa, mais quels sont ici les deux membres intérieurs, le volume de bois de hêtre et le nombre de jours, ou plutôt le nombre de poêles et le volume de bois de hêtre ?

– Encore trop vite ! Passe-moi ce livre.

Et je m’y attaque avec un sérieux terrifiant :

– Écoute, Gabi, ne sois pas aussi idiot. C’est clair comme de l’eau de roche. Regarde, c’est simple. Tiens. Écoute bien ! On nous dit, n’est-ce pas, que dans neuf poêles en tant de jours, tant et tant de bois de hêtre. Donc si tant et tant de bois de hêtre en neuf jours, alors il est sûr, n’est-ce pas, qu’en douze jours ce n’est pas tant et tant mais...

– Oui, papa, jusque-là moi aussi je comprends, mais la proportionnalité...

La colère me prend.

– Ne jacasse pas quand je parle, je... tu ne comprendras pas comme ça. Écoute-moi. Si en neuf jours tant et tant, alors en douze jours, disons, probablement tant et tant en plus. En revanche, pardon, peut-être pas plus, parce que pas dans neuf poêles mais dans douze, c’est-à-dire tant en moins, ou plutôt

tant en plus, comme si c'était la même quantité en moins que ce qu'il y a en plus... Dans ce cas, en effet, la proportionnalité... la proportionnalité...

Brutalement, la lumière se fait dans mon esprit. Je suis foudroyé par la Grande Illumination, j'en couvais en moi l'absence et elle m'assombrissait depuis vingt et quelques années, c'est juste, j'ai enfin compris ! Il n'y a pas de doute – alors, là-bas... très évidemment –, c'est juste, c'est évident, *mon père, déjà, ne comprenait pas ce problème !*

Je coule vers Gabi un regard en biais. Pendant ce temps, lui, mine de rien, il a ouvert son livre d'histoire et il se rince l'œil avec une vieille image, la scène où Pal Kinizsi fait leur affaire à deux Turcs.

J'assène un grand coup sur sa caboche : ça claque.

– Tiens ! je ne suis pas assez stupide pour me fatiguer avec toi si tu n'écoutes même pas !

Gabi hurle comme ses deux Turcs à l'unisson.

Et moi, je quitte ma place avec soulagement ; à travers le brouillard du passé un visage se dessine devant moi : celui de mon père qui, allègre et soulagé, donne un grand coup sur ma caboche, comme pour dire : « Passe ça à ton fils, pour moi, ça suffit ! », et en sifflotant, les mains dans les poches, gaiement, il prend le chemin de sa tombe, où personne ne demande en combien de jours brûlent neuf stères de bois de hêtre et soixante ou soixante-dix ans de vie.

## LES JOUEURS D'ÉCHECS

Ils sont assis à l'écart, dans un coin du café. Devant eux le champ carrelé de l'échiquier : cela fait des heures qu'ils planchent dessus. Deux hommes qui ne voient rien, qui n'entendent rien : des mondes peuvent bien s'écrouler ; un tremblement de terre, ils le constateraient à la rigueur par le dérapage d'une pièce. La vie s'agite autour d'eux, des informations fiévreuses tombent sur les élections allemandes, de belles élégantes s'installent à la table voisine, un groupe aviné débarque, commande du champagne, trinque joyeusement.

Pour eux, le monde extérieur n'existe pas.

Pourtant, si.

Dissimulé à proximité, je les écoute distraitement et j'entends l'un d'entre eux fredonner sans répit. Une oreille musicale... il n'arrive pas à s'abstraire de l'orchestre du café : il fredonne à l'unisson, il accompagne la musique, distraitement, au fil des numéros qui se succèdent.

Tiens, tiens, il chante aussi des paroles. Bizarre, il accroche des paroles sur des musiques qui n'en ont pas. Je tends l'oreille.

L'orchestre joue la chanson de Solveig de *Peer Gynt*, quelque chose comme :

« Peut s'en-vo-oler l'é-é-té, s'en-vo-oler le joli printemps... le prin-hin-tem-hemps... »

Le joueur se berce doucement des hanches. Je l'entends fredonner :

– Je-e m'em-pa-are de la tou-our... mon che-he-val en échange... mon che-he... en é-hé-chan-han-ge... Puis, sur le nostalgique accord final : Mieux, je ne m'en empa-hare pas... empa-hare pas... qu'e-hell cr... hève là-ha... où-hoù-hoù... e-he-helle est...

Et déjà il tend la main vers une autre pièce. Mais l'orchestre attaque brusquement la marche du *Prince Eugène*. Surpris, le joueur retire sa main et demeure pensif. Puis, en boudant, il hausse les épaules et poursuit d'un ton pétillant et guerrier sur la mélodie de la marche :

– Pourquoi pas s'en em-parer, pourquoi pas s'en em-parer, cet-teu tour, ratatatam, je m'en fous, prends-le donc ! mon che-val !

Et d'un geste napoléonien, il s'empare de la tour de l'adversaire.

D'ailleurs il gagne, et la partie s'achève à un rythme soutenu.

Et ces imbéciles de matérialistes historiques qui prétendent que l'issue des guerres dépend des forces économiques et financières.

Et les chants guerriers, qu'est-ce que vous en faites ?

## L'IMPORTANT C'EST LA DISCRÉTION

- Pardon, vous permettez ?
- Je vous en prie, ce n'est pas occupé...
- Merci.
- Je vous en prie.
- Pardon, le journal, vous permettez ?
- Servez-vous.
- Euh... vous comprenez, c'est à cause des petites annonces...
- Servez-vous, je vous en prie.
- Très aimable. Quel courant d'air, ici !
- Oui...
- Le problème c'est que le café est très plein. Il n'y a pas de place ailleurs.
- Oui.
- Moi, franchement, ça m'est bien égal, Ici aussi ça me va bien. L'important c'est que je puisse lire les petites annonces...
- Euh... oui. (Il lit.)
- On entre dans le café, on s'assoit et on lit, n'est-il pas vrai ? C'est encore seul que je me sens le mieux... que personne ne me dérange, et je ne dérange personne. Mais, à Budapest, les gens ne savent pas être discrets. À Budapest, tout le monde fait l'intime, on s'assoit près des gens, on raconte sa vie, comme si ça intéressait qui que ce soit, n'est-il pas vrai ?
- C'est bien vrai ce que vous dites là.

– Vous voyez ! À l'étranger, c'est différent. Par exemple, il y a deux ans je suis allé à Londres, au mois de mars : voyez-vous, je suis fonctionnaire au cadastre, c'est la banque qui m'a envoyé en mission ; je disais à ma belle-mère, la pauvre, elle est un peu dure d'oreille, je lui disais donc, bon, d'accord. Alors je peux vous dire, à Londres, les gens savent ce que discrétion veut dire. Parce que, voyez-vous, qu'est-ce que ça peut me faire les problèmes d'autrui ? Vous, par exemple, qu'est-ce que ça peut vous faire de savoir pourquoi j'épluche les petites annonces ?

– Hum, hum... effectivement, ça ne peut pas m'intéresser.

– Vous voyez, c'est ce que je disais. On n'a pas le droit d'importuner autrui avec ses affaires personnelles. Moi, j'épluche les petites annonces... Vous, vous êtes assis près de moi, vous regardez... un point c'est tout. La discrétion. C'est ce qu'on appelle la discrétion. Il se pourrait que cela vous intéresse pourquoi je lis les petites annonces. Mais vous ne le demandez pas, et je ne vous le dis pas, car il se pourrait que pour moi ce soit une affaire personnelle dans laquelle je dois procéder avec discrétion, car, croyez-moi, les femmes, par exemple, n'aiment que les hommes discrets. Prenons par exemple ceci. Pourquoi ai-je tant de succès auprès des femmes ? Na. C'est parce que les femmes savent que je suis un homme discret, et croyez-moi, pour les femmes, c'est ça le plus important. Pour qu'elles puissent être tranquilles, je ne rapporte rien à mes amis, je ne jase pas, pas de commérages ; car, croyez-moi, les femmes veillent à leur réputation. À titre d'illustration, je vais vous donner un exemple. Prenons par exemple le cas d'une amie à moi, une femme superbe, rondelette, brune, élégante, mais ce n'est pas ça qui compte. Mais alors qu'est-ce qui compte, me direz-vous ? Ce qui compte, c'est la discrétion, n'est-ce pas ? Eh bien, cette amie à moi est une femme mariée, nous nous rencontrons dans des maisons de rendez-vous. Alors vous

comprenez, si à cette femme, moi j'écrivais des lettres comme d'autres jeunes gens le font, voyez-vous, que ferait son imbécile de mari ? Son imbécile de mari ouvrirait une lettre et il saurait tout, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi, moi, je suis un homme intelligent et discret. Mes lettres, personne ne pourra les trouver chez eux. Vous ne me verrez pas aller là-bas, monter chez eux, me présenter à la famille comme le font d'autres jeunes gens. Moi, l'imbécile de mari ne me connaît même pas. Moi, je place une petite annonce dans *La Gazette de Pest* ; elle la lit, elle sait l'heure de notre rendez-vous. Voilà, la chose est à la fois simple et géniale, hein ! Supposons que je veuille la rencontrer demain. Je mets une annonce : « Poupou. Demain après-midi, endroit habituel. » Poupou. C'est simple, n'est-ce pas ? Qui peut soupçonner ce que cache « Poupou » ? Et ce qu'est « l'endroit habituel » ? Évidemment, vous ne vous imaginez quand même pas que je vais écrire en toutes lettres, « Mme Antal Babergold, 3 rue Bajza ». La chose est simple. Elle le lit et tout va bien. Pas de lettre, pas de soupçon, pas de scandale, pas de guet aux portes, pas de problème. Et tout ça pourquoi ? Parce que je sais être discret et habile, je sais tenir ma langue, je ne vais pas chez les gens, j'évite les endroits dangereux, je ne me lie pas avec la famille, je n'en parle pas à mes amis, je sais me taire. C'est ce qui explique mon succès auprès de cette femme, c'est pourquoi elle m'aime et elle m'étreint et elle m'embrasse et elle me mord, la panthère... j'ai raison, hein ? Dites-moi...

– Hum, hum, hum... Si, bien sûr...

– N'est-ce pas ? Mais je suis pressé, je dois y être à trois heures. Je suis ravi d'avoir pu vous amuser un peu. (Il tend la main.) Je m'appelle Ödön Gaffe, d'ailleurs...

– Hum, hum... ravi. Je m'appelle Antal Babergold...

## ENQUÊTE

Il portait un manteau à carreaux très provincial et une cravate criarde. Roublard, il s'était attifé ad hoc, il portait même à la main une impressionnante canne en bois de cerf. Si depuis quatre ans, de trois à cinq heures, je n'étais pas installé tous les après-midi au café avec lui, et donc si je ne le connaissais pas, si je ne savais pas qu'il est détective, il m'aurait à coup sûr abusé, parce qu'un observateur distrait l'aurait vraiment pris pour un homme qui veut passer pour un naïf de province. Il entra dans ma chambre, morose :

– Bien le bonjour.

– Voyons, maître Csavolcsek, pourquoi me souhaitez-vous bien le bonjour alors que vous avez coutume de m'aborder avec un « Salut, vieux schnock » quand nous nous croisons au café ? À part ça, comment va votre chère santé ? Comment vont les enfants ? Y a-t-il une augmentation en vue ?

Le détective me regarda, gêné.

– Voyons, je ne suis pas détective, je suis un brave vieux provincial naïf qui a ouvert votre porte par hasard, dit-il, légèrement titubant.

Je pouffai de rire.

– Bien, bien, monsieur Csavolcsek, prenez donc place. Quel bon vent ?

Le détective hésita.

– Êtes-vous complètement sûr que je suis le détective Csavolcsek ? Pouvez-vous déterminer mon identité avec certitude ?



– Mais comment donc ! Vous avez dans la poche un jeu de cartes qu’il y a à peine une demi-heure vous avez emprunté au garçon.

Il vérifia ses poches. Puis sur un ton solennel :

– Vous avez entièrement raison. Je reconnais donc que je suis Csavolcsek, détective de la police nationale.

– À la bonne heure. Qu’est-ce qui motive votre visite chez nous ?

Il me fixe, lugubre.

– J’enquête dans le cadre de l’assassinat de la rue Navet.

– Très intéressant. Et que me voulez-vous ?

– À vous ? Rien. Je désire seulement causer.

Ah oui, faire une petite causerie ? Discutailier gentiment.

– Tiens, tiens. Causer de quoi ?

– Ben... disons... de broderie rustique de Kalotaszeg, réplique le détective, finaud. Dans la rue j’avais déjà décidé que c’est de cela que nous causerions.

– Alors, je vous écoute.

Le regard acéré du détective me transperce le front entre les deux yeux :

– Hier après-midi entre cinq heures et six heures, avez-vous pensé à la broderie de Kalotaszeg ?

– Je ne crois pas. Pardonnez-moi, cela ne m’est pas venu à l’esprit.

Victorieux, le détective devient ironique :

– Ah, ah ! À quoi avez-vous pensé alors, si je peux me permettre ?

- Ma foi, ça m’a également échappé.
  - Attention, réfléchissez. N’avez-vous pas pensé à une vieille femme ?
  - Ça alors... dans quel sens ?
  - Très simplement, reprend le détective, de plus en plus tranchant et de plus en plus ironique, dans le sens que voici : hier après-midi entre cinq heures et six heures, n’avez-vous pas pensé à une vieille femme qui était seule à la maison et chez qui on aurait pu éventuellement monter pour une certaine raison ?
  - Écoutez, Csavolcsek, pourquoi ne jouez-vous pas franc-jeu avec votre vieil ami ?
  - Comment l’entendez-vous ?
  - Pourquoi n’avouez-vous pas carrément que c’est moi que vous soupçonnez d’avoir assassiné la vieille de la rue Navet ?
  - Ce n’est pas possible, rétorque sévèrement le détective. Parce que si je vous le disais, vous seriez sur vos gardes. Mais si je vous laisse l’ignorer vous pourriez vous trahir par hasard.
  - Entendu, posez-moi donc des questions perfides.
- Il me regarda avec reconnaissance.
- Vous avez raison. J’ai failli l’oublier. Ne connaîtriez-vous pas par hasard une question perfide ?
  - Si. Demandez-moi par exemple si je suis chrétien.
  - C’est très bon !
  - Bien sûr que c’est très bon. Mais pourquoi vous fatiguer davantage ? D’ores et déjà je peux passer aux aveux, je ne nie pas que c’est moi qui ai tué la vieille de la rue Navet.

Après réflexion, il reprit :

– Ça ne va pas comme ça. Nier l’assassinat, c’est ça qui vous rendrait suspect. En effet, pourquoi nieriez-vous l’assassinat ? Parce que, n’est-ce pas, vous l’auriez commis et maintenant vous en craindriez les conséquences. Si vous n’aviez pas commis cet assassinat, quel motif auriez-vous de le nier, je vous le demande ?

– Écoutez, cher monsieur Csavolcsek – je commençais à m’ennuyer –, quel indice vous a conduit vers moi ?

– Un indice tout à fait intéressant. On a trouvé un mouchoir rouge autour du cou de la vieille, celui avec lequel l’assassin l’a étranglée. Eh bien, je vous ai observé au café et vous avez tiré de votre poche un mouchoir blanc. Pourquoi donc ? me suis-je dis. Parce que, me suis-je répondu, il a laissé le rouge autour du cou de la vieille. Il ne lui en reste qu’un blanc. Hein ? Qu’en dites-vous ? Pouvez-vous prouver que vous avez bien un mouchoir rouge ?

– Non, avouai-je.

– Donc vous êtes l’assassin. Où est le mouchoir rouge ? Autour du cou de la vieille.

– Écoutez, monsieur Csavolcsek – j’aurais aimé aller me coucher –, et vous, avez-vous un mouchoir rouge ?

– Non, dit-il, effaré.

– Dans ce cas, voilà un deuxième indice. Je vous le sou mets. Et si c’était vous l’assassin ?

Csavolcsek me remercia pour cette information fondamentale, il me promit de pousser ses investigations dans cette direction et, satisfait, il partit.

# JE ME DEMANDE SI MA FEMME N'EST PAS SUSPECTE

*Du journal d'un mari*

le 1<sup>er</sup> novembre

Je me demande si ma femme n'est pas suspecte. Ce soir, en rentrant à la maison, j'ai trouvé une épée dans notre chambre, mais ma femme m'a expliqué que cette épée s'était envolée de la rue alors que des soldats passaient par là, et avait atterri chez nous par hasard ; c'est vrai, il faut reconnaître que le vent soufflait fort aujourd'hui.

le 15 février

Mais je trouve quand même ma femme suspecte. Aujourd'hui, elle m'a donné un enfant : je regarde le bébé, il a des cheveux roux et trois oreilles. Je regarde M. le locataire, lui aussi il a les cheveux roux et trois oreilles ; « quelle coïncidence », je me dis, mais ma femme m'a expliqué que probablement deux jumeaux étaient prévus, mais ils ont changé d'avis et se sont réunis, seulement dans leur hâte l'un a conservé une oreille de l'autre. Il peut y avoir du vrai là-dedans.

le 2 mars

Je ne sais pas pourquoi... pourtant je trouve quand même ma femme suspecte. Aujourd'hui, je passe dans la rue, je jette par hasard un œil vers une fenêtre, j'y vois ma femme, les cheveux défaits, qui tient un jeune homme dans ses bras. Ça m'a tout de suite paru bizarre ; je l'ai attendue exprès dans la cage d'escalier et je lui ai demandé ce qu'elle faisait dans cette maison, là-dessus elle m'a giflé, et a rétorqué : « Imbécile, il m'est né un nouveau cousin, c'est lui que je suis venue saluer. » Je lui ai demandé pourquoi alors elle avait défait ses cheveux, elle m'a répondu : « Parce qu'il faisait chaud » ; sur ce point, elle a raison, il commence à faire vraiment chaud.

le 14 juin

Dieu sait pourquoi... ma femme me paraît pourtant suspecte. Je rentre du bureau et je traverse la salle de séjour ; sur le canapé, je vois ma femme allongée, et le concierge aussi. D'abord je n'ai rien voulu dire mais j'étais tout de même intrigué. Plus tard, quand il est parti, j'ai aussitôt demandé à ma femme de quoi il s'agissait, je l'ai fait directement, sans passer par quatre chemins, mais grâce à Dieu, il s'agissait simplement d'une histoire de loyer. Entre-temps, comme ils s'étaient sentis fatigués ils s'étaient allongés, le pauvre concierge était fatigué ; c'est vrai, il doit courir toute la nuit pour ouvrir la porte aux locataires.

le 5 août

J'ai inventé un bon truc, vu que ma femme m'est très suspecte. La nuit, quand elle croit que je dors, lentement elle s'habille et chaque fois elle quitte la maison. Aussi j'ai pris un long rouleau de ficelle et je l'ai attaché à son pied car je pense qu'un homme doit veiller sur sa femme quand elle quitte la maison, un mari doit avoir mille yeux fixés sur sa femme pour qu'elle ne le trompe pas. Comme ça, pas de problème, ma femme pourra vadrouiller mais ne pourra pas me tromper parce qu'à tout instant je pourrai rembobiner la ficelle et tirer sur ma femme.

le 10 août

Et pourtant, ma femme m'est suspecte. Cette nuit, une fois de plus, elle s'est levée ; lentement, sans qu'elle s'aperçoive de rien, j'ai attaché la ficelle à son pied, et elle est partie en la traînant derrière elle. Bon, au moins je peux être tranquille, ces derniers temps ma femme m'était vraiment suspecte. Une heure plus tard j'ai rembobiné la ficelle et tiré sur ma femme ; d'abord ça a bien marché puis, curieusement, c'est devenu deux fois plus lourd, ça a duré comme ça un moment puis c'est redevenu plus facile, puis encore une fois plus lourd, puis de nouveau aussi léger qu'au début, et j'ai enfin pu la tirer jusqu'à notre chambre. Je ne comprends pas pourquoi c'était parfois plus lourd ; ma femme m'est en tout cas passablement suspecte, je lui poserai la question.

le 31 octobre

Ça fait déjà longtemps que je veux noter dans mon journal que ma femme m'est suspecte. Ce soir, je rentre à la maison, je veux me coucher, mais c'est impossible : j'essaie comme ci, j'essaie comme ça, et je m'aperçois tout à coup que si je n'arrive pas à me coucher c'est parce qu'il y a déjà quelqu'un couché dans mon lit. Étonné, je me dis : « ha, ha ! je me suis donc déjà couché moi-même ? Mais ce n'est pas possible puisque je suis toujours debout ! » Je demande à ma femme comment cela se fait, car je n'arrivais pas à y voir clair dans cette situation. Elle me dit d'allumer une chandelle et de la tenir un temps devant mes yeux, alors j'y verrais plus clair. J'ai bien allumé la chandelle et je l'ai tenue un moment devant mes yeux, mais ma femme m'a alors ordonné de l'éteindre sur-le-champ. Je l'ai soufflée aussitôt. Toujours est-il que ma femme m'est vraiment suspecte, est-ce qu'enfin cette femme aimerait quelqu'un d'autre ?

le 7 novembre

Depuis un mois je n'ai pas vu ma femme ; il y a un mois, en effet, elle a insisté pour que nous allions habiter à la caserne, mais je n'ai pas voulu, et depuis je ne vois plus ma femme. Le soir, je pense toujours à elle et je suis très triste, parce qu'il y a quelque chose de tout à fait particulier, un soupçon tout à fait incompréhensible qui me trotte dans la tête, j'ose à peine l'écrire ; voilà, je pense que cette femme ne m'aime plus autant. J'ai lu jadis, dans des romans norvégiens, qu'il existait une

possibilité que la femme, très progressivement, très lentement se détourne de son mari, et que ces transformations intérieures provoquent tôt ou tard un éloignement sentimental. Serait-il possible que ma femme soit concernée par une transformation de ce genre ?

le 25 décembre, Noël

Non, non, ma femme m'aime. Après deux mois d'inquiétude et de luttes affectives, nous nous sommes enfin compris : elle a de nouveau été mienne ce soir. Après onze heures, je passais justement par la rue Ó pour rentrer à la maison ; ma femme a surgi de sous une porte cochère, elle m'a sûrement reconnu dans l'instant bien qu'il fût tout à fait sombre, elle m'a demandé de l'accompagner et elle m'a même dit que j'étais beau garçon. Je suis monté et ma femme m'est aussitôt tombée dans les bras – c'est faux, cette histoire de roman norvégien. Je suis heureux, mes soupçons se sont volatilisés ; je ne me torturerai plus jamais avec ces élucubrations imbéciles qui ne laissent pas l'esprit en repos.



## JE DÉNONCE L'HUMANITÉ

Si maintenant on veut interdire le shimmy, alors là...

Maintenant, à y bien réfléchir, on n'a pas tort. En réalité, il y a bien là-dedans quelque chose de – comment dire ? –, quelque chose qui n'est pas exclusivement de l'ordre de l'artistique ou du sportif ou du loisir, mais quelque chose d'autre encore... Ce n'est pas faux, à vrai dire, ce n'est pas faux du tout. Et puis, soyons francs, ce quelque chose de plus est terriblement de nature à susciter des instincts impudiques, des imaginations libertines – celui qui nierait ce fait bafouerait tout simplement la loi, cette loi qui très opportunément veille sur nous, dans le but précisément d'étouffer de tels instincts et de telles imaginations, dans le but de nous protéger de leurs effets destructeurs. Puisse-t-elle nous protéger encore davantage ! Bien plutôt, il convient d'admirer la tolérance et la longanimité de cette loi qui nous protège et qui, jusqu'à ce shimmy, a supporté cette chose avec tout ce qu'elle comporte d'impudique et de libertin avant de nous avertir : « Allons, allons, les enfants, il ne faut pas faire ça. » Moi qui suis respectueux de la loi – non seulement par devoir mais parce que j'approuve la morale, source de toute loi et de toute ordonnance –, jusqu'au tréfonds de mon âme, je déclare très respectueusement que l'Ordre moral n'a été que trop laxiste, trop bienveillant, qu'il a assisté à la marche du monde avec la bonne foi naïve de la pureté qui ignore ce qu'est le péché. Aussi cela a pu se produire, la marche du monde a abusé la confiance de la censure morale, et il se passait des choses, voyez-vous, des choses...

J'invite l'Ordre moral à mieux avoir à l'œil le genre humain. Par là même je dénonce le genre humain maintenant qu'enfin, grâce au shimmy, l'Ordre moral s'est rendu compte par lui-même de ce qui se passe ici ; voyez-vous, je dénonce le genre humain : en matière de fantasmes impudiques, de fantasmes libertins, depuis longtemps, et déjà bien avant le shimmy, et dans d'autres domaines auxquels l'Ordre n'a même pas songé, le genre humain s'est rendu coupable, et il l'est encore, des pires abus – en catimini, naturellement, pour qu'on ne s'aperçoive de rien. C'est tout de même inouï...

J'ai l'honneur de dénoncer les hommes et les femmes pour ce qu'en général, non seulement dans le shimmy, mais également en d'autres danses – y compris la csardas – ils transgressent l'Ordre moral et que tout bonnement ils trompent l'autorité. L'autorité, cette naïve, croit que les hommes et les femmes dansent uniquement parce qu'ils ont besoin d'exercice physique, ou parce qu'ils aiment la musique, ou parce qu'ils organisent des soirées de bienfaisance pour soulager autant que faire se peut les nécessiteux. Eh bien, pas du tout. J'ai bel et bien été informé, et si les choses en arrivent à un procès entre moi et le genre humain – je veux dire, si le genre humain m'intente un procès pour calomnie –, eh bien je prouverai que ce n'est pas un hasard, non, si des hommes dansent avec des femmes et si des femmes dansent avec des hommes, que c'est le fruit d'une conspiration secrète, d'un complot pour contourner la loi, autrement dit qu'ils dansent avec préméditation, afin de provoquer les fantasmes susdits, impudiques et libertins (jointes en annexe b), les uns envers les autres, de façon à en tirer, à l'insu de l'autorité, des bénéfices immoraux, sensuels et sentimentaux.

C'est ainsi, je le répète, je suis prêt à le prouver, car on ne peut plus supporter une telle duperie vis-à-vis de la bienveillante autorité. Je propose l'interdiction et un contrôle très strict de la danse en général, en tant qu'activité susceptible d'éveiller des fantasmes impudiques et libertins.

Cela n'est rien, il existe d'autres dossiers, mais je n'ai pas envie d'en parler. Pourquoi, par exemple, certains jeunes spécimens féminins sortent-ils au clair de lune, comme s'il s'agissait d'aller se promener ? À quelles fins, sous l'effet de quels fantasmes, des spécimens de sexe différent, et par conséquent ostensiblement amoraux et indécents, se rencontrent-ils en public ? Il y aurait beaucoup à en dire. Mais que de tels abus se produisent jusque dans le cadre des institutions officielles de l'autorité municipale, par exemple en présence d'officiers de l'état civil, devant des agents de l'autorité, et cela avec un incroyable culot, c'est carrément intolérable. Existe-t-il un spectacle plus libertin, plus impudique, plus indécent qu'un jeune couple balbutiant un « oui » ?

J'ai l'honneur de dénoncer par la présente les meilleures familles pour des fantasmes qui ne devraient pas même se produire dans les pires familles – et j'y joins sur-le-champ la preuve sous forme du raisonnement logique suivant : les meilleures familles existeraient-elles si des choses qui se produisent même dans les meilleures familles ne se produisaient pas ?

## GAZ

– Non, rien que de lire ça, c'est terrible, dit l'inconnu en repoussant son journal.

Au premier coup d'œil je remarque que cet article qu'il lit, c'est le même article qui m'a indigné l'instant précédent. Moi, l'incorrigible idéaliste, sur-le-champ, je me sens pris pour lui d'une sympathie enthousiaste :

– N'est-ce pas ? N'est-ce pas, c'est révoltant ? Ce cynisme avec lequel on en parle !

– Exactement. Ils ne songent même pas qu'ils ruinent les gens.

– Les gens, l'Homme, vous le dites fort bien – il m'en faut moins que ça pour m'échauffer dans une conversation. – Je vois que vous avez la même vision classique de l'évolution de l'histoire que Madach et Wells, qui ont symbolisé l'aventure sur cette Terre et la descente aux enfers de notre espèce par la traversée de la vie d'un spécimen idéalisé du genre humain. Oui, c'est effroyable cette idée de guerre des gaz ; rien qu'à la lecture, on sent la supériorité cruelle et indifférente de cet *expert* ou je-ne-sais-quoi militaire qui signe l'article ! Comme s'il s'agissait simplement de chimie ou de physique et non pas du fait qu'avec ces gaz il serait possible d'anéantir toute la population d'une ville en l'espace d'une demi-heure !

L'inconnu tape sur la table.

– De quel droit ? Ridicule ! Et aux conséquences, est-ce qu'ils y pensent ?

– Très juste. Pour que la vie puisse renaître sous les ruines, il faut que son germe n'ait pas été, lui aussi, détruit par la force dévastatrice ; une averse, cela peut purifier, mais le feu, lui, consume tout ce qu'il touche.

– Le germe, c'est ça, le germe, crie-t-il, enthousiaste, puisqu'ils anéantissent même le germe jusqu'à la racine, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi.

– Je vous en prie.

– Et de quoi vivrons nous alors, si vous me permettez ?

– Vivre ? Si vivre veut encore dire quelque chose... C'est précisément la question qui se pose : y aura-t-il un être humain pour survivre à un génocide de cette dimension ? « Restera-t-il quelqu'un pour dire cette horreur ? » comme l'écrit Petöfi dans son dernier poème.

Il esquisse un geste de réprobation.

– Je ne m'inquiète pas pour les gens... Ils trouveront bien le moyen de se cacher, ils mettront des masques à gaz, ils s'en sortiront, comme je les connais...

J'ouvre de grands yeux.

– Vous n'avez pas peur pour les hommes ? Vous avez peur pour... qui ?

– Pour qui ? Pour les punaises, monsieur, pour les punaises ! Car un nuage de cyanogène les détruit toutes en une demi-heure, et pour toujours. La pauvre punaise, elle, n'a pas de masque à gaz pour se protéger.

Effaré, je tâtonne derrière moi pour sortir à reculons en direction d'un téléphone. Puis je suis pris d'un soupçon.

– Au fait, à qui ai-je l'honneur ?

– Vous ne me connaissez pas ? Ça m'étonne. Tarkovi, insecticides en tous genres, je vous débarrasse des punaises. Mais c'est ce que je me tue à vous expliquer depuis le début : de quel droit la direction militaire d'un État peut-elle mener à la faillite le commerce d'un paisible citoyen ? Concurrence déloyale, inadmissible concurrence déloyale. Et à la fin, il n'est même pas sûr qu'il nous soit permis de porter plainte contre l'autorité militaire.

## MAHLZEIT ET ZATUREK

À Budapest, j'ai récemment fait la connaissance d'un charmant confrère, un écrivain polonais : c'est lui qui m'a raconté cette histoire.

Son compatriote, un dénommé Zaturek, s'était rendu l'année dernière à Berlin. Voyageur modeste, il se chercha avant tout une pension polonaise, afin de se sentir chez lui, le soir. Pendant le jour il parcourait la ville, seul, il sillonnait les musées et toute cette étrangeté dont la magie n'était nullement diminuée mais plutôt augmentée par le fait qu'il ne connaissait pas un traître mot d'allemand ; il était simplement condamné au primitif commerce de Robinson et de Vendredi.

Pour déjeuner, il choisit une petite taverne sympathique. De l'autre côté de la table à deux couverts, un Allemand d'âge mûr et au visage avenant lui faisait face.

Ils mangèrent en silence. L'Allemand acheva une minute avant lui, se leva, inclina légèrement la tête et dit :

– Mahlzeit.

Notre Polonais se leva également ; si quelqu'un était aussi courtois dans un restaurant public, il ne devait pas être en reste :

– Zaturek, se présenta-t-il à son tour.

Le lendemain, à la même table, il retrouva l'Allemand. Ils prirent gentiment leur repas, une minute avant lui l'Allemand de nouveau se leva, inclina la tête et dit :

– Mahlzeit.

Zaturek fut un peu étonné : « Tiens tiens, cet Allemand a-t-il déjà oublié que nous nous sommes présentés hier ? À moins que ce ne soit la coutume ici d'avoir à se présenter à chaque occasion ? » À tout hasard il s'y conforma, se leva de nouveau et réitéra :

– Zaturek.

Cette même scène s'étant renouvelée pour la troisième fois, le soir venu, à la pension, parmi ses compatriotes, il amena sur le tapis cette étrange habitude allemande, et leur demanda si d'après eux M. Mahlzeit devait être considéré comme un Allemand ordinaire et banal ou comme un excentrique.

Ils rirent un bon coup à ses dépens, bien sûr, avant d'éclairer sa lanterne : « *Mahlzeit* » n'est pas un nom mais un mot de politesse comme « bonjour » ou « bonsoir » ; l'Allemand lui souhaitait tout simplement un bon appétit.

Notre Polonais eut très honte de son ignorance ; il rougit à l'idée de ce que pouvait penser de lui cet Allemand de culture indubitablement européenne.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, il se présenta tôt au restaurant. L'Allemand était déjà assis à sa place. Excité, notre Polonais avala rapidement son déjeuner, rivalisant délibérément avec l'Allemand : il réussit à terminer deux minutes avant lui. Alors il se leva, inclina la tête et déclara victorieusement, impérieusement et aristocratiquement :

– *Mahlzeit*.

L'Allemand rosit. Tout à la joie, visiblement, de découvrir que ce Polonais fût un homme si raffiné, qu'après un si court laps de temps il l'honorât en lui retournant la politesse usuelle dans la langue de son pays. En Européen qui se respecte, il voulut manifester sa connaissance des règles de la courtoisie



internationale. Il se leva, s'inclina et, dans une prononciation acceptable, répéta avec un sourire le mot bien appris :

– Zaturek.

## L'HOMME BIEN ÉLEVÉ

Au printemps, quand dame Nature s'étire pour s'éveiller, quand les neiges pensent à fondre, quand de temps à autre ce souffle ni froid ni chaud, mais doux et languissant qui nous taquine le nez vagabonde, mon ami, l'homme bien élevé, se glisse dans mon dos, s'approche discrètement de mon oreille et, à sa façon grasseyante, pour ne pas trop me déranger mais suffisamment pour que je l'entende, autrement dit avec énormément de tact et beaucoup de discrétion, en préservant son maintien sérieux, modeste mais sûr de lui, il me susurre à l'oreille : « Monsieur Kovacs, je vous souhaite le bonjour, comment allez-vous ? »

J'ai entendu dire du roi Mathias qu'au milieu du rugissement des canons, sous n'importe quel chapiteau de campagne, il arrivait à dormir d'un sommeil sain et délicieux, mais que si quelqu'un chuchotait auprès de lui, il sursautait immédiatement. Pour moi, c'est la même chose quand j'entends la voix de mon ami, l'homme bien élevé. Dans un café quelqu'un pourrait hurler auprès de moi, on pourrait me renverser la table dessus, deux hommes ignorant ma présence, installés à proximité, pourraient se disputer de façon tonitruante à propos de mon dernier article qu'ils auraient trouvé exécration, je ne m'en apercevrais pas, je continuerais tranquillement à écrire ou à lire. Mais si mon ami, l'homme bien élevé, se penche délicatement à mon oreille et doucement, telle la brise du printemps, chuchote « Comment allez-vous, monsieur Kovacs ? », alors mes nerfs se hérissent, des nœuds se forment à l'extrémité de mes doigts, les veines saillent à mon cou, les plantes de mes pieds me démangent et ma gorge éprouve une envie irrésistible de hennir.

Mon ami a un visage lisse, arrondi, couleur rose bonbon, son nez, sa bouche sont bien proportionnés, ses dents sont sans défaut. La gent féminine le juge beau garçon. Une fois qu'il m'a demandé comment je vais, c'est une carpe, il pose sur moi son regard tranquille et attentif et attend ma réponse. Je répondrais bien si je ne sentais du côté de mon épiglotte cette ondulation si particulière qui s'empare de nous quand on entre dans une charcuterie : on a très faim, pour cinq sous on achète un joli morceau de cervelas rouge à souhait, on sort, on mord, et on découvre que ce n'est pas du cervelas mais de la frangipane pétrie avec de l'huile de foie de morue. Un jour, enfant, j'ai volé un morceau de sucre dans la cuisine, je l'ai trempé dans l'eau puis je l'ai roulé dans du sucre en poudre : c'est ça, la voix de mon ami, l'homme bien élevé. Chez certains traiteurs, on trouve d'astucieux articles de confiserie exposés dans les vitrines de banlieues : du jambon ou du salami en sucre peints aux couleurs de la viande, des cuisses d'oie rôties en sucre sur lesquelles on a imité les taches de graisse. On la lorgne sur son assiette, on se dit, hum, tiens, miam, quelle bonne cuisse d'oie rôtie bien grasse, croquante et croustillante à souhait, l'eau nous vient à la bouche, notre estomac sécrète les sucs gastriques nécessaires à la digestion de la cuisse et de la graisse d'oie ; on s'empare de la cuisse d'oie et... elle est en sucre ! Je ne prétends nullement que le sucre est un aliment moins noble que la chair de l'oie, mais si un truc nous a mis l'eau à la bouche en tant que cuisse d'oie, ce truc ne doit pas être en sucre ; le sucre doit avoir l'apparence du sucre, la viande l'apparence de la viande. Et si mon ami, l'homme bien élevé, a l'air d'un appétissant filet de veau rôti à la chair bien rose, comment se fait-il que lorsqu'il demande

« comment allez-vous, monsieur Kovacs ? », sa voix évoque irrémédiablement une cuillère en bois fraîchement rabotée avec laquelle on tourne un sirop de sucre liquide, légèrement tiède : quand on en retire la cuillère en bois, le sirop gluant clapote comme un gros baiser mouillé ?

Je ne discute pas l'origine de cet état de choses. J'observe simplement que si une fois prochaine l'homme bien élevé se penche vers mon oreille et y déverse sa question liquide et sirupeuse : « Comment allez-vous, monsieur Kovacs ? », alors je sortirai mon canif, je le lui ficherais dans la main et je le prierai de le planter vite fait bien fait dans mon cou, par-derrière, car justement ça me démange un peu, et s'il refuse, alors je prendrai une poignée de sel et je la lui fourrerai dans sa bouche, et je saupoudrerai ses cheveux de paprika, et je l'arroserai de vitriol, et je broierai sa tête entre deux morceaux de bois, et je le piétinerai, enfin, tranquillement, je prierai la police qui viendra m'arrêter de répondre à son cadavre étendu sur le plancher : « Merci, je me porte à merveille. »

## ON FERME À CINQ HEURES

Le noceur invétéré que je suis rentrait une fois de plus chez lui après cinq heures de l'après-midi ; pourtant, combien de fois avais-je juré que je commencerais une vie nouvelle et que je regagnerais mon lit douillet dès trois heures de l'après-midi.

On a mis fort longtemps à m'ouvrir la porte et j'ai eu le temps de réfléchir ; j'ai donc l'honneur de recommander à la bienveillante attention du ministère du Salut public les pensées qui me sont nées pendant ce laps de temps.

La fermeture à cinq heures a fait ses preuves au-delà de toute espérance : l'objectif selon lequel on ne pourra franchir la porte de sa maison après cinq heures qu'au prix des pires difficultés est en tous points atteint.

On peut, par ailleurs, compter sur les innovations réglementaires suivantes :

À compter du 1<sup>er</sup> février, pour se laver entre trois heures du matin et une heure et demie de l'après-midi on ne pourra utiliser que du savon, mais pas d'eau en raison des économies sur l'eau ; de une heure et demie jusqu'à l'aube, en revanche, on ne pourra utiliser que de l'eau sans savon, en raison des économies sur le savon.

Pour économiser les allumettes, le gouvernement va commercialiser des boîtes d'allumettes qui, contrairement aux habitudes, seront recouvertes de phosphore non sur l'un des côtés mais sur l'autre, afin d'épargner l'un de ces côtés.

Entre deux heures et demie de l'après-midi et jusqu'à sept heures et quart du soir il faudra monter au grenier en passant par la cave, pour épargner les escaliers.

Afin de réduire les vols et les cambriolages le gouvernement commercialisera de nouveaux lavabos contre lesquels chacun sera tenu d'échanger son lavabo actuel à partir du 15 février. Ces nouveaux lavabos auront une particularité : dès que le cambrioleur, après avoir dépouillé l'appartement, désirera éventuellement se laver les mains, le lavabo se mettra immédiatement à sonner et réveillera le propriétaire qui sera tenu de signaler sur-le-champ le cas à la police.

Entre huit heures du matin et huit heures du matin le lendemain il est interdit d'utiliser le téléphone ; les communications officielles, exclusivement, devront être autorisées par la direction de la Poste, à condition que les deux parties qui souhaitent s'entretenir se présentent ensemble au bureau de poste et attestent qu'elles ont une raison urgente d'entrer en communication l'une avec l'autre. À deux heures et demie de l'après-midi, tout le monde devra débrancher son téléphone.

Pour une régulation de la consommation d'eau, une ordonnance stipule que de dix heures et demie du matin jusqu'à cinq heures moins le quart l'après-midi il n'est autorisé de servir de l'eau que dans une assiette plate. Entre cinq heures moins le quart et deux heures et quart à l'aube il est permis de boire de l'eau dans une assiette creuse, mais après avoir déposé dans l'assiette un certain nombre d'objets qui auront perdu de leur poids, un poids équivalent à celui du volume d'eau déplacé. Ce poids superflu, on est tenu de le déclarer à la municipalité.

La nouvelle ordonnance se préoccupe également d'épargner le mobilier. Tout le monde est tenu de munir ses armoires de pieds sur le dessus également ; de huit heures du matin à six heures et demie du soir, ainsi équipées, ces armoires pourront être retournées en sorte que leur dessus ne prenne pas la poussière. Afin de nous préserver des bruits, tout le monde est

tenu de munir ses sonnettes domestiques d'une sourdine jusqu'à sept heures du soir. La même chose vaut pour les réveille-matin qui, aussitôt après avoir été remontés, devront être recouverts, gardés dans un endroit sombre et fermé, être ressortis à l'aube un quart d'heure avant l'heure de la sonnerie souhaitée, puis de nouveau bien enfermés dans un endroit clos. Des lampes électriques d'un type nouveau, que chacun se procurera à compter du 29 janvier, tendent à économiser le papier, car elles fonctionnent au courant alterné et clignotent sans cesse pour qu'il soit impossible de lire sous leur éclairage.

À partir du 4 février, au cours de leurs déplacements, les deux pattes arrière des chevaux de fiacre devront rester attachées de une heure à quatre heures et demie de l'après-midi. Dans la mesure où même dans ces conditions il arrivera qu'accidentellement un cheval parvienne à courir, le cocher sera tenu de fixer l'extrémité du lien à la roue avant droite de son véhicule.

On mettra bientôt en circulation les nouveaux engourdisseurs de confiture munis d'un verrou en aluminium, à cinquante couronnes la douzaine.

Celui qui a besoin d'un piston tranche-oreilles doit en faire la demande à partir du 4 février au ministère de la Guerre de son arrondissement.

À la fin de ce mois les machines à rendre le sucre amer nouvellement commandées seront mises en circulation. Dans toutes les boucheries on pourra recevoir des pains de sucre acidificateurs de miel à la douzaine en échange de lampes électriques.

On ne pourra se procurer sans certificat, dans les boulangeries, les cure-estomacs, les brise-miroirs anglais authentiques (avec fermeture à glissière), les atrophicateurs pour semelles et les épingles bilatérales à narines qu'à partir du milieu du mois prochain, entre quatre heures et cinq heures du matin.

En outre, j'ai rêvé que j'étais deux chats et que je jouais ensemble.



## SA TABLE À LUI

Tous les quatre, nous nous proposons de dîner à la brasserie *Bosquet de rêve sicilien*. Nous nous asseyons à une table, près de la fenêtre bien entendu, afin de jouir de l'air frais. Dans la salle, il n'y a que nous quatre : Géza, le poète mélancolique, son beau-frère et mon humble personne. Après de longs conciliabules nous nous accordons pour commander des saucisses de Debrecen au raifort.

En inspectant les lieux d'un regard circulaire, nous apercevons cinq garçons. On les reconnaît aisément grâce à leur frac caractéristique ; ils se tiennent à quelques pas de notre table. Le premier est un brun de grande taille qui s'appuie d'une main à une chaise et dont le regard, songeur, glisse vers l'extérieur. Le deuxième a des yeux foncés et un regard désabusé qui se perd dans le lointain ; il se penche légèrement en arrière et siffle doucement. Le troisième est jeune et pâlot : les bras croisés, le dos collé aux hanches élancées d'une colonne mauresque, un sourire voile son visage tandis qu'il soutient une grande conversation avec le quatrième qui paraît suspendu à ses lèvres. Le cinquième lit un roman quelconque : ses traits agréables semblent bouleversés par une intrigue captivante.

Pris ainsi, ensemble, ils se découpent sur l'obscurité de l'arrière-plan : ce spectacle offre quelque chose d'archaïque, de constant et d'immuable. Si j'étais peintre ou sculpteur je pérenniserais cette vision en un groupe allégorique, et dans le cadre, en guise de titre, je graverais : *Éternelle placidité*, ou *Havre de paix*, ou encore, inspiré par le mysticisme de Böcklin, *Île de l'immobilité*, *Sancta Immobilia*. Mais je ne suis ni peintre ni sculpteur, je ne suis qu'un pauvre homme ordinaire et affamé,

et comme mes trois amis, après avoir laissé errer mon regard pendant quelques instants sur l'Apothéose des Garçons, le plaisir que j'ai éprouvé devant ce spectacle rare, mon enchantement muet et profond commencent à être profanés par un désir intense pour mes saucisses de Debrecen.

– Garçon, balbutié-je en direction du groupe pittoresque, nous aimerions quatre paires de Debrecen au raifort...

Les chefs-d'œuvre se reconnaissent à leur sens de l'éternité. Aucun des garçons ne bouge.

Je donne un coup de coude à Géza, il aura peut-être plus de chance.

– Garçon, énonce Géza sur le ton critique que l'on prend dans les situations qui virent au sérieux, quatre paires de Debrecen au raifort, s'il vous plaît.

Aucun mouvement ne les agite.

Une longue concertation s'ensuit : nous décidons de les interpellier un par un. Le beau-frère de Géza s'apprête à entrer en pourparlers avec le garçon adossé à la colonne blême afin de « solutionner » cette difficile impasse politique, et de s'informer par des voies circonspectes sur les moyens d'en sortir. Il se lève, s'approche dudit garçon qui n'a pas abandonné son immobilité :

– Garçon – il prend une expression veloutée et flagorneuse comme une brise du soir –, garçon, voyez-vous, nous aimerions des Debrecen...

Alors le jeune homme bouge. Il tourne son visage vers le beau-frère de Géza, et dans ses yeux s'allume une ironie incommensurable.

– Ce n'est pas ma table, répond-il d'une voix profonde de baryton, c'est la table de Miska.

Le beau-frère de Géza veut parler, mais à ce moment-là le jeune homme qui lisait lève la tête et toise le jeune homme pâle.

– Manquerait plus que ça, lâche-t-il avec un mépris âpre, c'est la table de Naci.

Nous ne tardons pas à apprendre lequel s'appelle Naci. C'est le troisième. C'est un être à l'âme tourmentée par de brûlantes passions.

– Crétin, lance-t-il fermement au dénommé Miska, pour sûr que c'est ta table.

La réponse de Miska est brève, un mot unique pour ainsi dire. Bien que ce mot recèle puissance et supériorité, je considère qu'il n'est pas séant de le mentionner ici, en partie à cause des dames qui n'ont pas eu la possibilité d'étudier en profondeur et avec assez de sérieux l'importante cause de notre race chevaline, et qui risqueraient de prendre trop à la légère la grave signification de cette affirmation.

La nature soupe au lait de Naci s'enflamme aussitôt. Par la suite, et durant une demi-heure environ nous sommes les témoins d'une dispute virulente et de plus en plus acharnée. Tous les cinq y prennent part ; ce sont d'abord des mots puissamment assénés qui voltigent, entrecoupés ensuite par des projectiles de taille modeste. Qui aurait imaginé que le jeune homme pâle adossé à sa colonne – que nous croyions tout juste capable de douces rêveries –, se révélerait un expert en athlétisme : après une habile passe de la tête digne d'un Slosszer, il shoote un but imparable dans le ventre de Naci. Moi, je me désigne d'office arbitre de foot et je juge que le moment est venu d'intervenir ; je supplie :

– Messieurs, messieurs...

Je ne me rappelle pas la suite. Plus tard, en revenant à moi, j'ai appris que je fus soulevé par Miska qui me balança contre Naci. On ne peut pas lui en vouloir, sur le coup il n'avait trouvé aucun autre objet à portée de sa main.

## NOUVELLE-ZÉLANDE

*Dans cent ans*

Le moteur ralentit ; le sifflet des fusées électriques s'estompa, des traînées bleuâtres tournoyèrent en dessous de moi comme des volutes de fumées. Nous amorçâmes la descente et quelques instants plus tard, ayant traversé une nuée de brume, la terre ferme grossit sous mes yeux.

Une voix humaine semblable au tonnerre, issue de nulle part, hurla en langue anglaise :

– Descendez !

Je me levai, encore hébété ; marcher n'était plus nécessaire, le trottoir roulant démarra sous mes pieds, puis à la fin il glissa à rebours sous mes pas et se rembobina. Je me trouvai dans une halle à colonnades ; au-delà des piliers, j'aperçus un bosquet bien entretenu, des plantes tropicales, des palmiers et des agaves. De larges escaliers, des portes dans le mur, des inscriptions lumineuses dans une langue étrangère et bizarre. Une sorte de gare, manifestement... Mais où sont donc les employés ?

Je n'ai pas le temps de m'appesantir ; je fais un pas en avant, et comme si mon pied avait appuyé sur un bouton, un jet de vapeur – tel un coup de sifflet mélodieux – monte devant moi et se fend : paraît une silhouette masculine habillée d'un uniforme léger, taillé dans une soie noire, rappelant une élégante queue-de-pie. La figure est brunâtre, les yeux malais. Il est souriant, attentif.

– Où suis-je ? demandai-je, ahuri.

– Ne savez-vous pas lire les inscriptions ? demande-t-il dans un anglais parfait, Vous êtes étranger, je présume. Vous venez d'atterrir en Nouvelle-Zélande, monsieur.

Je faillis pousser un cri.

– En Nouvelle-Zélande ? L'île des sauvages ?

Il fronce ses sourcils bridés.

– Monsieur s'est-il donné la peine de venir chez nous pour des affaires concernant des fouilles historiques ?

Oh, là, là... Évidemment ! Une fois de plus je ne me suis pas contrôlé. Je ne dois pas dévoiler que j'arrive de 1929, d'il y a cent ans. Le monde a bien changé ! Je dois faire comme si... Je lance négligemment :

– Un bon hôtel...

– Naturellement. Tout est prévu. Le cabinet du Gouverneur est déjà au courant de l'arrivée d'une personnalité d'une tribu étrangère. Vous êtes attendu au Conseil réuni en séance plénière. Le véhicule tubulaire vous attend derrière la quatrième colonne, prêt à vous transporter. Veuillez vous donner la peine.

– Merci, merci, heu... Ne voudriez-vous pas m'accompagner ?

La silhouette me regarde, étonnée.

– D'ici ? Pardon... je me trouve en ce moment à la caserne centrale, à deux cents kilomètres de Votre Intelligence.

Je suis pris de vertige. Suis-je face à un dément ?

– Excusez-moi, dit-elle, j'ignorais que votre appareil était défaillant... Ce n'est pas mon original qui a paru pour accueillir Votre Intelligence... Vous ne voyez que ma projection...

Je tends les bras pour les poser sur ses épaules... mes mains ne rencontrent que la vapeur, et elles retombent. L'apparition reste debout, elle sourit.

– Donc, au véhicule tubulaire ! À tout à l'heure ! Le Conseil vous attend !

Un déclic. Je fais un pas en avant ; la silhouette disparaît, elle se dissout dans l'air comme la bille d'ivoire dans la main du prestidigitateur.

Je me frotte les yeux, je titube, somnolent, le long des colonnes. Près de la quatrième, je me ressaisis : à la proue d'un petit navire incrusté dans le mur, un fauteuil confortable me présente son giron. Vrombissement silencieux. J'y monte : la lumière s'allume, le mur claque, une porte d'écluse descend lentement ; ensuite, tout ce que je sens c'est que je vole dans une gorge tubulaire obscure.

Deux minutes plus tard, claquement de porte. Le véhicule tubulaire roule, il m'amène au milieu d'une grande salle, mon fauteuil s'élève, je me retrouve sur une estrade. Devant moi s'étend une longue table ; derrière, je découvre une vingtaine d'individus, tous alignés, tous d'un type exotique bien connu des livres de géographie, à la peau d'un jaune verdâtre. Tous tirés à quatre épingles.

– Salut, étranger !

C'est celui du milieu qui l'a prononcé, les bras haut levés ; sa tête est décorée d'un mince bandeau doré. Les autres, bras croisés, se prosternent profondément.

Enchanté, je lance :

– Salut, Gouverneur ! Je suis heureux de me trouver ici, parmi vous, je suis heureux d'être parvenu dans cette époque... je veux dire, heureux de vivre cette époque, gloire définitive de l'esprit humain, de la culture et de la civilisation, époque dans laquelle on accueille ainsi l'enfant lointain du globe victorieusement conquis. C'est ainsi qu'il est accueilli par le gouvernement de cette Nouvelle-Zélande qui, il y a à peine une centaine d'années, figurait dans l'imaginaire terrifié du naïf enfant européen... comme une sorte de forêt vierge légendaire,

où des cannibales menaçaient d'une mort affreuse le malheureux égaré parmi eux. Ainsi la glorieuse technique a triomphé ! Égalité et fraternité en ce monde ! Avion et radio, et miracle de l'image projetée, et véhicule tubulaire en Nouvelle-Zélande... Ainsi qu'une centaine d'autres merveilleuses conquêtes du génie de l'Esprit et de la Raison... Et cet accueil ! Pardonnez-moi, la joie m'empêche de parler... Merci, messieurs, merci...

Les larmes me serrent la gorge, je fais des courbettes en bégayant.

Le gouverneur, fièrement, acquiesce avec reconnaissance. Par courtoisie, il se fait modeste.

– Mais, étranger, c'est naturel ! Nous ne vivons plus dans l'obscurité médiévale, il est naturel d'accueillir les représentants d'autres tribus comme l'exige la dignité de nations éclairées et cultivées, et comme cela a été rendu possible par les progrès de la science, de la civilisation et de l'hygiène – n'oublions surtout pas l'hygiène ! Je prie votre Intelligence de se sentir à l'aise parmi nous, nous ferons tout pour que vous passiez agréablement et plaisamment votre après-midi parmi nous, et en bonne santé – n'oublions pas, en bonne santé ! À cinq heures, une représentation théâtrale est prévue en votre honneur au cinéma *Miroir Vivant* ; à six heures une fête sportive, et à huit heures des adieux solennels sous la coupole de la cathédrale Tam-Tam, où le directeur de notre académie de musique présentera des chants nationaux, afin que les invités du banquet prévu à dix heures puissent se réunir, dans un état d'esprit à la fois élevé et joyeux, à la chère occasion que nous a procuré la venue généreuse et bienveillante de Votre Intelligence ! Souhaiteriez-vous un rafraîchissement ?



L'aspect inattendu, aimable, mais curieusement jovial de cette dernière question par rapport au ton solennel de ce qui précédait me désorienta un peu. Je m'efforçai de répondre avec la même aisance.

– Oh, je vous remercie, mais... je n'ai pas faim. J'ai d'ailleurs déjeuné sur le navire volant... ça attendra bien jusqu'au banquet, j'aurai au moins bon appétit... Il me regarda avec surprise, puis il jeta un regard interrogateur à ses compagnons qui haussèrent les épaules.

– Pardon, dit-il un peu gêné, il me semble que vous n'êtes pas complètement informé de nos coutumes nationales. En ce qui concerne le banquet, je n'ai pas bien saisi ce que voulait dire Votre Intelligence... Au banquet, l'appétit de Votre Intelligence n'aura guère de conséquence, le nôtre, à la rigueur...

– Comment entendez-vous cela, monsieur le gouverneur ? Vous n'avez pas coutume d'inviter le roi de la fête au banquet ?

– Mon Dieu, si Votre Intelligence appelle cela une invitation... En tout cas, nous pouvons vous assurer que nous avons l'habitude de respecter à la lettre les coutumes sacrées de nos traditions nationales en prenant totalement en considération la philanthropie et l'hygiène – n'oublions pas l'hygiène ! L'aptitude physique de Votre Intelligence sera examinée par d'excellents professeurs de médecine, et avant que vous ne soyez jeté dans un four électrique stérilisé, Votre Intelligence sera dépecée par les plus éminents chirurgiens du pays, en outre il sera largement tenu compte des règles concernant les sauces et garnitures associées.

Je compris enfin.

Le banquet prévu pour la soirée, ce n'était pas tellement pour moi, mais plutôt *avec* moi qu'ils souhaitaient l'organiser.

Où m'a-t-on emmené ? Sommes-nous dans la jungle ?

Tant pis, l'essentiel c'est le progrès de l'humanité.

# CONSERVE D'HOMME

*Brevet anglais*

Très honoré Parlement !

Grâce aux progrès de la chimie organique, les temps approchent où, victorieux de la destinée implacable des substances vivantes, nous réussirons à stopper le processus de pourriture, de décomposition, de désagrégation, et où nous parviendrons à entreposer les substances nécessaires au maintien de la vie, jusqu'au moment de leur consommation, dans un état inaltéré et intact semblable à celui grâce auquel les matières inorganiques tels que cailloux, métaux, cristaux défient le temps.

Le progrès dans la fabrication des conserves les plus variées est une des leçons à tirer et une des conséquences les plus significatives de la guerre mondiale. Ces multiples substances organiques dont nous nous nourrissons et qui, tant qu'elles devaient être immédiatement consommées, risquaient de retourner sans bénéfice à la terre indigeste – victimes des bactéries et des ferments, jusqu'à ce que nous les rappelions à une vie nouvelle au prix d'un nouveau travail trop souvent de nouveau vain –, aujourd'hui, fraîches et inaltérées, emprisonnées dans les boîtes en fer-blanc, elles attendent que vienne leur tour. La forme de vie utopique du Pr. Liebig est devenue réalité : la viande, les légumes, les fruits, le lait et le sucre, les œufs et le café ne sont plus désormais des produits à caractère éphémère, mais des valeurs sûres, tout comme l'or et l'argent ; l'hypothèse selon laquelle, un jour, ces produits évinceront ces métaux n'est plus un fantasme ; la monnaie sonnante et trébuchante du futur ne sera peut-être plus l'or mais une petite boîte en fer-blanc de la taille d'un forint sur laquelle le buste du roi Édouard aura été remplacé par un mouton en relief qui signifiera que dans cette boîte de la chair d'ovine concentrée, équivalent à tant de kilogrammes, représente tant de couronnes. Deux conserves de

petits pois vaudront une conserve de potiron, en revanche une conserve de bœuf pourra être échangée contre trois ou quatre conserves de tripes. Nous toucherons notre salaire en conserves d'œuf et de saindoux, et nous laisserons deux ou trois menues conserves de vin sur la table du café en guise de pourboire.

C'est en nous référant à cet avenir-là que nous nous permettons de porter notre modeste proposition devant le Parlement.

La glorieuse Angleterre, qui approvisionne avec ses produits le monde entier, ne livre plus seulement ces derniers temps du saindoux et de la viande, de la farine et du sucre de ses colonies aux États avec lesquels elle commerce... pardon, je voulais dire auxquels elle témoigne sa solidarité morale, elle fournit également ce que l'on appelle des forces armées, des soldats vivants qui seront utilisés sur différents champs de bataille. Les colonies produisent des soldats de toutes les couleurs en quantité voulue : l'approvisionnement en matière première ne posera donc pas de problème. Le problème qui se pose en revanche réside dans le fait que sous d'autres conditions climatiques cet article s'avère très périssable ; il arrive fréquemment qu'une fois livré sur le champ de bataille, toute la marchandise se révèle décrépite, inutilisable, et que le commanditaire a toutes les raisons de refuser d'en prendre livraison. Dernièrement, c'est l'Italie qui a suspendu le paiement de ses échéances sous prétexte que les soldats livrés étaient avariés.

Afin d'éviter que se reproduisent de telles situations, nous proposons au gouvernement de lancer un appel d'offre pour la fabrication de conserves d'hommes.

Nous envisageons un procédé de fabrication tout à fait similaire à la méthode de conservation des viandes et légumes frais. Le soldat cru sera rapidement immobilisé, légèrement réchauffé au moyen de tuyaux de caoutchouc introduits dans les oreilles et par lesquelles on fera pénétrer de tièdes promesses, disons, par exemple : « Inutile de regimber, nous te donnerons l'Albanie, et après tu seras bien plus heureux qu'avant. » Ensuite, nous écarterons les abats rapidement périssables, les intestins, les viscères, le bon sens, le raisonnement, la rate, l'œsophage et ainsi de suite. Le soldat ainsi décarcassé sera cuit à la vapeur, concassé, aminci. On laissera les pieds intacts ; pour ce qui est des mains, et pour des raisons d'économie, on coupera trois ou quatre doigts superflus, les quatre restant suffisant amplement pour actionner la détente. On retirera du crâne la matière gélatineuse qui s'y trouve et on le farcira d'un cent de munitions de conserve. Dans la boîte en fer-blanc on préparera un mélange de vinaigre et de sel, on y incorporera, haché menu, des sacs à dos, des souliers, du tabac, puis quelques exemplaires du manifeste de Grey sur les buts et issues possibles de la guerre dissous dans de l'acide chlorhydrique. Au cours du conditionnement il conviendra de veiller à éviter toute entrée d'air dans la boîte ; chaque conserve ainsi obtenue devra mesurer au maximum cinq centimètres cubes.

De cette façon, la conserve est garantie à toute épreuve. Agiter avant usage (après usage, bien secouer sa conscience). Laisser réchauffer dix minutes dans l'eau bouillante, puis ouvrir à l'aide d'une baïonnette, jeter le contenu dans la tranchée et frotter un peu. Le soldat en conserve remplace à merveille l'original, mais veiller à ne pas contracter une intoxication par le plomb. Avertir l'ennemi que le produit s'altère rapidement en captivité et demande donc d'être consommé immédiatement après ouverture.

Particulièrement recommandé en garniture pour les banquets  
de la paix.

## ENFANT DE MON SIÈCLE

Aujourd'hui, j'ai encore fait un bout de chemin sur la machine à voyager dans le temps, à rebours cette fois. Je me suis installé dedans l'après-midi, j'ai parcouru une demi-année-lumière par seconde, et un bon quart d'heure après j'ai arrêté le moteur.

Le compteur de dates indiquait le 8 février 1487.

La machine était garée à l'endroit d'où elle était partie : sur la rive du Danube, au sommet d'un monticule. Non loin de moi, sous la surveillance de soldats en armure, des paysans édifiaient un pont flottant. En face, sur la rive droite, côté Buda, d'autres armures étincelaient, une compagnie bigarrée serpentait en direction du château.

Je bondis de ma machine et m'approchai du soldat le plus proche.

– S'il vous plaît, qu'est-ce que c'est que cette armée-là ? demandai-je courtoisement.

– Pouvez de vos yeux voir, répondit le soldat, dans le style particulier du vieux langage. De Visegrad la gent armée fait son entrée sous notre bon roi Mathias.

Ah, oui, c'est juste, nous sommes en effet sous le règne du roi Mathias. Mais pourquoi a-t-il quitté Visegrad ? Se prépare-t-il à quelque événement ?

– Et pourquoi à la tête d'une si grande armée ?

– Guerroyer contre les Turcs, il va ainsi, répondit le soldat.

Oh, bien sûr, ça va se terminer par une guerre. Des visions éblouissantes fusent dans mon esprit : en l'espace de quelques jours je pourrais être le Messie, le plus grand homme de ce temps grâce au savoir et à la conscience que j'ai emportés avec moi depuis mon <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle. Le roi Mathias, qui au demeurant est homme de ressource, quelles merveilles il accomplira grâce aux découvertes que moi, enfant du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, je lui révélerai ! Qu'est-ce que Vienne pour lui ! Il occupera Paris et Londres, toute l'Europe, le monde entier ; pour de longs siècles à venir il fera de ma patrie la plus grande nation de la terre, il réécrira l'histoire. Les universitaires vont en faire une tête !

À quoi bon ennuyer le lecteur avec les détails ; grâce à mon action énergique, je me trouvais deux heures plus tard en face du roi Mathias.

Sa Majesté me donna l'impression d'un homme fort sympathique, compréhensif, affable. Il n'est pas vrai qu'il a un si gros nez, il a un nez tout à fait ordinaire et plaisant, semblable au mien.

Il s'adressa à moi en latin. Malheureusement j'ai suivi la filière technique (au lycée de la rue Marko), par conséquent je ne maîtrise pas bien cette langue. Je lui ai demandé l'autorisation de m'exprimer en hongrois. Il y a gracieusement consenti, et là-dessus je l'ai brièvement informé que, étant au courant de ses intentions guerrières, j'étais venu le voir afin de le mettre au fait d'un certain nombre de découvertes formidables grâce auxquelles, en l'espace de quelques jours, il pourrait anéantir l'armée turque dans sa totalité. Je lui ai demandé de mettre à ma disposition le matériel adéquat, tant et tant d'hommes, et je pourrais faire avec eux des choses dont on n'avait même pas osé rêver.



Sa Majesté m'a gracieusement écouté jusqu'au bout, on m'a ensuite conduit dans un grand atelier où on m'a délégué des ouvriers. Sa Majesté tenait à suivre personnellement les préparatifs, elle fit donc déplacer son trône et s'assit au milieu de l'atelier.

Je commençai mon exposé :

– Tout d'abord, nous allons construire un fusil capable de tirer une soixantaine de balles à la minute, qui sera en mesure de faucher les rangs des assaillants. Un tel mécanisme s'appelle une mitrailleuse.

Les ouvriers attendaient mes ordres, le souffle coupé.

– Bien, prenons tout d'abord un machin...

Zut... comment fabrique-t-on les mitrailleuses, au fait ?

– Bien, dis-je en prenant une large respiration, prenons donc un, comment ça s'appelle, un truc...

Ça alors, comment fait-on une mitrailleuse ? Je me rends compte que je n'en ai pas la moindre idée. Il doit falloir lancer quelque chose comme un film, et puis le tourner ; j'ai lu un jour dans la rubrique « Par-ci Par-là » la façon de la monter, mais c'était une description extrêmement concise, sans la moindre illustration.

Je me sens rougir.

– D'ailleurs, repris-je avec désinvolture, ce n'est pas si important. Nous allons plutôt fabriquer un avion avec lequel on volera au-dessus de l'ennemi pour lui lâcher des bombes. En une heure nous arriverons à disperser toute l'armada turque !

L'auditoire était tout ouïe :

– Donc, pour fabriquer un avion, on prend deux larges armatures toilées, puis on les assemble comme ça, en biais, ensuite, il faut une hélice de cette forme, propulsée par le moteur...

Le Juste intervint avec bienveillance :

– Un instant, compère, la machine que moteur tu nommes, comment sera-t-elle ?

– Ah, c'est vrai, le moteur, le moteur, pour le fabriquer, il convient...

Mince, alors. Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Comment fait-on pour fabriquer ce moteur ? Je ne suis ni ingénieur, ni serrurier, je ne suis que journaliste.

Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? On ne rigole plus, il faut leur montrer quelque chose à ceux-là ; ce rougeaud, là, avec sa figure renfrognée (on dirait un chef de guerre), commence à me lorgner de travers. Hop ! Je suis sauvé ! Si je leur fais une démonstration du télégraphe, ils vont tomber de leur chaise !

Je change rapidement de sujet.

– Avant d'entamer cette fabrication, on a besoin d'une construction qui permettra de dialoguer à cent milles de distance, afin que notre avant-garde puisse nous renseigner sur la position des troupes ennemies...

Le rougeaud me coupe la parole, apparemment sans la moindre bienveillance :

– C'est bel et bon, l'ami, c'est bel et bon, mais qu'enfin nos gens voient chose achevée.

Ma voix tremblote :

– Bien entendu, tout de suite. Il ne nous manque qu'une batterie électrique...

– C’est bon, hâte-toi, hâte-toi. Ton savoir nous délivre, dit le rougeaud.

Il est carrément inamical, ce type. Et comment se permet-il de me tutoyer ? Il n’a aucunement le droit de me tutoyer. Je vais de ce pas leur goupiller une batterie électrique... Si je savais au moins comment ça se fabrique, nom d’une pipe ! On nous l’a bien expliqué à l’école, mais justement j’avais fait l’impasse parce qu’on ne devait pas être interrogé là-dessus.

Je tente d’ouvrir la bouche deux ou trois fois mais j’y renonce, anéanti. Le rougeaud regarde le roi. Le roi aussi regarde le rougeaud.

Le rougeaud déclare :

– Majesté, m’est avis que ce ribaud bouffi d’insolence se rit de Votre Majesté.

Je vois le roi rougir, se lever et quitter la salle sans mot dire.

Le rougeaud fait un signe à deux soldats.

– Pendez-le haut et court ! ordonne-t-il en me désignant.

Deux minutes plus tard, je suis convaincu que sous le roi Matyas on savait déjà aussi bien pendre que de nos jours. La seule chose qui me console est de savoir que de toute façon, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle je renaîtrai au monde et qu’à cette occasion le pays me sera sûrement reconnaissant de ne pas avoir aidé le roi Matyas contre les Turcs, Turcs qui aujourd’hui sont nos braves et courageux alliés.

## DIALOGUE AVEC UN HOMME BON

– Et maintenant, nous voici parvenus au troisième chapitre de la plus importante sentence de la Cour ; je te remets entre les mains du chef bourreau ! Chef bourreau, fais ton devoir !

Le maître leva haut les bras ; les larges manches de sa cagoule noire retombèrent, le blanc de ses yeux étincela un instant derrière le masque noir ; ensuite il recula quasiment sans bruit sous les voûtes de la cave. Il nous laissa seuls : la porte en fer claqua.

Le chef bourreau, un homme musclé au visage ouvert, le regard un peu rêveur, retira sa tunique ; sa peau joliment basanée, ses énormes paumes respiraient la fraîcheur après toutes ces capes noires et froufrouantes qui ne laissaient découverts que les deux yeux : au milieu de tant de Dogmes et de Lois et de Jugements « humaniformes », enfin un îlot de réalité. Je m'assis sur le carrelage de la cave pour observer ses préparatifs.

Il vérifia la solidité des poulies et des cordages. Il ajusta les pièces en bois astucieusement agencées des brodequins. Sous la planche mobile et cloutée il lança les rouleaux de calandrage ; il remua les braises dans la bassine, donna aussi un élan à la grande roue, sur laquelle il arrangea quelque chose afin qu'elle grince moins. « Oreille musicale », pensé-je.

Mais les préparatifs durèrent trop longtemps, les murs gris de la cave pesaient sur mes cils d'un poids soporifique : j'appréhendais de m'endormir. Je n'avais pas parlé avec quelqu'un depuis si longtemps ! Ce fut peut-être la raison pour laquelle je lui souris timidement, lorsque par hasard il jeta les

yeux sur moi. Je lui adressai même un geste de courtoisie comme pour demander si je pouvais déjà m'approcher. Mais son regard glissa distraitement par-dessus ma tête ; son travail, le rangement et la préparation des pals et étaux divers l'absorbaient complètement.

Plus tard, quand sur un signe de lui je me fus allongé sur la planche cloutée et qu'il fut en train de sangler mes chevilles et mes poignets, je fis néanmoins une nouvelle tentative pour entamer la conversation. L'idée de vivre cette procédure d'au moins deux ou trois heures l'un près de l'autre dans un mutisme complet m'était insupportable, puisque nous resterions seuls, en un enfermement effrayant, occupés l'un de l'autre ; non et non ! on ne pouvait exiger de moi de vivre deux ou trois heures avec un être humain sans essayer de le connaître, de m'entretenir avec lui, non, je n'en avais pas la force.

J'examinai son visage : attentivement, les yeux plissés, il s'efforçait de vérifier si sous mes hanches les clous étaient bien enfoncés ; puis, prudemment, il actionna les rouleaux de calandrage. Je me raclai la gorge. J'entamai courtoisement :

– Ça fonctionne bien !

Il hocha la tête.

– À condition de faire attention à ce que le sang ne pénètre pas dans le palier de l'axe principal. Dès qu'on le laisse se mouiller, ça colle dedans.

Sa voix était un peu grasseyante mais pas désagréable. « Dialecte toscan », pensé-je immédiatement. Je repris :

– Il faut y prendre garde !

– C'est pour ça que je l'essuie sur le côté, avec ce chiffon.

Nous nous tîmes un instant. Il tourna, tournicota avec agilité autour de moi ; il retira les sangles, plaça un tabouret sous moi, planta des cales sur mes flancs, fixa mon cou. Puis il souleva deux machins compliqués, en forme de boîte, construits avec des vis en bois et des arceaux de fer. Simulant un intérêt curieux, je demandai :

– L'écrase-doigts ?

– Hen, hen.

D'un geste habile, il l'enfila sur mes deux pouces superposés. Il effectua quatre serrages avec les vis, pencha vers moi ses yeux d'expert, puis hocha la tête en constatant que les racines des ongles s'étaient décollées. J'eus le sentiment douloureux que ses outils l'intéressaient davantage que ma conversation. À moins que je ne me trompasse, que son métier l'ennuyât et qu'il pensât justement au monde extérieur ?

– Il doit faire beau aujourd'hui, observai-je bêtement.

– Beau. Chez nous, en cette période de l'année, on vendange déjà.

– Vous avez de la famille ?

– Deux enfants.

Je devins songeur. Puis je dis :

– Moi aussi, j'avais une famille...

Il retira le cadre en bois, démontra la poulie, approcha négligemment les brodequins. Cette fois-ci, de lui-même il parla.

– Savez-vous, monsieur, j’aurais aussi bien pu rester au pays. Comme vigneron... Mais la vie à la ville, et les gens d’ici qui disent qu’un poste c’est quelque chose de sûr, de mieux. À l’armée aussi on m’appréciait, et puis il y a la religion, n’est-ce pas. Mon maître principal aussi avait remarqué que j’étais tellement pieux... Dépliez un peu les genoux, voulez-vous ? Comme ça... L’homme appartient bien à la sainte Église...

– Bien sûr, bien sûr.

– On a toujours de quoi s’offrir un verre. Avec l’honneur en plus... Les douaniers n’essayent pas de me marcher sur les pieds. Pour l’année prochaine, si saint Antoine veut bien me soutenir, je ferai entrer mon fils ici.

Il retournait la barre de fer dans la braise, ému. J’avais envie de poser une question, mais il me fit signe qu’il devait placer le bâillon entre mes mâchoires. Peu après, prudemment, il essaya sur mon dos la barre de fer rougie, étincelante.

– Ça sent pas bon quand ça grésille, m’expliqua-t-il avec un rire au coin des yeux. Il y en a qui ne supportent pas l’odeur.

J’écarquillai des yeux interrogateurs dans sa direction.

– C’est vrai, ça arrive. Mon copain Balazs, un costaud, un gaillard bien baraqué, il savait faire tourner la grande roue, au point que ça sifflait. D’une seule main, il arrivait à tordre à l’épaule le bras du condamné... Mais dès le premier grésillement il était pris de malaise, à en laisser tomber la barre. Naturellement, on l’a muté ailleurs. Question de nature.

Je hochai la tête.

– Pourtant, c’était un brave... On a bien marché ensemble, pendant six mois. Mais après, il avait mal au cœur...

Il retira le bâillon, fit grincer la poulie, descendit la corde. La boule de fer heurta violemment le sol pendant qu'il l'accrochait à ma cheville. Il attachait la corde à mon poignet, la lança par-dessus la poutre, puis il commença lentement à tirer. Mes deux bras se déboîtèrent, je fus hissé sur la pointe des pieds, puis je quittai le sol. Comme si je planais...

– C'était un homme bon...

– Vous l'aimiez ?

– Ben oui... on était bien ensemble.

– Parce que vous devez aussi être un homme bon, vous.

– Vous pensez, monsieur ? Possible. Je n'ai jamais dit un gros mot à personne... Je n'ai jamais juré ni par leur père ni par leur mère, je ne les ai jamais accusés de rien...

– C'est bien, mon ami. Que Dieu vous bénisse, mais je crois que je vais perdre connaissance maintenant...

– C'est bien possible. C'est à ce moment-là que ça vient, d'habitude... Que Dieu vous garde, monsieur, et ne m'oubliez pas dans vos prières !

Ensuite, je ne me souviens de rien.



## ENNUI MOMENTANÉ D'ARGENT

Il n'y a pas de moralité à tirer de cette histoire. Ou, s'il y en a une, c'est à vous de la trouver, je m'en lave les mains.

On s'habitue à ses mendiants, abonnés réguliers qui se manifestent régulièrement depuis des années. Par ailleurs, il arrive que de temps en temps on ne règle pas sa note de gaz, sa note d'électricité, ou de façon totalement inattendue, on ne règle pas, mettons, son assurance invalidité. Mais, dire à un mendiant : « Écoutez, mon ami, pour moi aussi les affaires vont mal, surtout aujourd'hui, il se trouve justement que... » Non, décidément, ce n'est pas possible.

À quel point cela est impossible, je l'ai justement expérimenté cet après-midi.

Je suis gentiment installé à la table du *Grand café* et l'homme à la balle dans la tête s'approche. L'homme à la balle dans la tête, chaque après-midi, reçoit naturellement les cinq sous qui lui sont dus, il ne me dit rien, simplement il se plante à côté de ma table et il attend. Comme aujourd'hui.

Je fouille dans ma poche. Diable ! Dans mon porte-monnaie je ne trouve aucune pièce, et apparemment j'ai oublié mon portefeuille à la maison.

La situation devient embarrassante.

L'homme à la balle dans la tête reste debout ; il attend, calme et modeste, mais son visage ne témoigne ni compassion ni compréhension. Je lui jette un regard de côté. Ses paupières cillent une fois, comme s'il éprouvait malgré tout un instant de pitié pour mon trouble embarrassé, mais l'instant suivant il a endurci son cœur par ailleurs plein de bonté. « Je regrette – lis-je dans son regard –, je sais que c'est gênant, mais tu en

conviendras, ami, dans la grave situation économique présente je ne peux pas me permettre de te faire cadeau, ni même crédit, ne serait-ce que de cinq sous. Je regrette. On est sévère à mon égard également, on ne me fait pas de cadeau. *Schenkt mir jemand<sup>1</sup> ?* »

Je rougis. Je me lève. Je lance négligemment :

– Attendez une minute.

Je fais le tour du café. C'est bien le diable si je ne rencontre pas une connaissance.

Mais oui, bien sûr, monsieur le directeur de la banque. Et je m'approche de lui. Quand j'arrive à sa hauteur, le courage me quitte – non, il est en train de lire, c'est ridicule –, je devrais inventer une blague pour lui emprunter cinq sous. Je n'ai pas envie de blaguer – me planter devant lui et entamer des explications sur mon portefeuille oublié à la maison... Eh bien, non.

Le préposé au café... l'ennuyer avec des histoires pareilles... non, c'est impossible. Ça y est ! Le garçon ! On ne peut pas... précisément devant la compagnie qui m'observe toujours avec autant de curiosité – je ne peux pas leur permettre d'avoir un aperçu sur ma vie privée.

– Votre serviteur, monsieur !...

– Je me retourne.

Le mendiant unijambiste, mon cher ami blagueur, bohème. Il m'accorde un regard chaleureux et prévenant. Alors je me sens envahi d'un humour macabre.

– Vous tombez bien, au lieu de vous donner quelque chose, j'ai justement besoin de cinq sous !

– Mais bien sûr, monsieur, voilà, je vous en prie ! s'exclame-t-il gaiement.

Et il me les tend.

L'homme à la balle dans la tête m'attend toujours près de ma table. Austère, placide, implacable. Dieu merci, je peux lui régler son dû. C'est bon tout de même d'avoir des relations quand on a des ennuis momentanés d'argent.

---

<sup>1</sup> Est-ce que moi on me fait des cadeaux ?

## L'HOMME RICHE

Ce jour-là, l'homme riche ne se sentait pas bien. Dans la matinée, il s'était rendu à Buda en automobile, puis avait fait un tour à la bourse où il avait longuement discuté avec un homme grand et blond qui portait une fine broche de diamant à sa cravate. L'homme riche l'avait fixée intensément et avait essayé d'établir une corrélation entre cette broche de diamant et sa propre vie, mais c'était une tâche ardue et fatigante. Plus tard, dans sa cage d'escalier, un motif décoratif de la rampe attira son attention ; il s'y arrêta, puis envisagea de le faire enlever et installer chez lui. Cependant il rentra sans avoir mis ce projet à exécution, il consulta sa montre et commanda un bain. Une heure durant il se prélassa dans la baignoire en pierre émaillée, il fit couler en alternance l'eau tiède et l'eau chaude, et il pensa à sa montagne d'argent. Il fut désolé d'être obligé d'admettre qu'il n'était hélas pas possible d'inciser sa peau avec une lame très affûtée et de faire glisser de l'eau tiède en dessous bien qu'il eût très froid entre la peau et les muscles. « Décidément, mon argent me réjouit fort. » « Comment se présente l'intérieur de la cervelle d'un homme ? » Il imaginait une gelée moite et grisâtre, truffée de petits trous qui s'ouvrent et se ferment avec difficulté.

Après le bain, l'homme riche déjeuna. Il trouva la soupe excellente, puis s'attrista à l'idée que l'être humain ne sache manger qu'avec la bouche, qu'il ne puisse apprécier les différents goûts qu'avec son épiglotte : c'est en vain, par exemple, qu'il presserait un morceau de viande contre son œil, il ne sentirait rien du goût de la viande et cela risquerait même d'être désagréable. D'un autre côté, son organe gustatif ne ressentait plus rien de la viande qu'il avait mangée la veille, par exemple. Allons plus loin, la personne qui avait mangé la veille était un autre, ce n'était pas lui. Ce qui était encore pire.

Après le déjeuner, il lutina sa femme quelques minutes. Il songea alors à des livres qu'il aimait lire dans sa jeunesse, qu'il lisait encore quelquefois, le soir, au lit, et à des comédies qu'ils avaient vues depuis les loges des théâtres. Il était toujours peiné de constater que les écrivains font de l'amour une chose bizarre, tourbillonnante, chargée d'angoisse et de brouillards. Pourtant, il n'existe probablement pas de manifestation plus claire, plus transparente du désir humain : on peut déterminer, concentrer, fixer avec une infinie précision l'objectif vers lequel tendent ces désirs, et on peut les assouvir de manière parfaite et absolue. Après le déjeuner, il n'était jamais aussi fermement convaincu de la réalité de la satiété qu'à l'issue de ces batifolages. Bien sûr, si l'on envisage de lointaines nébuleuses, ou la végétation des fonds marins, ou si l'on se réfère au vocabulaire du mystique, on peut comprendre cette insatisfaction, étant donné qu'on connaît mal les nébuleuses lointaines et le fond de la mer. En revanche, on connaît très bien l'amour. En fait, il y avait souvent réfléchi.

« Mais j'ai oublié une chose que je n'ai d'ailleurs jamais sue. Je sens cela depuis longtemps : c'est en train d'éclore dans mon for intérieur. » Et effectivement, il la sentait. Sa poitrine offrait un champ de tensions troubles, semblables à des bulles pétillantes. Comme si ses poumons avaient ingéré une nourriture qu'ils n'arrivaient pas à assimiler. Son visage aussi, il l'éprouvait à part, telle une larve. Songeur, il s'assit devant la glace.

Il observa son visage. « Hein, on ne peut pas y changer grand-chose. » Rien de désastreux, à l'exception du nez ; un chirurgien lui avait un jour proposé d'arranger ça. Sans espoir exagéré, il est vrai. Il tapota la peau autour des yeux et éprouva une forte envie de donner une expression nouvelle à ses traits. Sans y parvenir. « Une larve rigide, en effet. Si je meurs, elle ramollira quelque peu. Mais non, mourir ce n'est pas ça, les gens font de

la mort un brouillard obscur et désagréable. » Il était certain, maintenant, qu'il lui manquait quelque chose. Il aurait aimé savoir ce que c'était pour calculer ce que ça lui coûterait. Ce n'est pas à son visage que ça manquait, à l'intérieur peut-être. Ou autour des yeux. Peu importe.

Il se redressa et passa dans son bureau. Sans crier gare, il se mit à chanter. Il découvrit sa voix avec étonnement ; il ne l'avait pas entendue depuis fort longtemps : elle était étrange, singulière. Il s'interrompit aussitôt car chanter ne lui apportait aucun soulagement. « Ce doit être une indigestion », conclut-il.

Il passa dans une autre pièce et fit des calculs sur un papier. « Beaucoup d'argent, beaucoup de bon argent. » Ciel, s'il n'en avait pas ! Rien que d'y songer ! Il devait téléphoner à une banque à propos d'un document. Il téléphona. Puis il passa encore dans une autre pièce.

« Très bonne idée ! Excellente. Demain je partirai pour Gorgonzola. À Gorgonzola, j'achèterai cette villa. »

Il sonna.

– Fais les valises... ordonna-t-il.

Il rejoignit l'armoire et aida son domestique. Il rangea avec soin les chemises de batiste dans le fond d'une grande valise. « C'est très bon, rit-il silencieusement et de bon cœur. Très bon. » Un jour, à Gorgonzola, il avait surpris deux chats sur le toit d'une vieille maison, derrière une cheminée. Un grillage s'élevait devant la maison et, plus loin, deux peupliers taillés. « J'irai les revoir », songea-t-il. Il retourna vers l'armoire, la ferma, la verrouilla. Il réfléchit, arrangea un faux pli dans le tapis. Il s'approcha de la porte, l'entrouvrit, jeta un œil prudent dans l'antichambre, fit demi-tour et la repoussa doucement ; il retourna à son bureau, ouvrit la case supérieure, l'en sortit et se brûla la cervelle.

## NOUVEAU BILLET DE MILLE COURONNES

Très honorée Banque austro-hongroise,

Compte tenu de mes multiples occupations, le fait que je ne rechigne pas à attirer votre attention par une lettre à cette fin sur une mesure de caractère administratif qui, sans ma lettre vous aurait peut-être échappé, est de ma part la preuve d'un authentique geste de bonne volonté.

J'entends ici et là que sous le titre *Mille couronnes* un nouvel imprimé doit paraître dans ces prochains jours, édité par vos soins.

À vous, éditeurs et rédacteurs et auteurs, il est, de toute évidence, de votre intérêt que la presse informe consciencieusement le public des valeurs littéraires et artistiques de vos productions.

En ma qualité de journaliste et de critique des belles lettres, j'écris depuis des années des critiques de livres, de tableaux et de musique dans des revues, et je peux affirmer sans fausse modestie que mes avis pèsent généralement assez lourd dans l'établissement de la valeur d'un nouveau produit imprimé.

Les écrivains, et les rédacteurs, et les artistes, ceux qui sont à la tête de firmes bien établies et de maisons respectables, comme les débutants pour lesquels une critique compréhensive et reconnaissante constitue la meilleure réclame, le savent fort bien.

Il n'est un secret pour personne que j'ai toujours essayé d'exercer ma critique avec une conscience inébranlable, avec honneur et avec empressement à l'égard de tous les livres et documents qui m'ont été confiés ; de ce point de vue, je serais plutôt maniaque à l'excès, comme en témoigne ma présente

lettre dans laquelle, n'est-ce pas, je propose de mon propre chef, gratuitement et sans espoir de retour, un service que normalement il eût été convenable que vous me demandassiez de la manière la plus respectueuse. J'ai la conscience sans tache : jamais la moindre arrière-pensée matérielle n'est intervenue dans la formation de mes jugements, tout comme maintenant je ne me sens nullement troublé par le fait que, comme je viens de l'apprendre, vous êtes propriétaire d'un commerce prospère et très rémunérateur. Cela ne m'intéresse pas, je ne veux pas le savoir, cela ne me vient même pas à l'esprit, je vous préviens avec la dernière énergie que la moindre allusion à des aspects matériels, je les prendrai pour la pire des insultes, je les considérerai comme autant de tentatives pour influencer mes critères impartiaux et purement littéraires, et par là-même comme une remise en question de mon honneur de critique.

Ce qui m'intéresse, c'est la valeur littéraire et artistique de cette nouvelle œuvre imprimée, c'est à cela que je voudrais pouvoir réagir, c'est cela que j'aimerais peser et disséquer, c'est de cela que je souhaiterais informer le public hongrois. C'est d'ailleurs également votre intérêt, et j'espère que vous vous présenterez la tête haute devant le critique que je suis. C'est avant tout l'illustration artistique de la publication en question que je souhaiterais soumettre à ma critique : du point de vue du tracé, de la coloration et du choix du sujet. J'émettrai ensuite quelques mots francs et consciencieux à propos du texte. Étant donné que je ne me laisse pas corrompre, il se pourrait que ma critique, en fin de compte, ne soit pas favorable, mais en prévision d'un meilleur faire-valoir commercial du nouveau produit de presse, cela vaudra mieux pour vous que si je passais l'événement sous silence.



Vous ayant avertie de tout cela sans esprit de lucre, je vous invite, conformément aux usages courants des rédactions, à me faire parvenir par retour du courrier un spécimen gratuit de votre nouvelle publication : j'ai en effet coutume de recevoir des exemplaires de chaque livre ou œuvre récemment parus dédicacés de cette manière : « Avec nos respectueuses recommandations ». Vous pourrez compter sur ma critique la plus objective.

Avec mes respects bienveillants.

## LETTRE MYSTÉRIEUSE

L'homme qui m'a dévoilé cette chose mystérieuse est un Anglais d'origine irlandaise qui ne sait pas écrire le hongrois, il m'a donc demandé d'écrire la chose à sa place. Je me décharge de toute responsabilité, et je vais donc simplement reproduire ici, ni plus ni moins que ce que je tiens de lui.

À l'époque où l'histoire s'est passée, mon ami séjournait à Paris où depuis des années son père, qui y remplissait la fonction de directeur d'une banque importante, l'avait invité à venir passer quelques mois auprès de lui pour étudier à la Sorbonne.

Afin de ne pas déranger son père, notre ami prit une chambre dans un hôtel élégant dont par hasard il connaissait personnellement le propriétaire, une relation de son père.

Resté seul pour une soirée il se rendit au grand Opéra. Mais la pièce ne l'intéressait guère ; pour chasser l'ennui, il commença à lorgner le public avec ses jumelles. Dans une des loges il découvrit une Parisienne étonnamment belle, et seule ; à sa plus grande surprise comme à sa plus grande joie, la belle personne lui rendit son regard et esquissa même un sourire. Naturellement elle capta toute son attention ; des yeux, un vif dialogue s'établit, dont le point culminant fut le moment où elle arracha la moitié vierge du programme qu'elle tenait à la main, y gribouilla rapidement quelques lignes, en fit une boule et, de manière imperceptible, tout en regardant la scène, la laissa tomber de sa loge.

Notre ami n'en demandait pas plus. Il se leva séance tenante, se fraya un chemin vers l'extrémité du rang jusque sous les balcons ; il ramassa le billet et se sauva au foyer avec sa proie, se délectant par avance de l'aventure imprévue.

Au foyer, une petite surprise l'attendait. Les quelques lignes gribouillées étaient bel et bien écrites en français mais dans un argot si authentiquement parisien que notre ami, dont le français était loin d'être parfait, et malgré les quelques termes qui lui étaient familiers, n'en comprit pas un traître mot.

Tant pis, pensa-t-il, il le ferait bien traduire par quelqu'un. Il ne regagna pas sa place au parterre mais héla une voiture et rentra à son hôtel.

Dans le hall, il tomba sur le propriétaire qui le salua chaleureusement. Dans le cours de leur conversation, notre ami raconta sa singulière aventure que le propriétaire écouta jusqu'au bout, courtoisement et avec le sourire. Lorsqu'il en vint à la lettre, l'autre, un vrai Parisien, proposa obligeamment de la traduire.

Notre ami lui tend donc le bout de papier ; le propriétaire le prend, le lit... puis il le replie et le lui rend tandis que, poliment mais avec une fermeté glaciale, il énonce :

– Monsieur, ayez l'obligeance de faire vos bagages sur-le-champ et de quitter mon établissement.

Notre ami ne comprend rien.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? demande-t-il, stupéfait.

– Je regrette, je ne suis pas en mesure de vous fournir de plus amples explications.

Et comme un groom passait justement par là :

– Monsieur nous quitte dans une heure, veuillez préparer ses bagages.

Le monde se dérobe sous les pieds de mon ami. Mais avant même de recouvrer ses esprits, il se retrouve dans la rue obscure, entouré de ses bagages.

Il ne savait pas s'il valait mieux en rire ou se mettre en colère. Toutefois, il ne pouvait rester les bras ballants, il se fit donc déposer à l'hôtel le plus proche. Il réclame le propriétaire, lui raconte les faits. Le propriétaire s'étonne.

– Je ne comprends pas, je connais pourtant bien le patron de cet hôtel et je le considère comme un gentleman. Puis-je vous demander de me montrer la chose ?

Notre ami lui fait voir le billet. Le propriétaire le lit, le replie... il le rend et prononce avec une courtoise fermeté :

– Pardonnez-moi, monsieur, mais en ce moment je n'ai pas de chambre pour vous. Je ne peux vous en dire davantage.

Et déjà il lui tourne le dos.

On peut imaginer l'état de notre ami. La tête commence vraiment à lui tourner. Fort heureusement il se rappelle l'adresse d'un ami qui habite à proximité et avec lequel il avait souvent fait les quatre cents coups. Il laisse ses affaires dans la voiture et grimpe chez lui.

Il le trouve en train de dîner. Il lui conte la chose, haletant et bouleversé. L'ami, un bon copain, ricane un bon coup. « On te fait marcher, tu te trouves au centre d'une farce colossale, ce n'est qu'une bagatelle, on va rendre la pareille à ces canailles, fais-moi confiance. Passe-moi donc ce billet. »

Il lui passe le billet. L'autre s'essuie les lèvres ; il lit, se frotte les yeux, lui rend le billet et toujours avec le sourire, mais d'un air très gêné lui dit :

– Ben... mon cher ami... tu me connais, je ne suis pas prétentieux... malgré cela, je dois te demander très amicalement... de ne plus me dire bonjour dorénavant, s'il nous arrive de nous croiser dans la rue...

Il s'assoit, prend un journal, et lui tourne le dos comme quelqu'un qui souhaite rester seul.

Notre ami n'avait qu'une envie : pleurer. Il était tard, il n'avait pas où coucher, il déambulait, désespéré, comme un demi-fou par les rues.

C'est dans cet état qu'il monta chez son père. Le vieil homme fut désolé quand il eut écouté son récit. Il voulut immédiatement téléphoner à la police pour porter plainte contre l'hôtelier. Faire une chose pareille à son fils ! Il semblait hors de lui.

– Passe-moi le billet, nous en aurons besoin comme pièce à conviction...

Notre ami lui tend le billet. Son père le lit, le replie, le lui rend. Ses yeux se remplissent de larmes.

– Mon fils ! sanglote-t-il, tu sais combien j'ai aimé ta mère et combien je t'ai aimé toi aussi, mais tu ne dois plus franchir le seuil de ma maison !

Il quitta la pièce en sanglotant.

Et pour ma part, je dois déclarer avec regret à mon lecteur que je ne sais rien de plus de la chose. Le gentleman qui m'a rapporté le cas en était exactement à ce point de son récit lorsqu'on l'appela au téléphone ; il me dit « pardon, je reviens de suite », il partit et je ne l'ai plus revu. J'ai essayé d'avoir de ses nouvelles mais on m'a informé qu'il était retourné en Irlande en faisant savoir qu'il ne reviendrait qu'une fois la guerre terminée. Pour le cas où monsieur le ministre des Affaires étrangères lirait les présentes lignes et serait intéressé par le contenu du billet en question, il devrait faire tout son possible pour mettre fin à cette guerre.

## L'AVEUGLE QUI MALMÈNE LE MAL-VOYANT

Cela peut arriver.

« La fortune sourit aux audacieux », c'est par ces mots, et en clignant de ses petits yeux malins, que le héros de l'histoire termina son anecdote ; héros, enfin... disons : entrepreneur de bienfaisance passive, que sa licence officielle qualifie de « mendiant ».

Grâce à un travail assidu de quelques longues années, tout au long desquelles il combattit tantôt comme sourd-muet, tantôt comme unijambiste, et dernièrement comme « pauvre non-voyant qui supplie pour une modeste aumône », ce citoyen brave et industrieux finit par économiser un capital suffisant pour pouvoir envisager sérieusement de s'établir à un emplacement permanent situé à un des carrefours fréquentés de la ville.

C'est le propriétaire d'un emplacement d'aveugle honorablement connu qui répondit à son annonce parue dans la presse professionnelle des mendiants ; il évoquait une retraite proche et affirmait que moyennant une contrepartie adéquate il était prêt à céder son emplacement florissant.

Ayant convenu du montant, pour plus de sécurité et avant de conclure la transaction, l'acheteur demanda au vendeur de lui permettre de s'assurer « de visu », pour ainsi dire, de la valeur réelle de l'emplacement, autrement dit l'autorisation de passer sur place deux journées pleines pour vérifier si effectivement il était vrai qu'on y gagnait si bien sa vie.

Il s'y installa donc.

Une minute plus tard on lui glissait dans la main une plaisante pièce de monnaie à bords cannelés. Il exprimait encore sa gratitude qu'une autre pièce tombait.

Des pièces de dix fillers, il en recevait chaque minute.

Cela lui plut.

Les deux journées passées, il exprima au vendeur potentiel son désir d'y rester trois jours supplémentaires ; si l'affaire continuait d'être aussi prospère, il donnerait volontiers un peu plus pour l'emplacement.

Les trois jours durant, il reçut encore plus souvent des pièces de dix fillers. À l'échéance, pourtant, il déclara avoir changé d'avis : bien que l'emplacement fût vraiment prospère il préférait investir dans une entreprise différente.

– C'est à moi qu'il voulait faire avaler ça – il arrivait à la fin de son histoire et il s'approcha de mon oreille en clignant des yeux –, il avait gobé ma cécité, il a cru que je ne voyais pas que la pièce m'était toujours refilée par le même homme de paille. Pendant les cinq jours, il s'est tenu derrière mon dos et se délestait d'une pièce toutes les minutes... L'affaire lui a au moins coûté deux cents pengös !

## GARDIEN DE L'ORDRE

Le gardien de l'ordre bienveillant dont je veux parler ici était déjà présent quelques minutes plus tôt... il se tenait là, au croisement, tel l'ange de la séparation du Bien et du Mal, avant que j'eusse pu rêver, que j'eusse même réalisé son existence... Car nous ne faisons que courir de gauche et de droite dans ce monde tourmenté, nous sautillons en haut, nous sautillons en bas, sans même penser au chemin particulier suivi par notre âme, dans un milieu invisible... Mais, à l'instant du danger, à la limite de l'être et du non-être, la meilleure part de nous-même se rappelle à notre conscience ; absente durant sa vie, elle revient à l'esprit du malheureux perdu sur un bateau naufragé : à cette dernière seconde il prononce le nom de la source de toute vie...

Que se serait-il produit par exemple si je m'étais fié uniquement à mes propres forces, intrinsèquement limitées, en sautant du tram qui fonçait ? Comme toujours dans ces cas-là, le premier pas, on le réussit : j'atterris avec bonheur, le tram continue sa course, mais cette maudite force d'inertie me retient entre ses griffes... je fais deux culbutes et je sens que l'instant suivant je vais tomber sur le nez. Je suis sur le point de m'abandonner à mon destin quand un sentiment, du genre de celui que peut ressentir un homme qui a sauté d'un avion et dont le parachute ne s'ouvre qu'après une descente de quelques centaines de mètres, me fait reprendre mes esprits...

Je me sens étreint par deux bras qui m'attrapent, me soutiennent et me remettent sur pied.

Je lève des yeux pleins de gratitude : c'est un gardien de l'ordre public ! Sous le coup de l'émotion, je balbutie :

– Oh, merci...



Son regard amical m'encourage. Sa voix est paternelle.

– Bien. Plus de peur que de mal. Il faut faire attention ; monsieur aurait pu se faire très mal...

– Vous avez raison. Nous sommes irréfléchis. Merci... Je vous suis très reconnaissant.

– Je vous en prie, c'est normal. Ce n'était même pas difficile. Monsieur m'est littéralement tombé dessus, je n'ai eu qu'à écarter les bras. Mais j'avais tout prévu la minute précédente...

Mes yeux se voilent presque de larmes.

– Vous vieilliez sur moi ? Vous m'avez vu... vous avez vu le danger... avant même que j'aie pris conscience de votre existence ? Telle la Providence en laquelle, dans notre orgueil et notre outrecuidance, nous ne croyons pas tant qu'elle ne se présente pas d'elle-même ?

– Si vous voulez. Il y a du vrai là-dedans...

Chaudement, longuement, je lui serre la main.

– Merci. Je ne l'oublierai jamais... Je vais même noter votre matricule, ce sera désormais mon numéro porte-bonheur. Comment vous appelez-vous ?

– Janos Varga, à votre service.

– Bon. Alors, que Dieu vous garde, Janos Varga. Je ne vous oublierai jamais... Au revoir...

Tiens, c'est bizarre, il ne lâche pas ma main.

– Attendez un peu, s'il vous plaît. Ce n'est pas tout... Votre nom, monsieur.

Il sort son carnet.

– Voyons un peu... Confession ?... Âge ?... Date de naissance ?... Avez-vous une pièce d'identité ?

Ah, bon !

– Vous voulez me verbaliser ?

– Qu'est-ce que vous croyiez ? Que c'est pour m'amuser que je vous ai rattrapé quand vous avez sauté du tram en marche ?

## JE SUIS TÉMOIN

– Un monsieur du tribunal vous demande, m’annonce la femme de ménage.

Seigneur ! Je repasse ma vie en un éclair, « tel celui qui serait tombé sur les rails », comme le note judicieusement quelque part mon ami Dezső Kosztolányi<sup>1</sup>. S’agirait-il de ce truc, cette pastèque ?... Mais non, j’étais encore mineur, et puis j’ai reçu une paire de gifles. Ce n’est tout de même pas ce... ce Rogyak avec lequel je me suis brouillé parce qu’il avait refusé d’écrire cette lettre, et après il a mâché mon porteplume... D’accord, mais ce n’est qu’une simple calomnie. Voyons, voyons, qu’ai-je pu faire, qu’ai-je pu faire ?... Ça y est, je sais ! L’autre jour j’ai écrit à propos de ce drame, *Rosée de sang*, que c’était une très bonne pièce et là-dessus mon ami, l’officier de police, est allé la voir ; quand je l’ai rencontré, il m’a apostrophé : « Dites donc, qu’avez-vous écrit sur cette *Rosée de sang* ? Ce n’est rien qu’une crotte. » Serais-je cité au tribunal sous prétexte d’« abus de confiance de l’autorité » ?

Non. Le tribunal d’instance me cite en tant que témoin dans le procès en diffamation d’un certain Szipa. Je dois m’y présenter à cinq heures du matin, sinon, mandat d’amener. Grâce à Dieu, pas de réel danger ! Mais qui est ce Szipa ?

Je dois y aller ce prochain jour à telle heure. Il vaudrait mieux répéter un peu la scène, je n’ai jamais été témoin. J’ai de vagues souvenirs... ils ont l’habitude de nous faire prêter serment. Où ai-je lu, déjà, une chose de ce genre ? On doit avancer, lever la main droite, jurer par le ciel que la parcelle de terre sur laquelle on se tient n’appartient pas au domaine de Tarcsa, mais est la propriété de Ladany. Qu’est-ce que j’en sais, sacré nom ? Oh, pardon ! il s’agit d’une autre affaire, elle sort d’un poème de Janos Arany relatif aux faux témoignages.

Je passe quatre jours à roder dans les bibliothèques spécialisées dans la procédure juridique. Cela ne m'avance pas beaucoup. C'est un inventaire des devoirs, sans un mot sur les droits.

Le jour de mon témoignage est enfin arrivé. J'étais debout à trois heures ; j'ai pris sur moi trente-deux attestations et j'ai appelé un taxi pour me conduire au tribunal.

De cinq heures à neuf heures, j'ai attendu ; un avocat est alors venu me demander si c'était bien moi le témoin. Sur ma réponse affirmative, il m'a expliqué les tenants et aboutissants de l'affaire. Le gargotier Szipa a porté plainte contre le particulier Kozarek pour avoir utilisé une expression attentatoire à son honneur à propos d'un plat de bœuf qu'il lui avait servi le 27 mars 1899 et à propos duquel Kozarek aurait déclaré : « ce bœuf pue comme un camembert ». Le plaignant s'est rappelé que j'étais présent au moment où la partie défenderesse a utilisé les expressions incriminées et que je pouvais donc être témoin que la viande de bœuf n'avait pas une odeur désagréable. Le procès a traîné en longueur parce que le tribunal n'arrivait pas à décider s'il souhaitait m'entendre en tant que témoin oculaire ou en tant que témoin auriculaire ; enfin, le mois dernier la qualification « témoin olfactif » a été arrêtée, sur quoi ils ont dépêché un expert pour attester si j'avais un rhume, ou si j'étais susceptible d'être enrhumé le 27 mars 1899, ce qui m'aurait empêché de faire usage de mes organes olfactifs conformément aux normes légales.

Le temps que l'avocat m'expose cela, il était onze heures. Nous entrâmes alors dans la salle d'audience où le juge m'accueillit en me disant que j'étais en retard, que témoigner est pourtant un devoir du citoyen, et que par conséquent il me condamnait à une amende de cinquante couronnes.

Ensuite la parole fut donnée à l'accusé. L'accusé exposa que la viande de bœuf pouvait effectivement, il l'avait d'ailleurs apportée comme pièce à conviction, il l'avait soigneusement gardée par-devers lui. Le juge l'écoula jusqu'au bout en hochant la tête puis il me condamna à une amende de deux cents couronnes et à quatre jours d'incarcération pour n'avoir pas prêté serment dans les règles. Ensuite, on donna la parole au plaignant qui déclara retirer sa plainte : entre-temps Andras Szipa était devenu son associé et, depuis, ils étaient en très bon termes. Là-dessus Szipa déclara que dans ces conditions lui aussi retirait sa viande de bœuf ; à la fin ils affirmèrent tous les deux ne pas me connaître. Le juge, dans sa sagesse, écoula jusqu'au bout leurs déclarations en hochant la tête et relaxa l'accusé ; il me condamna en revanche à quatre mois de réclusion pour tentative de faux témoignage, parce que je n'avais rien à voir dans cette affaire.

Je fis appel, mais comme mon recours ne fut pas enregistré réglementairement je fus condamné à trois ans de prison et à deux mille couronnes d'amende transformables en pendaison. J'ai choisi la pendaison ; quelle idée m'a pris ! J'étais attendu à la porte du Paradis par saint Pierre, qui tenait à la main une convocation m'enjoignant de me présenter au tribunal de l'Au-delà en qualité de témoin martyr.

Et j'attends devant la porte qu'on s'occupe de ma requête par laquelle je sollicite ma mutation en enfer.

---

<sup>1</sup> Écrivain hongrois (1885-1936). Poète, nouvelliste, romancier, grand ami et complice de notre auteur.

# LA LEÇON DE CHANT

*Personnages :*

LE PROFESSEUR DE CHANT (*debout devant un pupitre avec des partitions*).

L'ÉLÈVE.

*Par terre, un cadavre.*

LE PROFESSEUR (*seul, il va à la porte et appelle*) : Numéro suivant !

L'ÉLÈVE (*il entre*) : Mes respects.

LE PROFESSEUR : Bonjour. Comment vous appelez-vous ?

L'ÉLÈVE (*timidement*) : Csokai. Je suis venu vous voir, Monsieur le professeur, pour apprendre à chanter. Vous vous souvenez peut-être de M. Kartacs qui vous a dit que j'avais une très belle voix ; elle mériterait d'être formée (*il se met à chanter*).

LE PROFESSEUR (*il l'arrête*) : Oui, oui, bien sûr. Ça me revient. On peut en parler si vous voulez.

L'ÉLÈVE (*heureux*) : Ce serait possible ? (*Il se met à chanter.*)

LE PROFESSEUR : Mais, êtes-vous au courant de la méthode que je pratique ?

L'ÉLÈVE : M. Kartacs m'a en effet un peu parlé de votre méthode, Monsieur le professeur. (*Il se met à chanter.*)

LE PROFESSEUR : La ferme. Tout d'abord, retenez bien, jeune homme, que je considère chacun des organes vocaux comme autant d'instruments de musique. Compris ? Premier point.

L'ÉLÈVE : J'ai compris. Des instruments de musique ? (*Il se met à chanter.*)

LE PROFESSEUR : La ferme. Vous n'avez rien compris. Ça dit toujours que ça a compris mais ça n'a pas compris. (*Douloureusement.*) Jeune homme, promettez-moi de tenir compte de l'espace vocal. Donnez-moi la main !

L'ÉLÈVE (*il donne la main, ému*) : Je vous donne ma parole que je tiendrai compte de l'espace vocal. (*Il chante.*)

LE PROFESSEUR : La ferme. Merci. Maintenant, mettez-vous là. (*Il le place au milieu.*) Comme ça. Tournez-vous vers la lumière. Ouvrez la bouche !

L'ÉLÈVE : (*il ouvre la bouche, il voudrait chanter*).

LE PROFESSEUR (*il l'arrête*) : La ferme. C'est une bouche ouverte, ça ? C'est son porte-monnaie que l'on ouvre comme ça, ou le placard, mais pas sa bouche.

L'ÉLÈVE : (*il roule des yeux, bouche ouverte*).

LE PROFESSEUR : Ouvrez-la ronde.

L'ÉLÈVE : (*il essaie*).

LE PROFESSEUR : Comme ça. Chantez maintenant : « Je t'oublierai mais impossible de t'oublier... »

L'ÉLÈVE : Je t'oublierai mais...

LE PROFESSEUR : Stop. Arrêtez ! Jésus, Marie ! Arrêtez donc !

L'ÉLÈVE (*effrayé*) : Que s'est-il passé ?

LE PROFESSEUR : Malheureux, mais vous chantez à partir de la gorge !

L'ÉLÈVE (*hébété, gêné*) : Ben... puisque de toute façon vous m'avez pris sur le fait... pourquoi le nier, j'ai en effet chanté à partir de la gorge !

LE PROFESSEUR (*apitoyé*) : Bien sûr, bien sûr. Pauvre homme, il n'y peut rien. Vous faites toujours ça ?

L'ÉLÈVE (*honteux*) : Ben... oui, je dois vous avouer... j'ai effectivement l'habitude de... on m'a trop gâté quand j'étais petit.

LE PROFESSEUR : Entendu. Écoutez-moi. Un chanteur ne chante pas avec la gorge. Tout le monde est capable de chanter avec la gorge, cela ne sert à rien. On fait descendre la voix dans les poumons.

L'ÉLÈVE (*il acquiesce avec joie et intelligence*) : Je comprends. Je comprends. Dans les poumons. Et c'est à partir des poumons qu'on chante.

LE PROFESSEUR (*il l'arrête*) : Pas du tout. On fait seulement descendre la voix dans les poumons avant de la faire remonter dans le nez.

L'ÉLÈVE (*hésitant*) : Et de là...

LE PROFESSEUR (*sévèrement*) : Alors ! de là ?

L'ÉLÈVE (*il s'ingénie à trouver*) : Dans le mouchoir ?

LE PROFESSEUR : Vous avez mal préparé. Vous la faites sortir du nez dans l'air. Le chanteur chante avec les poumons et avec la trompe d'Eustache.

L'ÉLÈVE : Ça coûte combien, une trompe d'Eustache ?

LE PROFESSEUR (*sévèrement*) : Comme chacun sait, la trompe d'Eustache est un tube qui relie le sinus auriculaire et le sinus nasal.

L'ÉLÈVE (*soulagé*) : Comme chacun sait !



LE PROFESSEUR : Donc, pour chanter à haute voix, mon ami, il convient de refouler la racine de la langue dans le larynx de façon à former une caisse de résonance entre l'estomac et l'œsophage.

L'ÉLÈVE : Je comprends. De façon à former. (*Il se met à chanter.*)

LE PROFESSEUR : La ferme. Pour produire les sons graves, vous relâchez la racine de la langue et vous fermez les yeux. (*Sévèrement*) : Pourquoi ferme-t-on les yeux ?

L'ÉLÈVE (*hésitant*) : Pour... pour ne pas voir l'effet ?

LE PROFESSEUR : Faux. On ferme les yeux afin d'ouvrir plus grand la bouche. Allez, ouvrez-la.

L'ÉLÈVE : (*il l'ouvre*).

LE PROFESSEUR : Comme ça. Maintenant faites vibrer vos cordes vocales.

L'ÉLÈVE (*il réfléchit, puis il se met à gesticuler de tout son corps*).

LE PROFESSEUR : Que faites-vous ? que faites-vous ?

L'ÉLÈVE (*honteux*) : Je vous demande pardon, Monsieur le professeur... ne m'en veuillez pas mais je ne sais pas avec certitude où se trouvent mes cordes vocales... alors j'ai pensé que si je faisais vibrer tout mon corps, mes cordes vocales vibreraient aussi.

LE PROFESSEUR : Faux. On verra ça plus tard. Pour l'instant, chantez : « Je t'oublierai, mais il m'est impossible... »

L'ÉLÈVE (*avec sentiment*) : « Je t'oublierai, mais il m'est impossible de t'oublier... » (*il regarde le professeur avec fierté*).

LE PROFESSEUR : Pas bon ! Ça ne se chante pas comme ça. Essayez de le chanter avec des « a », ça ira peut-être mieux.

L'ÉLÈVE (*perdant contenance*) : « Ja t'ablara ma al m'a ampassabla da t'ablia... »

LE PROFESSEUR (*il l'arrête*) : Mauvais ! mauvais ! Essayez avec des « u ».

L'ÉLÈVE (*avec sentiment*) : « Ju t'ubluru mu ul m'u umpussublu du t'ubliu... »

LE PROFESSEUR de chant (*il se bouche les oreilles et hurle*) : Pas bon ! Pas bon ! Malheureux, mais vous relâchez la racine de votre langue dans la gorge !

L'ÉLÈVE : (*apeuré, il porte la main à sa gorge*).

LE PROFESSEUR : Vous esquintez l'espace vocal. Ne comprenez-vous pas que l'espace vocal c'est le plus important ? L'espace vocal, pour un chanteur, c'est aussi important que le hangar pour un avionneur. Les grands chanteurs utilisent toute leur tête comme espace vocal. Attendez, on va faire quelque chose. (*Il attrape le cou de l'élève, pince sa langue dans une paire de tenailles et tire.*) Maintenant !... Là, chantez ! « Je t'oublierai... »

L'ÉLÈVE : (*il râle*).

LE PROFESSEUR : Vous voyez, ça commence à aller. Mais il faut appuyer davantage. (*Il lui serre la gorge.*)

L'ÉLÈVE : (*il s'étrangle*).

LE PROFESSEUR : Voilà... comme ça... vous voyez, ça marche !

L'ÉLÈVE (*il s'étrangle*) : Xé... xé...

LE PROFESSEUR (*victorieusement*) : Vous voyez ! C'est tout à fait ça ! Encore plus bas, la racine de la langue... courage... Maintenant dites « Je t'oublierai... » Na... Courage ! (*Il l'étrangle.*) Plus bas ! Plus bas !

L'ÉLÈVE : (*il s'écroule, mort*).

LE PROFESSEUR (*il le lâche, le regarde*) : Alors ?

L'ÉLÈVE : (*il se tait*).

LE PROFESSEUR : Tiens, celui-là aussi est mort. Quel homme délicat. Pourtant, il commençait juste à prendre le rythme. (*Il va à la porte et appelle.*) Numéro suivant !

(Rideau)

## RENCONTRE AVEC UN JEUNE HOMME

J'étais de bonne humeur, j'avais oublié une multitude de choses ; j'ai allumé mon cigare avec circonspection et nous nous engageâmes dans l'avenue Andrassy. Ma chère et belle femme me souriait sous sa voilette, ma belle bien-aimée, qui m'aimait et qui me permettait de l'aimer.

Le jeune homme, je l'ai rencontré sur la promenade au bord du Danube, vers six heures. Il nous a croisés, le jour déclinait, je ne l'ai pas remarqué. Il devait être à une vingtaine de pas quand je l'ai aperçu de dos. Je me suis tu, une inquiétude sourde m'envahit. Les hanches étroites se distinguaient nettement sur l'arrière-plan d'un cargo ; pourtant, c'est à son pas que je l'ai reconnu, je crois. Les habits un peu élimés. Dans sa main, il portait un large cahier. Dix-huit ans ou peut-être dix-sept... j'hésitais, je n'osais pas le croire... je voulus me détourner mais un élanement aigu me perça le cœur, et je fus saisi d'une telle palpitation que je dus m'arrêter. Je remarquai un de ses gestes quand il leva la main et la tint devant lui, oh, c'était terrible, c'était bien cette main-là, je reconnaissais la cicatrice qu'au gymnase...

Ma femme me regarda, étonnée, et je lui dis :

– S'il te plaît, attends-moi... je dois parler à ce jeune homme...

Je la laissai et pressai le pas. Puis je ralentis. Le soir tombait. Le jeune homme ne se retourna pas. Il savait que j'étais derrière lui. Il poursuivit calmement sa marche, s'arrêta près d'une bitte d'amarrage et se tourna vers le Danube paisible ; il regarda vers l'autre rive, loin en direction des collines. Terriblement gêné, je me raclai la gorge. Je me plantai près de lui pour qu'il me

remarque. De biais, j'observais sa bouche : elle était juvénile et plus étroite que la mienne. Ses yeux plus grands et plus clairs. Oh, c'était bien lui. Et ce cahier dans sa main, le vieux cahier... placé au fond de mon placard et que j'avais oublié... Une émotion intolérable, angoissante m'étreignait. Je murmurai :

– Alors... tu ne me vois pas ?

– Si, dit-il, sans se tourner vers moi.

Gêné, je gardai le silence. Puis j'eus honte. Ridicule. Un jeune homme de dix-huit ans ! La rencontre était bizarre mais je devais retomber sur mes pieds. Je serai sans parti pris. Qu'il soit content d'avoir eu l'occasion de m'apercevoir. Je repris à voix haute :

– Je t'ai immédiatement reconnu quand tu es passé près de moi.

– Je sais.

– Alors, pourquoi ne t'es-tu pas approché ? N'es-tu pas curieux de me connaître ?

Il ne répondit pas. Je m'énervais.

– D'accord, je sais à quel point tu es distant, orgueilleux. Mais, vois-tu, cela n'a pas de sens... Crois-moi, j'ai compris, cela n'a aucun sens... Je t'expliquerai... Tu reconnaîtras que je ne pouvais rester distant et orgueilleux... Pourquoi ne me regardes-tu pas... J'ai une moustache... J'ai vingt-six ans... Comme tu es bizarre. Tu m'en veux ?

Il ne répondit pas. Ses lèvres se contractèrent amèrement.

– Eh ! Ce formidable silence ! Bon, bon, ça me revient maintenant... Et alors ? On ne peut pas faire ça éternellement. Tu vas me faire des reproches, peut-être ? Allons, voyons, ton grand silence n'est pas si impressionnant... Je ne vois pas le bénéfice que tu en aurais tiré... Ta tenue est franchement pitoyable, mon petit. Et tu es maigre. Pardonne-moi, je serais incapable de me fringuer comme ça... Qu'est-ce qui t'arrive ! Pleure un coup, tu auras un kreutzer !

Il me fixa pour la première fois. Avec un regard dur. Puis il se détourna de nouveau. Sèchement, il lâcha :

– Tu parles beaucoup.

Je me vexai.

– Diable ! Tu t'imagines trop parfait. Effectivement, je parle, je veux seulement t'instruire, tu comprends ? Je suis plus âgé que toi, à la fin... j'en ai vu beaucoup depuis le temps... et j'ai fait des expériences... Tu n'es qu'un enfant, tu ne peux pas savoir...

Soudain, ma voix s'étrangla ; je baissai la tête, je souris très doucement, gauchement, et je levai la main doucement, gauchement, et gauchement je chuchotai en souriant :

– Alors, que dois-je faire ? Ça ne pouvait pas marcher comme tu l'avais pensé. Je te prie de me croire, ça ne pouvait pas marcher... J'ai essayé, ça ne pouvait vraiment pas...

Alors il se tourna vers moi. Il me dévisagea, la bouche tordue, haineux.

– Où est l'avion ? demanda-t-il d'une voix enrouée.

Je bégayai :

– Hélas ! que faire ? On l’a découvert : Farman, les frères Wright... Je n’étais pas là... Mais crois-moi, ils l’ont assez bien réussi, assez bien, relativement ; on peut voler avec...

– Je vois, ironisa-t-il. Puis il me fixa de nouveau. Où est le pôle Nord ?

Je baissai les yeux :

– Un certain Peary l’a atteint... Écoute, je n’avais pas le temps, tu t’es trompé, on ne peut pas tout... à l’époque j’allais à l’université...

– Ah bon. Puis : Où est la Hongrie fière et libre ?

– C’est-à-dire... Tu es vraiment bizarre. On y travaille... moi aussi... Mais cela ne va pas si vite. On doit vivre, aussi. Puis je débitai : mais tu vois, j’ai quand même fait des efforts, pour réaliser certaines des choses que... que je t’avais promises. J’ai écrit. J’ai écrit d’assez bons textes. Tu n’as qu’à vérifier dans les vitrines ; mon nom est connu, je suis célèbre... Comme tu le souhaitais, je suis assez respecté. Et tu vois, j’ai aussi écrit des livres... comme tu l’avais imaginé. Tiens, il y en a un ici... pas mauvais...

Nerveusement, j’arrachai de ma poche un de mes livres, où figuraient des nouvelles et des dessins humoristiques, et le lui tendis.

– Tiens, regarde, assez bon...

Il y jeta un unique coup d’œil mais il ne le prit pas. Il émit :

– Oui, je l’ai vu. Assez bon.

Il tendit les bras vers l’horizon crépusculaire, vers les collines inclinées.

– Où est-elle, la grande symphonie, le drame foudroyant se détachant sur l’horizon grisâtre avec les dieux orgueilleux dont les pulsations et les convulsions menacent, là-bas, derrière l’horizon ?

Je rougis.

– Ben, tu sais... cela n’a pas été possible. Impossible de mettre ça en trois actes. Tu t’es trompé. Il n’y a pas de comédien pour jouer l’horizon grisâtre... Et puis j’ai compris que ce n’était pas le genre qui convenait... je ne saurais pas en venir à bout. Par contre, j’ai écrit un sonnet plaisant sur le sujet... il a été monté dans une revue en renom... il a plu. Depuis, on me paie mieux...

Il ne répondit pas. Il s’enfonçait dans un silence morose, son regard se perdit dans le lointain. J’aurais voulu ajouter tant de choses encore, expliquer combien il était jeune... Mais je me souvenais obscurément que quand il avait ce regard-là il ne fallait pas le déranger. Je repensai brusquement à ma femme, je m’inquiétai :

– Écoute, viens, je te présenterai ma femme. Ça te fera plaisir. Elle est très belle... une femme épatante, de grande valeur... Tu vois, je l’ai conquise... elle m’aime... Tu vois, je suis quelqu’un, comme tu le souhaitais...

Il me fixa enfin, une ironie infinie dansait dans ses yeux :

– Tu l’as conquise, allons ! Comme tu en es fier ! Tu es allé la chercher et tu l’as conquise !... Le château est descendu de la montagne et il a pris d’assaut la vallée ! Le chêne a conquis le lierre et l’a amoureusement enlacé... Pourquoi ta femme ne vient-elle pas elle-même ?

Je fronçai les sourcils :



– Tu es un imbécile. Un enfant. Ce sont des fantasmagories. Tu as tort. C'est moi qui ai raison. Je suis adulte et je connais la vie. Que sais-tu de la vie ? Tout le monde rirait de toi !

Il vint tout près, et me regarda dans les yeux. J'aperçus sa chevelure brune et dense.

– Je ne voulais pas connaître la vie, je voulais que ce soit la vie qui me connaisse... C'est vrai, tout le monde rirait de moi, et tu n'accepterais pas qu'on rie de toi à cause de moi... Mais tu sais bien, regarde-moi dans les yeux, ose me regarder dans les yeux ! Tu sais que c'est toi qui es ridicule et minable... Tu sais que c'est moi qui ai raison... Que ce que je dis n'est pas ridicule... Tu sais que j'ai raison... Pauvre homme... minable... nullité... Ose me regarder dans les yeux...

Je dus me détourner : c'était stupide et pénible. Il s'éloigna lentement, puis il ne me regarda plus ; il s'en allait, perdu dans ses pensées...

Des minutes passèrent avant que je ne retrouve la parole, je chuchotai :

– Où vas-tu ? Reste...

Mais il ne se retourna pas. J'entendis encore ces mots :

– Souviens-toi que tu m'a encore rencontré une fois, une dernière fois... Si tu as gardé quelque chose de moi, va tremper ta plume dans le feu du soleil couchant et va leur écrire... Écris cette rencontre... Écris comment je t'ai quitté, comment j'ai disparu, comment je me suis fondu dans le ciel crépusculaire, jeune, beau, et infiniment libre, pour ne plus jamais te revoir...

J'ai entendu ces mots de très loin ; la silhouette gracile s'amincit, se dissipa, s'éleva. Je le regardais, je croyais le voir, mais plus tard je réalisai que ce n'était qu'une nuée étroite qui flottait dans le ciel pourpre. Ma femme s'impatiait :

- Qui était ce jeune homme ?
- Une vieille connaissance, répondis-je, troublé. Un garçon charmant...
- Oui, dit ma femme un peu agacée. Mal élevé, aussi. Pourquoi ne s'est-il pas présenté ? Il te ressemble étrangement, pourtant.

Puis nous nous installâmes dans ce café. La crispation due à ma mauvaise humeur se dissipa. Enfin ragaillardi, je songeai :

C'est un beau sujet. Un peu trop long pour un poème. Mais il se prêterait bien à une nouvelle. Une nouvelle, courte, satyrique. Ça tombe bien, c'est mardi, je dois donner une livraison.

Je demandai du papier au garçon et après une brève hésitation je notai le titre : *Rencontre avec un jeune homme...*

Et la douleur de la plaie s'estompait déjà.

## LE MARI DU THÉÂTRE

Le troisième principe fondamental de la physique, selon lequel un corps ne peut se trouver à plusieurs endroits à la fois, n'a pas été inventé pour lui. Tu le rencontres lorsque tu as à faire dans le bureau du directeur, c'est lui qui surgit de la cabine de la caissière lorsque tu achètes tes places, à la rédaction de la revue théâtrale, c'est lui qui t'ouvre la porte, et si après cela tu crois qu'il appartient au peuple des coulisses, intime habitué qui n'a rien en commun avec le public du parterre, tu reconnais, étonné, son visage excité dans les rangs de la salle ; il est assis à côté de toi lorsque tu suis le spectacle d'un fauteuil élégant tout comme lorsque, incognito, tu te dissimules dans le fond du balcon. Il est assis à côté de toi, et lorsque tu t'imagines que la scène accapare toute son attention, tu découvres brusquement et avec frayeur que c'est toi qu'il observe, dans une attente pressante et tendue. La grande actrice apparaît sur la scène : c'est à ce moment-là qu'il se tourne vers toi et examine ton visage. « Qu'est-ce que c'est, te demandes-tu, en colère, que me veut-il, celui-là, lui plairais-je davantage que l'actrice ? » Tu te penches vers ton ami ou ta femme et tu fais quelque observation sur la pièce ou les acteurs ; à ce moment-là il intervient, il participe à la conversation, pose des questions tendancieuses, et finit par avouer qu'il est le mari de la grande actrice. Et il commence à en parler, de la grande actrice.

Il parle d'elle avec une incroyable objectivité. Comme une tierce personne qui n'aurait personnellement rien à voir dans l'affaire, il puise ses paroles dans le discours du critique laudateur. « En effet, énonce-t-il, son art la prédestine à des rôles dramatiques, cela n'empêche pas que cette femme ait du tempérament et du cœur (il l'appelle "cette femme", signifiant par là l'absence de pensée cachée ou à cacher, tel un initié). » Du talent de cette femme, il parle avec un immense respect et

un enthousiasme délirant, comme si le talent était une personne à part, une sorte de riche aristocrate inséparable de cette femme, le véritable seigneur et maître de cette femme, à côté duquel, lui, le mari véritable, ne jouerait que le rôle du prévenant meilleur ami. Lorsque le Talent survient, lui, le mari, il prononce quelques mots courtois, puis il prend son chapeau et se retire, les laissant seuls.

Sa plus grande fierté est de constater à quel point sa femme est aimée. Sa femme est adorée, mais pas uniquement par le public, croyez-le bien : ses collègues ne pensent pas autrement. Figurez-vous que le jour de son anniversaire ils l'ont couverte de fleurs ; voyez, par exemple, cette couronne de lauriers sur la photo, mais lisez aussi l'inscription : « À la plus charmante, la plus belle Marguerite Gauthier du monde. » Jetez un coup d'œil sur cette lettre d'amour : elle vient d'un étudiant. Il y déclare qu'il rendrait son diplôme du baccalauréat s'il pouvait, une seule fois, baiser le lobe de l'oreille de ma femme. Vous ne me croyez pas ? Regardez, c'est écrit ici : le lobe de l'oreille.

Il se lie d'amitié avec toi, il t'accompagne dans la salle et ne te lâche pas d'une semelle ; chaque mot que l'actrice prononce sur la scène, il te l'explique, il attire dessus ton attention : « Avez-vous remarqué cette nuance ? Elle ne laisse pas tomber la lettre qu'elle reçoit, mais elle la chiffonne entre ses doigts. Jamais personne n'a encore fait ça avant elle. C'est une de ses spécialités, de cette manière, elle signifie qu'elle a encore des intentions sur cette lettre... Regardez, je vous prie, ce balancement sensuel des hanches par lequel elle fait sentir que, pour elle, Adalbert représente autre chose que les autres...

Personne n'arrive à faire ça comme elle ; ce balancement sensuel des hanches, voyez-vous, cela ne s'apprend pas, on naît avec ou on ne naît pas avec... Mais attendez un peu, tout à l'heure, dans la grande scène d'amour... quand ils resteront en tête à tête... »

Arrive la grande scène d'amour : le gros malabar de comédien referme la porte et se rue sur la comédienne qui agrippe le cou de son partenaire avec une passion dévorante. La lutte dure des minutes ; et pendant ce temps on n'entend que halètements et gémissements et – il s'agit là d'une pièce moderne – des répliques du genre : « ta bouche... ta bouche... ta bouche rouge et sauvage... ». Le mari du théâtre que tu avais enfin oublié attrape rageusement ton bras, son visage s'illumine de fierté : « Vous avez vu ça ? – il râle d'extase –, vous avez vu ça ? Qui pourrait imiter ça, cette passion ? Mais regardez donc comme elle déchiquette Adalbert, dans quel élan sensuel, avec quelle violence refoulée... C'est le paroxysme de la transe d'amour, on ne peut pas ne pas sentir que cette femme est une bête fauve, une dépravée, c'est cela, qui piétine tout et n'écoute que sa passion... Mais regardez comme elle soude sa bouche au cou d'Adalbert... Ça, n'est-ce pas, on ne peut pas faire ça n'importe comment, l'improviser comme la Regöczy... C'est du talent, ça, il faut être né pour cela. »

Un jour, hors de lui, il déboule dans le bureau du directeur :

– J'apprends, monsieur le directeur, que vous avez l'intention de donner le rôle de Dora, dans *Folie des baisers*, à la Puduk. Mais vous ne connaissez pas la pièce, alors, vous ne l'avez même pas lue ! Ne sentez-vous pas qui est cette Dora dans la pièce ? C'est la dernière des femelles, une créature vicieuse, abjecte jusqu'au bout des ongles, qui réunit en elle la

dépravation et la méchanceté universelles, une pourriture ! Et c'est le rôle que vous voulez donner à la Puduk ? Elle va en faire un beau gâchis ! Mais puisque ce rôle est fait sur mesure pour ma femme ! Il n'y a qu'elle qui peut le jouer, elle y sera géniale ! Si c'est elle qui tient le rôle vous doublerez la salle !

« Tu ne vas pas attraper froid ? s'inquiète-t-il tendrement à l'issue de la représentation tout en aidant sa femme à mettre sa fourrure. Tu t'es mise en sueur pendant la scène d'amour... »

Il fera tout pour que tu tombes amoureux de sa femme ; il vante ses mérites comme un marieur.

Qu'est-ce qu'il peut bien ressentir ?

## PROSPECTUS AVEC PRIX DE FAVEUR POUR ACTRICE DE BUDAPEST

Madame,

En qualité de directeur de la première *Usine Européenne de Fabrique et de Préparation de Carrières*, j'ai le grand honneur de mettre à votre disposition, madame l'Artiste, le catalogue thématique ci-dessous avec l'humble requête de bien vouloir nous adresser dès que possible votre prochaine commande tant attendue, car nous sommes à tel point surchargés de travail que nous nous trouverons dans l'impossibilité de satisfaire les postulantes retardataires pour la saison qui vient. Nous vous garantissons l'originalité des articles livrés, nous nous engageons pour deux ans à ne jamais répéter un trucage. La facture sera à régler uniquement une fois survenu le succès escompté – à l'exception des cas où le contraire sera expressément mentionné dans la liste. Les articles marqués d'un astérisque sont commercialisés dans une nouvelle mise en forme, selon le projet original de notre concepteur. Nous sommes également en mesure de livrer des trucages de seconde main encore en bon état, qui peuvent être examinés dans nos dépôts.

Dans l'attente de votre prompte commande, dévouée et toujours à vos ordres,

la direction.

CATALOGUE

## I. Premier choix.

Pour actrices dont le nom est déjà connu

Payables en francs

Prince étranger apparaît après le spectacle dans le hall du théâtre et attend madame l'Actrice	8 000,—
---	---------

Même chose, devant l'entrée des artistes	7 500,—
---	---------

Même chose, parlant français	8 500,—
---------------------------------	---------

Même chose, en anglais	9 000,—
------------------------	---------

Même chose, la fait asseoir dans une auto et dîne au Ritz avec madame l'Actrice, par dîner	9 600,—
---	---------

Même chose, accident d'auto	10 200,—
--------------------------------	----------

Des directeurs de théâtres étrangers apparaissent dans la loge, avec contrat, par tête	5 600,—
---	---------



Même chose, avec deux qui se bagarrent	8 900,—
---	---------

Même chose, il enlève madame l'Actrice	9 600,—
---	---------

Accident de tournage, dans la presse	4 200,—
---	---------

Même chose, avec ambulance	5 200,—
-------------------------------	---------

Contrat pour film américain	8 500,—
--------------------------------	---------

Même chose, avec communiqué de l'étranger que madame l'Actrice hésite	9 000,—
--	---------

Même chose, avec changement d'idée à la gare : « non, je ne peux pas abandonner mon cher public »	9 300,—
---	---------

Fiancé anglais, sans visa	2 000,—
---------------------------	---------

Même chose, en prince, avec visa	3 400,—
-------------------------------------	---------

Même chose, faisant fi du consentement de ses parents	7 000,—
---	---------

Colonel anglais, dîner au bar	2 500,—
----------------------------------	---------

Même chose, avec rupture et réconciliation	3 800,—
---	---------

Duel des directeurs de théâtre	2 000,—
-----------------------------------	---------

## II. Deuxième choix. Pour actrices débutantes

### Payables en dinars

Cambriolage chez madame l'Actrice, la nuit, en auto	8 000,—
Même chose, par la fenêtre	9 700,—
Même chose, avec cambrioleur amoureux (il voulait seulement voler une photo)	13 000,—
Vol d'un boa, avec étiquette de prix	6 000,—
Duel de comtes	18 000,—
Accident d'auto, dans les faubourgs	1 500,—
Même chose, avenue Andrassy	2 300,—

a) à midi 5 000,—

b) le soir 2 200,—

Parler fort d'un rôle avec  
auteur dramatique célèbre  
devant théâtre 1 000,—

Même chose, avec  
commérages, le  
dramaturge divorce 9 000,—

Suicide, simple 565,—

Même chose, élargi 642,—

Un poète se suicide, laisse  
un recueil de poèmes 56,—

Même chose, d'un pont 59,—

Même chose, sous la  
fenêtre, exécution  
artistique 90,—

Une comparaison avec la  
Fedak 352,—

Même chose, avec Maria Orska 286,—

### III. Tarification honorifique

Réservée à des célébrités mondiales, après une trentaine d'années de succès mondial en exemplaire unique

Payables en dollars

Point spécial dans un traité de paix concernant le transfert de madame l'Actrice 80 000 000,—

Lloyd George et Poincaré se disputent à Paris à cause de madame l'Actrice 50 000 000,—

Déclaration de guerre entre l'Amérique et l'Angleterre 100 000 000,—

Tremblement de terre 150 000 000,—

En préparation. En édition unique.

Licence de Steinach !

Remettre au monde	Impayable
madame l'Actrice, de	
façon à ce qu'elle ait du	
talent pour la comédie	

## JE RÉCLAME LE REMBOURSEMENT DE MES FRAIS DE SCOLARITÉ

Après un examen minutieux, il est avéré que je me trouve totalement à court d'argent. J'ai touché une avance pour une œuvre à venir, et j'ai touché une avance pour une avance à venir, que l'on m'avancerait en avance de l'avance d'une œuvre à venir. J'ai touché une avance pour ma statue que l'on édifiera lorsque mon œuvre aura immortalisé mon nom et j'ai touché une avance sur les œuvres complètes de mon enfant à naître au motif que l'enfant d'un génie tel que moi sera sûrement lui-même un génie, c'est à moi qu'il le devra, mais vu qu'il n'est pas encore né, le droit de vendre son œuvre me revient pour le moment... Qui a vu qu'un père ne jouisse pas de l'usufruit de ses biens sous prétexte qu'un jour son enfant devra en hériter ? ho, hé, pas si vite ! Ce gosse peut encore attendre.

Toutes ces avances, je les ai dépensées. J'ai également touché mes salaires mensuels pour trois cent vingt-deux années à compter de ce jour, j'ai dépensé ma retraite ainsi que l'emplacement d'honneur que je recevrai de la postérité au cimetière de Kerepes.

J'étais assis au café, sans un sou. Andor Gardos, l'ingénieur en mécanique, s'approcha de moi.

– Dis-moi, s'il te plaît, où se trouve Pittsburgh.

– Je l'ignore.

– Tu l'ignores ? Alors va réclamer le remboursement de tes frais de scolarité.

Il disparut et, stupéfait, j'ai relevé l'idée. Hop, tiens, tiens, fichtre !

Une demi-heure plus tard je me trouvais dans les bureaux de l'administration de l'université. S'il vous plaît, je souhaiterais parler avec monsieur L., professeur de géographie. Je vous en prie, c'est par ici. J'entre, le professeur me reçoit, quelque peu énervé.

– Que puis-je pour vous ?

– Je vous demande bien pardon, j'ignore où se trouve Pittsburgh.

– Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Sûrement pas dans ma poche. Pour qui me prenez-vous, pour un fichier d'adresses ?

– Pardon, monsieur le professeur, cela ne va pas comme ça. Moi, ici, j'ai appris la géographie, on m'a enseigné, ici, contre mon argent, où se trouve Pittsburgh ; or j'ignore où Pittsburgh se trouve. On m'a donc mal enseigné. Je réclame donc qu'on me rembourse mes frais de scolarité. Pour qui me prenez-vous, vous ? J'en suis de ma poche.

Le professeur me fixa, pétrifié. Puis il se gratta la tête. Ensuite il gratta la mienne. Il prit un ton conciliant :

– Prenez votre temps, réfléchissez. Vous devez le savoir, vous l'avez seulement oublié.

Je réfléchis mais rien ne me revint. C'était comme si l'argent était déjà là, je jubilais.

– Je ne le sais pas.

– Allons, dites quelque chose... N'importe quoi. Peut-être... dit le professeur, confiant.

Je réfléchis davantage ; je remarquai cependant qu'il remuait doucement les lèvres en se penchant vers moi. J'intervins :



– Monsieur le professeur, il ne faut pas souffler. Ce n'est pas de jeu.

Honteux, le professeur baissa les yeux. Je poursuivis avec la même vigueur :

– Bref, je ne le sais pas. Il faut me restituer mes frais de scolarité.

– Écoutez, cela ne dépend pas de moi. Mais je vous ferai repasser l'examen. C'était trop court pour que je mesure tout ce que vous ne savez pas. Vous en savez peut-être assez. On organisera un examen en bonne et due forme et l'on établira la liste de ce que vous ignorez.

Je le remerciai. Le professeur me tendit la main et me souhaita bonne chance pour l'examen dont il fixa la date, trois semaines plus tard.

Depuis, je m'y prépare assidûment, à cet examen ; en outre, j'ai déposé une requête pour repasser le baccalauréat, et une autre à la direction de mon école primaire en vue de la restitution de mes frais de scolarité. Il m'a été répondu que je devais produire une attestation réglementaire prouvant que je ne sais pas écrire. Mes amis, auxquels j'ai fait lecture de la première partie de cette chronique, m'encouragent à présenter simplement le présent document : à leur avis, il constitue une preuve suffisante pour établir que la condition ci-dessus exigée est amplement remplie.

## LE LACET DE CHAUSSURE

Je vais simplement vous raconter ce qui se passe tous les matins avec mon lacet de chaussure ; je sais que ça n'arrive pas à d'autres, à des gens bien, par conséquent ils ne peuvent pas savoir, ça n'empêche que je vais tout de même raconter ce qui m'arrive, tous les matins, avec mon lacet de chaussure.

Le lacet de chaussure, je l'achète et je le porte pendant une semaine. Je le lace, je le passe dans les crochets et je confectionne une jolie boucle avec les extrémités.

À la fin de la semaine, le petit bout de cuivre, en haut, celui qui sert à faire passer le lacet par le trou, ce petit bout de cuivre se casse, le matin.

– Zut alors, je vais acheter des lacets. Ces lacets sont d'une méchanceté !

Je lèche l'extrémité du lacet cassé, je le tortille un peu entre deux doigts. Puis je l'enfile.

Le lendemain, quand je tire le lacet, je sens une dilatation suspecte.

– Crotte alors, je dois m'acheter des lacets !

Je tire un coup sur le lacet. L'extrémité du lacet se casse et me reste entre les doigts.

Ce n'est plus de jeu ; faire une boucle ? Il manque sept centimètres d'un côté ! Tant pis, ce n'est pas grave puisque j'allais acheter des lacets ; et je me débrouille. Je défais toute la longueur du bout de lacet le plus long, je le fais ressortir de l'autre côté, vers le côté le plus court que j'arrive ainsi à rallonger. Hélas ! je m'y suis mal pris ! c'est l'autre extrémité qui est plus longue de cinq centimètres maintenant, ça ne colle

pas pour faire la boucle. Une demi-heure, je m'y attelle ! « Saloperie ! » Je ressens une haine incommensurable pour cette ficelle : « tant pis, on se passera de boucle », et je la noue furieusement, rageusement, un nœud, un double nœud ! Ça tiendra bien jusqu'au soir, j'en aurai un neuf.

Le soir, impossible de défaire cette sacrée ficelle, le nœud s'est tendu et gonflé. Il est gonflé, ce putain de nœud ! Après quelque hésitation, je passe mon index sous le nœud, le lacet noué qui en ce moment ressemble à une boucle, je le tends, et d'un geste habile et élégant je le sors des crochets supérieurs de ma chaussure. Grâce à cette manœuvre, tout se détend. Mon être est envahi d'une profonde et intense félicité. Cette fois, on peut confortablement désengager le lacet de tous les crochets et ôter la chaussure.

Le lendemain matin, la ficelle, semblable à une boucle, pendouille toujours sur ma chaussure. Je me sens vaguement effaré. Et maintenant ? Une vérité me traverse l'esprit : s'il a été possible de le démonter tel quel, le soir, il doit être possible de le remonter à l'identique, le matin. Je saisis la boucle, j'essaie de l'enrouler sur les crochets ; je tire autant qu'il m'est possible, et après quelques efforts, je parviens à faire passer le bout autour du dernier crochet. Je respire un bon coup. C'est merveilleux ! Pourquoi ne les fabrique-t-on pas d'emblée comme ça, c'est beaucoup plus commode, il n'y a même pas de boucle à faire. Une vision de bureau des brevets flotte obscurément devant mes yeux. Et aujourd'hui je l'achèterai, ce lacet.

Et dès lors ce jeu de la vie et de la mort se répète jour après jour. Chaque matin je livre des batailles victorieuses, la boucle rentre dans le dernier crochet. Mais l'automne survient, les arbres perdent leurs feuilles, et chaque matin, encore au lit, des doutes prodigieux roulent de lourds nuages par-dessus ma tête

quand le lacet s'immisce dans ma conscience. Je sens du relâchement dans le lacet, une tension n'est plus nécessaire pour accrocher le haut, parfois, par contre, il saute de lui-même du crochet. J'enrage, je tire dessus un bon coup, pour tripler le nœud. Un craquement, le lacet se casse.

Les yeux vitreux, pétrifié, je contemple l'épave. Qu'allons-nous devenir ? Il n'y a pas trente-six solutions. C'est l'image de Dollinger, le chirurgien, qui s'impose : un jour, il m'a permis d'assister à une opération. Il avait déjà ouvert le ventre quand il comprit qu'il fallait se débarrasser de l'appareil intestinal dans son entier, car ce n'était plus qu'une immense tumeur. Que faire ? Le ventre était ouvert, il fallait agir, il fallait tenter l'impossible et dans les prochaines quelques minutes. Il a tout retiré et, comme il ne restait rien de l'estomac, d'un geste téméraire il a directement relié l'œsophage au rectum. L'opération a réussi.

Fiévreusement, je me remets à l'ouvrage, ma gorge est sèche, ma respiration saccadée. J'arrache la ficelle. J'en déchire les nœuds et les boursouflures. Entre mes doigts, j'ai désormais une loque d'une quinzaine de centimètres de long. Mon cerveau se lance dans un travail rapide comme l'éclair dont seuls sont capables, dans les instants décisifs, les véritables génies hypersensibles et visionnaires. J'enroule ma loque sur les trois derniers crochets. J'attache les bouts. Puisque aujourd'hui même je vais acheter ces méchants lacets.

Et ça fait des jours que je fonctionne avec cette loque. Le soir je l'arrache du dernier crochet, et le matin je la raccroche. Petit à petit je m'y habitue. À midi, sans faute, j'achèterai des lacets. Ça m'est égal. Ça va très bien comme ça.

Un jour, la languette de ma chaussure ressort par-dessous. C'est dans la rue, je ne m'en aperçois pas. Ironique et moqueuse, ma chaussure me tire la langue. Elle passe sous mon talon. Je trébuche et je tombe. Je me brise la colonne vertébrale. Ça ne vaut plus la peine d'acheter des lacets.

## MES POCHEs

Ce titre, je le note comme ça, provisoirement, le temps de me rappeler le sujet d'un intérêt immense et d'une importance considérable sur lequel je souhaite écrire, ou plus exactement le temps de retrouver ce que j'ai déjà noté sur un bout de papier, bien sûr, je m'en souviens parfaitement bien, c'est un morceau de papier à carreaux, je me rappelle même qu'un des coins est corné, et que j'ai noté mon sujet en vitesse dans le coin gauche, je me le rappelle bien, j'ai même pensé : voilà enfin un thème grandiose, une idée excellente propre à résoudre les problèmes, une idée qui me plaît, que j'aurai enfin plaisir à développer – c'est donc ce que j'ai pensé et je l'ai même noté aussitôt –, simplement ce que c'était ne me revient pas ; autrement ça va, dans quelle poche ai-je pu le mettre, ce bout de papier, je vais le retrouver, après tout on n'a qu'une douzaine de poches au maximum, quatre au pardessus, deux à l'extérieur et deux à l'intérieur, quatre au gilet, trois au pantalon, je vais les parcourir en vitesse, en attendant je demande au lecteur de bien vouloir patienter, ce papier n'est pas perdu, je me revois parfaitement en train de le gribouiller et je me rappelle même ce à quoi je pensais pendant que je notais, je ne sais plus ce que j'ai noté, c'est tout.

Ce n'est pas ça, ici, dans la poche intérieure supérieure droite, c'est un tas de je-ne-sais-quoi, un tas de papiers agglutinés depuis des mois que je retire systématiquement tous les soirs de ma poche, que je pose sur la table de nuit, avant de le remettre le matin tel quel dans ma poche. Qu'est-ce que ça peut bien être, au fait, il faudrait quand même que je le trie un jour puisque si je le garde si précieusement depuis un an, c'est que j'ai bien dû avoir une raison de ne pas le jeter. Tiens, ce sont deux feuilles dactylographiées pliées en deux, flûte, mais c'est le synopsis du film de ce pauvre machin, il me l'avait donné en me priant de

bien vouloir le remettre à ce... comment s'appelle-t-il ? mais si possible le jour même parce qu'il avait un urgent besoin d'argent. C'est normal, je n'ai pas pu les jeter, ces feuilles, mais les autres, ce petit cahier par exemple, qu'est-ce que c'est ? Une liste de prix de pièces détachées, comment ça a pu aboutir là ? Ça a l'air important, les pages sont découpées, des choses sont même notées dedans, pas de mon écriture, il est vrai, mais quand donc ai-je eu besoin de pièces détachées ? Et pourquoi je garde ça ? Eh, je ne me le rappelle pas, remettons-le, je dois sûrement en avoir besoin, ça me reviendra. Ici, il n'y a rien d'autre sinon un morceau de caoutchouc, qu'est-ce que c'est ? Ah oui, c'est ce qui s'est détaché de mon stylo il y a deux ans, le voilà donc ! Ce que je l'ai cherché, j'ai tant querellé ma femme, j'étais persuadé de l'avoir mis dans son sac à main, je l'ai fait refaire pour quatre couronnes, j'en ai fait un boucan, ma pauvre femme, c'est quand même elle qui avait raison, elle prétendait que je l'avais rangé dans le tiroir du dessous.

Voyons, qu'est-ce qu'il y a dans l'inférieure extérieure gauche ? C'est mon canif qui s'est cassé, ça c'est une grosse vis, à quoi ça sert ? Je la jette, puis une longue ficelle, je la jette aussi... je la jetterai, pourquoi la garder ? Mais pas tout de suite, pour le moment refourrons-la dans ma poche, je n'ai pas le temps maintenant, je noterai de la jeter. Ah tiens, je l'avais déjà noté, c'est là, sur ce papier chiffonné qui me rappelle que la ficelle ne sert à rien, qu'il faudra la jeter à l'occasion ; là, il y a un autre papier où j'ai noté que je ne devrais pas encombrer mes poches avec ces bricoles inutiles. Mais il ne s'agit pas de ça, chaque chose en son temps, là je cherche quelque chose – qu'est-ce que c'est que ça dans l'inférieure extérieure droite ? Des lettres ? Une lettre non décachetée ? Tiens, je ne l'ai pas encore lue, flûte, crotte, c'est moi qui l'ai écrite, il y a des

timbres dessus – oh, là, là ! Voilà pourquoi ce Kulcsar ne me répond pas depuis trois mois, c'est moi qui n'ai pas posté la lettre ! Ce que je lui en ai voulu ! j'en disais du mal, que c'était un salaud. Vite, retour dans ma poche, je la posterai aujourd'hui sans faute.

Ça c'est ma montre, puis un autre couteau, et ça, là, c'est un briquet en panne depuis six mois, je ne trouve nulle part de pierres à briquet, et là deux plumes rouillées, puis trois cigarettes cassées, ici un étui vide, qu'est-il censé contenir ? Ça, c'est un ticket de tram, ça un billet de théâtre de 1905, une carte de visite, ça un petit sachet, avec dix petites pierres dedans, à quoi ça peut servir ? Ça pourrait bien être des pierres à briquet, je sais qu'un jour j'en ai acheté, mais pour quoi faire des pierres à briquet ? Je ne m'en souviens pas, c'était il y a longtemps, puis une boîte d'allumettes.

Ça c'est mon porte-monnaie, mon mouchoir, un fume-cigarette, puis un autre fume-cigarette, pourquoi je ne les utilise pas ? Là c'est un morceau de verre, et puis un nœud...

Que des bricoles... Hou, ça je ne le défais pas, il y a dedans mille machins dont il faut s'occuper, qu'il faut vérifier, maintenant je n'ai pas le temps pour ça, retour dans ma poche... de toute façon je suis occupé, je cherche quelque chose, mais quoi déjà ? Ah oui, ce truc, ce carnet ou ce papier ou quoi, je ne sais plus ce que c'était, tout ce que je sais c'est que c'était quelque chose où j'ai noté... Quoi déjà ? Ah oui, celui sur lequel j'ai noté hier de ne pas noter dans l'avenir toutes sortes d'âneries insignifiantes et de choses personnelles qui n'intéressent personne, qui ne regardent que moi, que je devrais plutôt réfléchir et chercher un thème sérieux, d'intérêt général. Bon, d'accord, alors j'arrête de chercher.



## BUREAU

Pardonnez-moi de m'imposer mais il m'est impossible de rendre accessible au public l'histoire suivante, ou sa conclusion, sans impliquer étroitement ma modeste Personne, l'auteur de ces lignes. La Personne sans prétention que je suis est le héros tragique à la fois de l'histoire et de sa conclusion.

Donc, imaginez mon humble Personne dans un bureau très fréquenté où une foule se rend à un guichet pour faire signer un imprimé quelconque ; un monde fou attend à l'étroit, l'imprimé à la main, chacun impatient, chacun le cou tendu pour guetter son tour. Derrière le guichet, un préposé de mauvaise humeur tamponne inlassablement, sans sympathiser avec ses trop nombreux clients, il en a assez d'eux au moins autant qu'eux en ont assez de cette démarche. Par conséquent il rabroue les rouspéteurs à plusieurs reprises :

– On ne bouscule pas ! On attend son tour !

Le serpent humain se tortille, il progresse mètre par mètre, et mon insignifiante Personne approche lentement du guichet ; il n'y a plus que quatre ou cinq clients devant moi, je succombe à l'impatience collective, renforcée par la pression brutale exercée dans mon dos, je tente de faire usage de mes coudes. Le préposé le remarque et je ne peux échapper à ma destinée, il me rappelle vigoureusement à l'ordre :

– On ne bouscule pas ! Attendez votre tour !

Mais au même instant, sur l'imprimé que je brandis, il lit mon Nom, pudique et insignifiant.

Immédiatement, comme si on l'avait métamorphosé par magie, il rougit, un sourire transfigure ses traits renfrognés. Il se lève à demi de son siège comme s'il voulait céder sa place.

– Seriez-vous... un parent, peut-être... du célèbre écrivain ?...

Je me redresse.

Eh bien, quel dommage de ne pas m'être manifesté tout de suite ! Ici, je suis tellement respecté que même mes parents ont droit à un traitement d'exception ; que sera-ce quand il apprendra que, hum, c'est-à-dire... il va pour le moins m'offrir son tampon sur un plateau d'argent. Je lance légèrement, d'une voix un peu nasale :

– Ben... non, heu... c'est moi-même...

Illico, le préposé se rassoit, se penche sur ses documents et sans me regarder me crie sévèrement :

– Alors, tenez-vous tranquille. Attendez votre tour.

Vous, mes lecteurs, vous vous étonnez. Moi aussi j'étais étonné. Je me suis cassé la tête une semaine durant pour résoudre cette énigme.

Maintenant, je l'ai résolue.

La chose est claire.

Il est possible de privilégier quelqu'un qui a un parent aussi prestigieux que ma modeste Personne, mais ma modeste Personne, de quels parents prestigieux pourrait-elle se prévaloir ?

## BARABBAS

Au crépuscule du troisième jour, il advint qu'Il sortit par la porte étroite du sépulcre et Il prit la route en silence. De chaque côté, des ruines noirâtres et fumantes. C'est en contrebas, au fond du fossé desséché qu'Il rencontra le premier de ceux qui, devant la maison de Pilate, avait crié le nom de Barabbas. L'homme hurlait avec sa langue noircie vers les nuages rougeoyants.

Il fit halte devant lui et dit doucement :

– Me voici.

L'autre leva le regard sur Lui.

– Oh, Rabbin ! Oh, Rabbin ! sanglota-t-il.

Et le Maître poursuivit doucement :

– Ne pleure pas. Lève-toi et suis-moi, car je retourne à Jérusalem, devant la maison de Pilate, et je demande une nouvelle loi pour moi et pour vous qui avez choisi Barabbas et qui avez souffert par Barabbas.

Alors il advint que le misérable se redressa péniblement et saisit Ses vêtements.

– Maître ! cria-t-il en s'étouffant dans ses larmes, oh, Maître, me voici ! Dis-moi comment faire pour me sauver ! Dis-moi ce que je dois faire ! Dis-moi ce que je dois dire !

– Rien, murmura-t-Il, simplement ce que tu aurais dû dire il y a trois jours, lorsque Pilate s'arrêta sur le péristyle et vous demanda : « Lequel des deux dois-je libérer, Barabbas l'assassin, ou bien le Nazaréen ? »

– Oh, fou que je suis ! cria le misérable en se frappant la tête de ses poings, oh, fou que je suis, moi qui ai crié Barabbas ! Barabbas qui m’a réduit à mon état présent !

– C’est bien, poursuivit doucement le Maître, viens maintenant avec moi devant la maison de Pilate, ne t’occupe de rien, n’écoute rien que moi et quand je te ferai signe, crie de tout ton cœur et de tous tes poumons : « le Nazaréen ! » comme si tu criais : « ma vie ! ».

Et l’autre le suivit.

Et chemin faisant ils rencontrèrent un autre malheureux à qui Barabbas avait pris sa maison, et sa femme, et son enfant, et à qui il avait fait crever les yeux. Et Il lui toucha doucement le front de Sa main et dit :

– C’est moi. Suis-moi à Jérusalem et lorsque je te toucherai de ma main, crie : « le Nazaréen ! » comme si tu criais : « Ma maison ! mon enfant ! la lumière de mes yeux ! »

Et l’autre éclata en sanglots et il Le suivit.

Et ils en rencontrèrent encore un autre, dont les mains et les pieds avaient été liés avec une corde et noués à son cou, et qui avait été enfoncé par Barabbas, le visage vers le bas, dans une fange abjecte parmi les poux et les reptiles. Et Il alla à lui, détacha ses liens et dit :

– Je te connais. Tu es le poète qui clamait l’envolée transcendante de l’âme. Suis-moi, et quand je te ferai signe, crie : « le Nazaréen ! » comme si tu criais : « liberté ! liberté de l’âme et de la pensée ! ».

Et l’autre Lui baisa les sandales et Le supplia de ses yeux seuls car sa bouche était encore emplie de boue.

Et ainsi ils poursuivirent leur route et ils furent rejoints par de plus en plus de paralysés, de boiteux, de misérables lépreux que Barabbas avait ruinés. Et chacun d'eux battait sa poitrine en sanglotant et Le suppliait de lui faire signe quand il faudrait crier : « le Nazaréen ! » comme s'ils criaient : « paix ! paix ! paix sur la terre ! ».

Le soir, ils parvinrent à Jérusalem, devant la maison de Pilate. Pilate était assis sous le péristyle, dînant avec Barabbas l'assassin. Ils étaient assis là, gras et le visage luisant, buvant des vins capiteux et mangeant des plats raffinés dans de la vaisselle dorée : leur toge écarlate étincelait.

Or le Nazaréen, à la tête de la multitude qui Le suivait, se présenta devant le péristyle et, levant Ses mains marquées des stigmates, parla doucement :

– La Pâque n'est pas encore passée, Pilate. La loi et la coutume veulent qu'à Pâque tu libères un des condamnés, selon la volonté du peuple. Le peuple souhaite Barabbas et moi je fus crucifié ; mais j'ai dû ressusciter d'entre les morts car j'ai vu que le peuple ne sait pas ce qu'il fait. Cette multitude derrière moi a connu Barabbas et veut maintenant changer le décret ; repose-leur la question, comme il est inscrit dans le livre de nos lois.

Alors Pilate réfléchit, puis il haussa les épaules et se présenta sur le bord du péristyle ; il parcourut la multitude de ses yeux étonnés et dit :

– Qui voulez-vous donc que je libère, Barabbas ou le Nazaréen ?

Et alors Lui, Il leur fit signe.

Et alors un tumulte s'éleva et la multitude se mit à gronder comme le tonnerre. Et la multitude hurla : « Barabbas ! »

Et ils se regardèrent les uns les autres avec terreur, parce que chacun séparément avait crié : « le Nazaréen ! ».

Et il advint que le Maître blêmit et en se retournant Il parcourut la foule des yeux. Et séparément Il reconnut le visage de chacun, mais dans la pénombre du soir, tous ces visages se fondirent en un visage unique, une face immense qui ricanait bêtement et méchamment et insolemment à Sa face ; les yeux sanglants clignèrent, de la bouche suinta un jus nauséabond et de la gorge un hurlement rauque jaillit : « Barabbas ! » comme si elle râlait : « mort ! mort ! mort ! ».

Alors Pilate baissa les yeux, et gêné Lui dit : « Tu vois !... »

Alors Lui hocha la tête et grimpa doucement les marches, et Il tendit Ses mains vers le bourreau afin qu'il les attachât.

## J'ÉTUDIE L'ÂME HUMAINE

Ces derniers temps je me suis très sérieusement consacré à l'étude de la psychopathologie et à celle des différents dérèglements de la vie psychique : démences, paranoïa, idées fixes. J'ai écouté durant deux semestres Moravcsik, Ranschburg, Sigismund Freud expliquant le diagnostic et la thérapie des névroses et des psychoses. Très modestement, je me suis découvert un sens excellent et inhabituel pour diagnostiquer les causes des idées fixes et des maladies asthéniques. Je fis à juste titre observer un jour à un de nos célèbres professeurs que c'est sur des malades mentaux que nous pouvions le mieux étudier le cerveau humain, tout comme pour bien connaître le mécanisme d'une horloge nous profitons du moment où elle tombe en panne et où nous sommes contraints de l'ouvrir.

Dans la louable intention d'approfondir mon talent, je demandai à un des médecins-chefs de l'asile psychiatrique de m'introduire dans son institution car je souhaitais y observer de plus près le fonctionnement très amusant du cerveau dérégulé des malades, empiriquement, ad hoc, cas par cas.

La meilleure méthode, me dis-je avec une logique qu'on ne louera jamais assez, est d'étudier les malades un par un, sans tenir compte de l'avis médical, de prendre, comme par inspiration, la mesure de l'origine de leur trouble psychique ; ainsi, sans être influencé par un diagnostic déjà établi et complexe, mon intuition aiguisée éclairera les tenants et aboutissants de certaines profondeurs qui n'auraient jamais été explorées par une méthode d'observation appliquée selon des théories pétrifiées.

Le médecin me conduisit dans le jardin des paranoïaques ; je le priai de me permettre de parler librement avec ces malheureux morts-vivants. Ils étaient assis dans le parc et formaient un groupe pittoresque : l'un immobilisé dans une position napoléonienne, un autre, très excité, courant çà et là et braillant des mots sans suite. Deux d'entre eux jouaient aux échecs, un autre encore ricanait violemment en secouant le poing.

Avec un instinct intérieur sûr, mes yeux perçants s'arrêtèrent sur un jeune homme pâle qui portait un blouson blanc ; il affichait un regard indifférent et fatigué et se tenait assis de l'autre côté, près de la clôture. Je décidai d'entamer avec lui ma mission d'étude. Surmontant un frisson naturel je m'approchai et l'abordai avec douceur.

– Comment allez-vous ?

Il me regarda. Aucune trace d'excitation sur ce visage fatigué.

– Ça peut aller, dit-il calmement.

Oui, aucun doute, c'est un cas. Cas de démence apathique précoce, état mélancolique. Le malade s'exprime avec calme et intelligence. On ne le distingue pas d'un être normal jusqu'à ce qu'on en arrive à son idée fixe. Faisons-la ressortir.

– Depuis quand êtes-vous là ?

– Depuis quatre ans, nom d'un chien.

Oui, oui. Le symptôme habituel. Le malade est conscient du lieu où il se trouve et considère sa situation soit comme une erreur, soit comme une injustice à son égard. Il est bien portant, on l'a conduit ici de force. Krafft-Ebing, page 248, quatrième ligne en partant du bas. Oh, le pauvre, oh, le malheureux !

Je dois maintenant poser une question subtile. Pour lever le lièvre. Je fixe ses pupilles.



– Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Le malade fit un geste de la main. Oui, ce geste fatigué, anormal, bien connu.

– Ce qui ne va pas ? Ce n'est pas une vie, vous savez. Ni dimanche, ni jour férié. Sortir du lit à cinq heures du matin. Il faut quand même vivre !

Hm, hm. Ça pourrait venir.

– Croyez-moi, notre situation n'est pas facile. Beaucoup de responsabilité, ça oui, et quelle satisfaction on en tire, je vous le demande ?

Ah, ah.

– C'est nous qu'ils rendent responsables de tout, mais une fois qu'on a accepté, on va jusqu'au bout, c'est notre devoir.

Je jubile intérieurement. Nous y sommes. La grande responsabilité. Cas de mégalomanie. Il se prend pour un grand homme. Pour Bismarck, peut-être. Ou pour un chef de guerre sur les épaules duquel repose le destin de la patrie.

Soyons prudent. Approuvons ses propos. C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

– Avez-vous confiance en vous ?

– Pourquoi n'aurais-je pas confiance ? Dans deux mois je serai promu. Ce sera tout de même plus tolérable ensuite.

Oui, c'est clair. Il se prend pour un prétendant au trône. Il sera intronisé d'ici deux mois. C'est ça son idée fixe. C'était un jeu d'enfant de la lui arracher. Pauvre garçon. Arrive-t-il qu'il soit dangereux ?

– Et de quel ordre, cette promotion ?

– Quel ordre ?... Trois fois rien ! Ils croient me satisfaire avec vingt billets minables... Sales types... Mais un jour ils comprendront !

Il dresse le poing. Effrayé, je fais un bond en arrière, il pourrait devenir dangereux. Je heurte le médecin qui vient d'arriver. Dieu merci ! Je chuchote, tout tremblant :

– ô, docteur, comment a-t-il échoué ici, celui-là ?

– Qui, Jean ? Autrefois il était menuisier, nous l'avons embauché parce que c'est un homme sérieux et adroit ; dommage qu'il nous réclame continuellement une augmentation. C'est un de nos soignants les plus consciencieux.

J'ai abandonné définitivement l'étude des maladies mentales.

## CHEZ LE NEUROLOGUE

Je regardais pensivement devant moi et dis :

– J’aime la soupe de fèves jaunes.

Mon ami, qui ces derniers temps se consacre à la psychanalyse selon Freud, me lança un regard perçant.

– Pourquoi dis-tu que tu aimes la soupe de fèves jaunes ?

– Parce que je l’aime, répondis-je avec sincérité.

– Hum. N’as-tu pas eu une liaison avec une femme aux cheveux bleus, vers l’âge de six ans ?

– Je ne m’en souviens pas. Pourquoi ?

– Parce que le bleu et le jaune sont des couleurs complémentaires. On ne dit jamais rien sans raison : c’est un des acquis de la psychanalyse. Toute affirmation est la manifestation involontaire soit d’un sadisme soit d’un masochisme refoulé : tout a une origine d’ordre sexuel, et est réductible à des souvenirs de l’enfance. Tu as eu une liaison avec une femme aux cheveux bleus dans ton enfance, et c’est pourquoi tu aimes la soupe aux fèves jaunes.

– C’est possible, mais je ne m’en souviens plus.

– Mais moi je m’en souviens. Tu as les nerfs complètement à plat. Ton sadisme, ton instinct de cruauté tendait à se défouler. Avoue que tu veux tuer la soupe aux fèves jaunes.

– Moi ?

– Oui. Cette soupe de fèves jaunes, tu veux la frapper et la brutaliser parce que tu as été amoureux d’une femme aux cheveux bleus et que tu n’as pas pu la battre. Tu veux tuer. Tes nerfs sont complètement à plat. Va immédiatement consulter Berenczy, le neurologue, il fera sortir tout ça de toi par

l'analyse. En fait, tu es fichu.

Affolé, je courus chez le neurologue Berenczy. Il me reçut dans son bureau. Lorsque j'entrai, il me sourit amèrement :

– Pourquoi êtes-vous si pressé ? Vous seriez content, n'est-ce pas, si cette porte me tombait dessus et me frappait à mort ?

– Pardon ; je n'ai même pas pensé...

– Retenez, jeune homme, que seuls deux instincts guident nos actions et nos pensées : l'instinct de la cruauté sexuelle et celui de l'humiliation sexuelle. Ces deux instincts constituent le ressort caché de chacune de nos pensées : le désir du sadique ou celui du masochiste. Par ailleurs, que désirez-vous ?

– J'aime la soupe de fèves jaunes, avoué-je, effrayé, cependant que mon dos était parcouru de frissons glacés.

– Je me le disais bien, répliqua le neurologue avec un profond mépris. Bon, asseyez-vous, nous allons voir ce qu'on peut faire pour vous.

Je m'assis et le mal de dents que j'avais ressenti en montant l'escalier passa d'un seul coup. Il s'installa face à moi :

– Donc, vous aimez la soupe de fèves jaunes. Êtes-vous conscient de ce que signifie votre prédilection pour la soupe de fèves jaunes ?

– S'il vous plaît, dis-je quasiment en pleurant, j'aime beaucoup la soupe de fèves jaunes... Mais s'il n'y en a pas, je peux aussi m'en passer...

– La ferme ! tonna le neurologue. Vous allez voir, vous. Vous aimez bel et bien la soupe aux fèves jaunes. Vos nerfs sont complètement à plat. Vous êtes sadique. Vous êtes pris du besoin d'être cruel, vous aspirez à tuer tout le monde, vous avez envie de trancher, piquer, pincer, vous avez été amoureux de

votre grand-mère à laquelle vous vouliez couper la tête, mais sans le savoir vous-même. Qu'avez-vous rêvé cette nuit ?

– J'ai rêvé que Fuksz me donnait vingt couronnes. Mes dents claquaient.

– La ferme ! hurla le neurologue. Votre rêve signifie que sans même le savoir vous êtes amoureux de ce Fuksz, et que vous aimez l'argent, et que vous aimeriez voir ce Fuksz tomber du Bastion des Pêcheurs et se casser le cou. Vous êtes un sadique invétéré. Vous êtes un Néron-né. Vous êtes Caligula. Je vais vous montrer, moi, petit salaud !

– Que dois-je faire ?

– Votre sadisme sans limite doit affronter l'influence d'un sadisme plus fort encore qui puisse le vaincre et susciter en vous une inclination masochiste. Vous voulez donner des ordres, avoir le pouvoir et dominer : voilà en quoi consiste votre mortelle maladie nerveuse ; je vous en guérirai. Je vous exposerai à des influences sadiques, moi. Comprenez-vous ?

– Je comprends. Je me recroquevillai sur ma chaise.

– J'espère bien. Il se leva et me jeta un regard foudroyant.

– Aïe, aïe, geigné-je.

– La ferme ! hurla-t-il. Tu n'es qu'un fumier de sadique. Lève-toi immédiatement, sinon je te flingue !

Je me levai.

– Voilà. Maintenant, mets sur-le-champ ta main dans ta poche. Compris ? Sinon je t'administre une gifle à te faire dégringoler l'escalier.

Je mis ma main dans ma poche.

– Voilà. Maintenant sors-en sur-le-champ cinquante couronnes et donne-les-moi. Ça vient ? Mais immédiatement. Je vais te le briser, moi, ton infâme sadisme ! Je vais te le faire passer, moi, ce sadisme ! Alors, ça vient ?

Il leva sa main pour me gifler.

Tout tremblant je lui tendis cinquante couronnes. Il m'attrapa par le col et du pied me fit dégringoler l'escalier. Du rez-de-chaussée, je jetai un regard étonné en arrière. Il se tenait à la rampe et souriait.

– Bon, ça va, votre masochisme commence à progresser sous la faste influence du sadisme adverse. D'ici quelques heures vous allez gentiment guérir. Au revoir, à votre service. J'espère encore avoir l'honneur de vous rencontrer.

## MA FEMME PASSE SON DOCTORAT

« Chère tante Amélie,

Ma femme m'a demandé de vous écrire à sa place car en ce moment nous connaissons beaucoup de désordres et problèmes, Yolande n'a absolument pas le temps à cause de son doctorat. J'ai le plaisir de vous annoncer, ma chère tante Amélie, que la soutenance de la thèse de ma femme est fixée au 18 juin et que selon toute probabilité elle réussira parce qu'en médecine légale elle aura pour rapporteur le professeur dont elle a suivi les cours ; je n'y connais rien, mais elle dit que c'est très avantageux. Ma femme, la pauvre, étudie toute la journée la physiologie et la bactériologie, ce qui est terriblement difficile ; l'autre jour, j'ai un peu regardé dans ses affreux livres de médecine – j'ai eu tout de suite la migraine et mal au cœur, surtout quand il s'est agi de ces maladies difficiles –, mais ma femme m'a retiré les livres des mains, elle m'a caressé la tête et m'a demandé de ne pas me mêler de ces choses-là, puis elle a ajouté quelques mots en latin, le nom de ces maladies que l'on risque d'attraper si l'on s'occupe de ces choses-là avant d'avoir étudié l'anatomie. Je lui ai promis que je serais un bon mari et que je ne mettrais pas de désordre dans ses livres.

Ma femme est très bonne pour moi et je lui en suis très reconnaissant ; je ne l'ennuie pas avec mon inquiétude car elle a tant à étudier ! En cet instant, elle travaille près de moi dans la pièce, et je circule sur la pointe des pieds pour ne pas la déranger. Il est normal que quelqu'un d'aussi ignorant que moi soit assailli de trop d'idées folles quand il est abandonné à lui-même ; il ne comprend pas la vie. Je sais bien que Yolande a raison et que ce n'est qu'une petite neurasthénie hystérique qui passera si je suis sage et si je l'écoute, cela n'empêche que j'ai

souvent du mal à dominer les élans de mon cœur. Hier soir par exemple, quand Yolande, fatiguée et éreintée, est entrée dans la chambre et m'a demandé pourquoi je ne dormais pas encore, brusquement mon cœur est devenu si lourd... Je me suis plaint que personne ne pense à moi et que j'ai peur dans le noir, mais, avec son sérieux si affectueux, Yolande m'a souri derrière ses lunettes, comme elle seule sait le faire, puis elle m'a pris le pouls et m'a demandé si je ne sentais pas une pression fluctuante dans la région du nervus sympathicus, elle m'a même tapoté la poitrine et m'a prescrit une pommade qui me remettra à coup sûr d'aplomb. Cela m'a rendu si infiniment heureux que j'ai voulu la prendre par la taille, mais évidemment – je suis tellement stupide et maladroit –, je l'ai touchée précisément à un endroit où, paraît-il, c'est très dangereux ; de son ton sérieux et bienveillant elle m'a expliqué que la prochaine fois je devrais faire attention, car précisément, à cet endroit-là, les ganglions lymphatiques pulmonaires sont au contact des trucs à hémoglobine... tiens, j'ai oublié ce que c'était, pourtant elle me l'a fait répéter une bonne dizaine de fois.

Ensuite on s'est quand même réconcilié, ma chère tante Amélie, pourtant, si ces vilaines bactéries qui me rendent la vie si amère pouvaient ne pas exister – Yolande prend en effet les bactéries très au sérieux, c'est pourquoi il faut continuellement nous désinfecter quand je veux l'embrasser, ainsi de suite. Elle dit que ce n'est qu'une simple idiosyncrasie de ma part d'avoir aussi peur de l'eau phéniquée dans laquelle, le soir, elle trempe ma tête jusqu'au cou, mais avec ma petite tête je n'arrive pas à lui expliquer qu'après, durant toute la nuit, j'en ai plein les oreilles et les narines, de ce liquide bizarre ; elle se moquerait sûrement de moi si je me plaignais.



Alors je ne me plains pas ; je pense seulement avec tristesse à la fin du mois de juin, lorsque je me sentirai assurément très seul car Yolande sera prise toute la journée à la faculté, à cause de son doctorat. Même le temps est moche, ici, le crachin ne veut pas cesser, et je reste assis près de la fenêtre et je regarde au-dehors, et ce qui me trotte par la tête parmi un tas de folles pensées, c'est quelle bonne consolation ce serait d'avoir près de moi, pendant que Yolande passe son doctorat, une chère petite tête blonde, un adorable poupon, que je garderais sur mes genoux, et nous regarderions par la fenêtre et nous attendrions ensemble que maman rentre à la maison.

Néanmoins, ce n'est pas si simple. Vous savez, n'est-ce pas, ma chère tante Amélie, que nous attendions la venue du bébé pour le début de ce mois ; Yolande disait même qu'il serait là vers le cinq, et le moment venu elle s'est couchée, même si elle n'était pas contente car elle avait tant de choses à faire. Je disais donc qu'elle s'est couchée, qu'elle s'est entourée des ouvrages d'obstétrique qu'elle étudiait sans cesse, de jour et de nuit pour ne pas se tromper, mais ça n'a rien donné. À la fin, Yolande était furieuse, elle en a eu marre et elle s'est levée. Plus tard, nous avons compris que ce n'était pas de sa faute, dans un des manuels il y avait plein de fautes de frappe, comment mettre un enfant au monde, c'était mal expliqué, et comme elle suivait tout à la lettre ça n'a pas marché.

Yolande dit que la science médicale pourra aller si loin dans son évolution qu'un jour les hommes aussi pourront accoucher. Mon Dieu, que ne vivé-je dans cette époque merveilleuse !

Je vais vite préparer du thé. Nous vous embrassons tendrement, chère tante Amélie. »

## AU SAUT DU DIT :

méditations au lit,  
à neuf heures et demie  
*Au Dr Sandor Ferenczy*

Je devrais me lever à dix heures parce que je suis fauché ; je devrais écrire une chronique. C'est donc cette chronique que je devrais écrire à dix heures, une belle chronique bien drôle, pleine d'humour et de gaieté, la plume légère.

Quand donc me suis-je couché ? Je me suis couché à trois heures, je suis resté attablé au café avec Dezsö Kosztolányi qui m'a fait lecture de son poème symbolique *Le larynx de mon ami malade*. Ensuite je me suis couché.

Neuf heures et demie, neuf heures et demie, neuf heures et demie. À neuf heures et demie je me lèverai et j'écirai cette chronique drolatique.

Drrrrrrrr... C'est le réveil. Bon, bon, ça va, j'ai entendu. C'est incroyable comme ça peut être imbécile un réveille-matin. Je t'ai entendu, tu ne comprends pas ?... Drrrr... Tu entends ?... Ferme ta gueule ! Qu'est-ce que t'as à gueuler ? Saloperie, je vais te balancer quelque chose... Drrr... Quelle insolence pour un réveil.

Monsieur le réveil n'a pas le droit de m'embêter. Pourquoi m'embête-t-il, ce réveil ? Toute ma vie j'ai été bon et prévenant. Je n'ai pourtant pas eu une vie facile, j'étais souvent mélancolique et j'avais le cœur lourd. Ce réveil est-il seulement conscient que, dans le fond, j'ai une âme mécanique ? Non, il n'est absolument pas conscient de ce que, dans le fond, j'ai eu pour âme une mécanique noble et généreuse.

Car moi, je possède une âme mécanique, mécanique, mécanique, mécanique. La mécanique est une conquête de la technique moderne, la mécanique, c'est l'âme des choses, éventuellement la mécanique des âmes. Ça peut être mécanique, ça peut être chaotique, mais j'aime mieux chaotique. Il y a du chaos dans la cervelle de l'homme, mais dans ce chaos il y a du pathos, autrement dit ce qui est chaotique est pathétique.

Quelle belle pensée, c'est merveilleux. C'est infiniment touchant, Ô comme c'est une pensée infiniment belle et touchante et émouvante, émouvante. Mouvant. Sable émouvant. J'en ferai un poème, ce sera un beau poème, Dieu, comme il sera beau, il sera merveilleux.

Mais attention, stop ! Il y a de l'humour là-dedans. Émouvant sable mouvant. Ha, ha, ha ! C'est de l'humour tout craché, ça fera l'affaire, j'écirai ça tout à l'heure comme chronique humoristique, je me lève de toute façon à dix heures, pour onze heures ce sera écrit. Le réveil a sonné à neuf heures et demie, il me reste donc trente-cinq minutes et une demi-heure et alors je me lèverai. Trente plus une demie font trente-deux. Je suis un homme vraiment bien pour m'en rendre compte. Comme c'est bien, bien, bien que je sois un homme. Je suis un homme bien, un cher homme, je suis doux et tendre comme un oreiller. Je suis bon et noble, prêt à me sacrifier comme Jésus-Christ. Mon destin sera le même, je serai moi aussi crucifié, mon Dieu, Dieu bon, secours-moi, secours ton humble fils et... quel terme pourrais-je utiliser ?... Ton fils prétentieux, éventuellement essieu de banlieue. Ça rime aussi.

Et alors, et cette chronique ? C'est ridicule ; puisque j'ai déjà choisi mon sujet, ce sera très vite fait, je peux rester encore cinq minutes au lit, de toute façon c'est vendredi, vendredi tout est plus long de cinq minutes. D'ailleurs, on a retiré la couverture rouge qui était sur le lit, qu'est-ce que ça signifie qu'on a retiré

la couverture rouge ? Cela signifie, n'est-ce pas, qu'on retirera également la chronique rouge, c'est-à-dire que j'arriverai à l'écrire plus rapidement. Je préfère écrire des chroniques rouges.

J'écirai ça très rapidement, j'irai parler avec mon rédacteur, rue Szilard Rökk. J'embarquerai dans ce bateau et ouste ! en avant ! Tut, tut, tut ! Comme il court, ce bateau ! Est-ce la mer Méditerranée, commandant ? Bien sûr, je la reconnais sur la carte, c'est bien sa couleur. Allons-nous vers Tripoli, commandant ? Dépêchons-nous, la guerre a éclaté.

Si la guerre a éclaté, j'ai une merveilleuse solution, il faut y coller une rustine, à cette guerre. Rantanplan ! Rantanplan ! Il faut coller une rustine au tambour.

Boum ! Que se passe-t-il ? Est-ce le navire qui fait eau ? Ciel, le bateau coule ! Monsieur le commandant, monsieur le commandant ! Cher monsieur le commandant, cher monsieur le rédacteur, qu'allons-nous faire ? Eh bien, il n'y a qu'à coller cette chronique sur le trou ; ô, salaud, tu ne l'as pas écrite ! C'est affreux, je vais l'écrire en vitesse, j'ai déjà une idée, des sables mouvants émouvants. Tenez, voici la chronique, collez-la vite sur le trou. Comme ça, c'est bien. Enfin elle est écrite, Dieu merci !

Enfin elle est écrite, je peux au moins dormir un peu tranquille. Quel bonheur. Le réveil a sonné à neuf heures et demie, depuis, trente-deux minutes sont passées plus la mer Méditerranée, au total ça fait quarante-huit. En somme, il doit être à peu près dix heures et demie, le typographe doit être en train de composer la chronique, peu après j'irai déjeuner. Je vais encore rester quatre minutes au lit, puis je l'écirai.

Aoaõia-o-a-o ! Ça fait quatre minutes ?

Bien sûr, il est temps de te lever, cochon !

S'il vous plaît, Maria ! Quelle heure est-il ?

Que dites-vous là ? Vous avez perdu la tête ?

Six heures moins le quart ?

Le matin ?

Qu... o... i ? Six heures moins le quart... du soir ?

Pourquoi n'avez-vous pas réglé le réveil, femme dépravée, perverse ?

Alors c'est la fin du monde. Aujourd'hui ça ne vaut même plus la peine que je me lève. Bonne nuit.

## EURÊKA

Bondissant hors de sa baignoire, Archimède se précipita dans la rue sans parvenir à se maîtriser.

La première personne qu'il croisa était un ancien camarade de classe, Apollonius, employé à la Banque Commerciale Athènes-Alexandrie.

– Eurêka ! hurla Archimède, écoute, qu'en dis-tu ? Tout corps plongé dans l'eau reçoit une poussée de bas en haut égale au poids du volume déplacé. Je viens de le découvrir !

Apollonius l'observa sérieusement.

– *Sag'schon* ! remarqua-t-il en grec. J'aimerais mieux connaître quelle poussée recevront mes actions sur le Salami si je m'en vais à Contreminos.

Ainsi dit-il en faisant un geste de dédain et il partit.

– Animal stupide ! haleta le savant. Misérable plèbe ! Mais comment pourrait-il savoir, ce malheureux, que ma découverte va ouvrir un nouveau chapitre dans l'histoire des sciences de la nature, ce qu'elle signifie, l'importance qu'elle a ! Je me rends sur-le-champ chez Lépidos, doyen de l'Académie Ptolémée, pour lui raconter cela !

Le doyen accueillit aimablement Archimède. Les yeux plissés, il écouta sa thèse, il hocha la tête et déclara enfin que la chose était fort intéressante, bien qu'on eût déjà abordé ce sujet même si ce n'était pas sous une forme identique – et il énuméra le nom de tous les académiciens qui avaient traité la question. Il promit de convoquer le congrès et de mettre la chose à l'ordre du jour en tant qu'éventualité proposée ; on désignerait la place qui lui convient dans l'Encyclopédie des Sciences. Naturellement, cela demanderait du temps.

– Mais je peux vous en faire immédiatement la démonstration, si vous le souhaitez, protesta Archimède. Y a-t-il une baignoire quelque part ?

Le doyen esquissa un sourire.

– Inutile. Je ne m'intéresse pas à de tels enfantillages : barboter dans l'eau avec toutes sortes d'objets ! Je m'intéresse à la Science ! Et puis, je n'ai pas pour habitude de me baigner.

Archimède, déconfit, quitta l'Académie. Chemin faisant il croisa Hexamos, le jeune poète, collaborateur de la revue futuriste de critiques et de belles lettres intitulée *Poésia*. Il s'ouvrit à lui. Hexamos en rougit presque de colère.

– Évidemment, si tu es assez sot pour porter ça chez eux, ces mandarins, ces vieux croûtons sclérosés ! Comment pouvais-tu seulement supposer qu'ils comprendraient ce qu'il y a de Nouveau, de Courageux, de Pionnier, de Chevalier de Demain, d'Idéaux de Demain ! Donne-moi ton machin, ce truc, je le porterai à la rédaction !

– Que veux-tu que je te donne ?

– Eh bien, ce poème, voyons...

– Ce n'est pas un poème, écoute, mais... c'est un... une découverte... elle n'est pas encore rédigée...

– Rédige-la et fais-la parvenir à la rédaction.

Et il disparut. Cela donna une idée à Archimède ; il synthétisa sa découverte en une phrase et l'envoya à la revue populaire qui la publia peu après.

Dans le numéro suivant, sous la plume d'Hexamos, parut un article enthousiaste ; en toute modestie, il rappelait que le mérite de la découverte de ce jeune génie lui revenait. Puis il passait à l'analyse de la thèse elle-même : par sa concision et sa force de conviction le Nouveau Poète surpassait ses prédécesseurs, en particulier dans la deuxième période du court chef-d'œuvre où l'expression « reçoit une poussée de bas en haut » résonnait d'une musicalité extraordinairement supérieure, tout en collant à la perfection dans son effet au vers d'introduction « Tout corps plongé dans l'eau... », et si l'on pouvait se permettre un soupçon de critique on regretterait que le poète fût resté trop attaché à la forme ancienne désormais dépassée de la poésie rimée en profitant de l'harmonie sonore des mots « eau » et « haut » ; pour un pionnier de génie tel Archimède qui ne faisait pas retentir les idéaux désuets d'Hier mais qui chantait les Verbes de Demain, il eût été plus digne de choisir la forme libre, de cette manière par exemple : « Tout corps plongé dans l'eau reçoit une poussée de haut en bas ! »

Archimède lut ce panégyrique avec étonnement, se gratta un peu la tête, puis alla voir Hexamos :

– Vois-tu, ce que tu as écrit sur moi, que tu me juges génial, j'ai trouvé ça intéressant. Mais pour ce qui est de la thèse elle-même, je crains qu'il y ait malentendu. Effectivement... tout d'abord... en ce qui concerne les nouveaux idéaux, et encore... la musique de demain... Vois-tu, je dois préciser que si c'est moi qui ai découvert la chose, cela ne veut pas dire que la chose elle-même soit du jamais vu comme tu le prétends... depuis toujours, tout corps plongé dans l'eau reçoit une poussée de bas en haut... simplement, cela n'avait pas été formulé... Et ce qui importe, c'est le *bas en haut* !... en aucun cas je n'aurais pu écrire *de haut en bas*... même si cela aurait mieux convenu à ma personnalité, comme tu le suggères...



Hexamos le regarda, contristé.

– Que dis-tu là ? La chose existait ? Tu ne l’as pas inventée ?

– Pardon ! Pour être précis, je ne l’ai pas inventée, je l’ai découverte. Et il ne s’agit pas de moi mais du fait que tout corps plongé dans l’eau...

Hexamos sursauta :

– Fiche-moi la paix avec ce corps plongé dans l’eau ! J’ai cru que tu nous présentais quelque chose qui n’existait pas auparavant... Comment aurais-je pu me douter qu’il s’agissait d’une histoire ancienne... que ce corps avait toujours reçu la poussée. Je me suis bien ridiculisé ! Je vais être contraint de quitter la revue à cause de toi, un... un plagiaire !

Catastrophé, Archimède s’enfuit de la rédaction. Il grimpa au sommet d’un rocher et hurla en direction des passants à la manière des prophètes illuminés.

– Écoutez ! Tout corps plongé dans l’eau reçoit une poussée de bas en haut égale au poids du volume déplacé ! Regardez-moi !

Et il se jeta dans l’océan.

Par cette action, il attira enfin l’attention. Il se noya, mais les gens commencèrent à s’intéresser à la thèse et Archimède, grâce au fait d’avoir déplacé un certain volume d’eau, reçut une poussée de bas en haut vers le rang des héros de la science. En un sens, Hexamos avait eu raison de s’intéresser davantage à Archimède qu’à l’eau qui pousse les corps.

## LE TREIZIÈME TRAVAIL D'HERCULÈS

Cela fait, Herculès se présenta devant le roi Eurysthée, et comme il se devait apporta la tête du lion de Némée avec laquelle il avait balayé les écuries d'Augias.

– Voici la tête, ô roi. Vas-tu enfin me dégager de mes chaînes ?

Mais Eurysthée fronça les sourcils, médita et dit :

– Un nouveau travail t'attend, ô Herculès.

– De quoi s'agit-il ? et Herculès fit tournoyer sa massue.

Eurysthée sortit de sa poche le dernier numéro de *Rafina*, la revue des belles lettres, et l'ouvrit à la page où se détachait en lettres bleues, en travers et à l'envers, le poème de Lajos Chacrat : *Blanche salive sur disque vieux*.

– Vois-tu ce poème ?

– Je le vois. Et vraiment il le voyait.

– Bon. Rends-toi chez Lajos Chacrat et démontre-lui que ceci n'a aucun sens. Cela fait quinze ans que personne n'ose le lui dire.

Herculès raccrocha sa massue à sa ceinture. En frottant deux pierres l'une contre l'autre il se fabriqua deux lourdes haches, il enroula une longue corde autour de sa taille et fourra trois livres dans son aumônière ; sur une lanière de cuir il enfila quatre critiques féroces et bien muselés, qu'il nourrit de viande crue pendant deux jours, puis il fit tremper quatre années de la revue *Nyugat* dans de l'eau, enfin il prit la route.

Il tenta d'approcher la demeure du monstre par le grand boulevard. Il creusa un fossé autour de la caverne du tripot qu'on appelait en ce temps-là – selon les bêtes sauvages qui y logent et qui hurlent fréquemment « Niou-Niou » – *Café New-York*. Dans un des fourrés qui bordent la caverne, Herculès rencontra la fée Carabosse.

– Bonsoir, vieille mère, l'interpella Herculès.

– T'as de la chance de m'avoir appelée « femme de lettres hongroise », répondit-elle. Pour te récompenser je vais te fournir la rime qui va avec « mercantile ».

Mais Herculès ne se laissa pas surprendre par la ruse, d'un coup il faucha les pieds des sonnets de la sorcière.

Il découvrit le monstre au sommet de la montagne : il touillait dans une tasse un poison noirâtre et vaguement mousseux.

Herculès ne partit pas immédiatement à l'assaut. Il passa par l'arrière et donna cinq sesterces à Agnès. Il plaça les critiques féroces, après les avoir ligotés, de part et d'autre de la descente ; pour les faire patienter – en attendant qu'on ait besoin d'eux –, il leur jeta en pâture des recueils de poèmes saignants.

Ensuite, par-derrière, prudemment, il s'approcha du monstre. Puis il fondit sur lui : le monstre n'eut même pas le temps de se retourner, et avant qu'il fît un geste, le héros abattit le poème sous ses yeux :

– Ceci n'a aucun sens ! proféra farouchement Herculès, tous les muscles bandés.

Le monstre émit un ronflement épouvantable. Ses yeux s'injectèrent de sang. Il écarta les doigts et se retourna face à son assaillant.

– Ceci n'a aucun sens ! répéta Herculès en empoignant le monstre par les reins.

Un effroyable combat s'ensuivit. Le fauve battait l'air autour de lui : il planta son stylo dans la gorge d'Herculès, il rédigea une déclaration qui invoquait Lajos Hatvany destinée à la rubrique de politique littéraire de la revue *Univers*, laquelle toutefois ne parut pas. Puis il entreprit quelques pirouettes vertigineuses et poignarda trente-cinq poèmes de son recueil paru l'année précédente.

– Ceci n'a aucun sens ! persista Herculès.

Le monstre mordit le ventre du héros avec douze autres poèmes. Il lui en enfonça également un dans la poitrine et un autre entre les deux omoplates.

– Cela n'a aucun sens ! haleta Herculès, sans lâcher les reins. Cela n'a pas de sens ! Où est le sens ? Je demande où est le sens ?

Le fauve griffa de nouveaux poèmes sous son aisselle. Herculès sentit qu'il ne pourrait plus tenir longtemps. Il trancha les lanières des critiques féroces, qui se ruèrent en glapissant sur le fauve, mais quand ils eurent flairé les poèmes, ils reculèrent en rampant et en geignant.

– Aucun sens ! hurla Herculès.

Il retourna le poème, le jeta à la tête du monstre – qui l'engloutit goulûment –, le mastiqua et vomit. Vraiment insupportable.

Herculès eut alors une idée.

D'un coup de massue il signa le poème du nom d'un autre poète et le lança vers le monstre, qui le fixa.

– Aucun sens ! hurla-t-il, lui aussi.

Herculès le ramassa et l'emporta chez Eurysthée.

## PRÉSENTATION STATISTIQUE

Je lisais dans mon lit cette revue américaine dans laquelle, chaque semaine, on trouve les illustrations dont on parle ces temps-ci, par exemple, à côté d'un petit homme debout, on voit un œuf géant, dix fois plus grand, avec cette légende : « *how many eggs does a man eat in his life ?* » (combien d'œufs un homme mange-t-il durant sa vie ?). Ou bien un bœuf grand comme une maison, à côté d'un homme petit, et la revue prétend que c'est moi qui ai mangé ce bœuf. Ou encore, un ongle aussi grand que le portail de la basilique, et on nous raconte que nous nous coupons autant d'ongles aux doigts.

J'ai ensuite bâillé à m'en décrocher la mâchoire, remonté mon duvet jusqu'au menton, fermé les paupières ; je me suis réveillé, j'ai encore bâillé, je suis sorti de mon lit et suis allé me laver dans la salle de bains. Ce n'était pas simple parce que j'ai trouvé dans le porte-savon un savon aussi gros qu'un monument funéraire : cinq mètres de large et huit d'épaisseur. La quantité de savon que j'ai consommée dans ma vie. Dans un lavabo de la taille du lac Balaton, une violente tempête fouettait la quantité d'eau que j'ai utilisée dans ma vie pour me laver. Latéralement, sur la rive enchantée du lavabo se dressaient les montagnes de crème et de pâte dentifrice que j'ai consommées. Il serait temps de me raser, murmurai-je, caressant ma barbe de six mètres : la longueur de barbe que j'ai rasée à mon menton jusqu'à aujourd'hui.

Après le rasage, je me suis assis pour travailler. Je trempai pensivement ma plume dans l'encrier ; l'ennui, c'était que pour chaque prise d'encre, je devais grimper sur une échelle de dix mètres pour atteindre l'orifice de l'encrier. J'ai arraché un morceau du rouleau de papier large de quatre mètres qui

représentait la quantité de papier que j'ai noircie de mes gribouillages.

Impossible de travailler : une sonnerie retentissante secoua la porte de mon antichambre. Un géant d'aspect sévère me présenta une facture longue de douze mètres : il m'invita à régler cette modeste somme ; c'était la liste des impayés accumulés tout au long de ma vie.

Je promis de payer prochainement, je posai sur ma tête mon chapeau grand comme la place Erzsébet, et dévalai mes cent millions quatre cent mille six cent vingt-deux marches pour aller vite prendre mon petit déjeuner au café.

Devant le café, j'ai été accueilli par une foule d'une dizaine de milliers de personnes. C'étaient des jeunes gens de toutes sortes qui, au moment où j'arrivais, tels les soldats d'une armée bien entraînés, tournaient la tête dans ma direction et criaient de concert comme une foudre dont retentiraient les collines de Buda :

– Salut, ne me reconnais-tu donc pas ? Je suis (suivirent six mille noms différents), ton camarade de sixième B. Te souviens-tu de monsieur (ici six mille noms), professeur de... ? He, he, he... Comment vas ? comment vas ? Où allais-tu ? Petit-déjeuner ? Bon, je veux bien t'accompagner, ça fait un moment qu'on ne s'est vu.

La tête me tournait quand je suis entré au café, suivi par la foule. Ils se sont installés autour de ma table et questionnèrent en chœur dans un tonnerre à percer les tympans :

– Et à part ça, comment vas-tu ?

Pendant ce temps, le garçon plaçait devant moi la chaudière à vapeur fumante dans laquelle bouillonnaient vingt mille hectolitres de café. À ma question relative à l'animal de la taille d'une vache, semblable à un merveilleux monstre préhistorique qui voletait autour de ma tête, il répondit chaleureusement qu'il s'agissait d'un petit bacille de la tuberculose : j'en avais respiré autant dans ma vie. On m'enfonça dans la bouche une cigarette longue de deux kilomètres et de quatre mètres de diamètre. Le garçon fit couler dans un récipient les six litres de salive – représentant la quantité de salive déposée sur le bord de tasses mal nettoyées – que j'ai avalée dans ma vie.

Je sursautai, écœuré, et sortis en trombe dans la rue. La foule des camarades d'école me suivit et depuis le seuil, tous en chœur, ils me chuchotèrent à l'oreille dans un mugissement de canon :

– S'il te plaît, prête-moi une couronne jusqu'à demain, mais discrètement, que personne ne le remarque.

Je distribuai douze mille couronnes. La foule se dissipa, mais je ne restai pas seul longtemps. D'une rue adjacente, vrombit une équipe d'une douzaine de milliers de personnes, dirigeant son attaque directement vers ma ligne de front.

– S'il vous plaît, clamèrent d'un ton offensé, paumes retournées et sourcils froncés, les douze mille personnes, s'il vous plaît, pourquoi n'avez-vous pas répondu à la lettre que je vous ai adressée voilà six semaines ?

Je rougis, et bégayai en m'agitant :

– Ça alors ! Pardonnez-moi, je suis si follement distrait ! J'ai oublié de les poster, pourtant je les ai écrites ! Cela ne m'est jamais arrivé auparavant, croyez-moi, c'est la première fois que je ne réponds pas à une lettre.

– Et pourquoi justement à moi ? répondirent à l’unisson, vexées, les douze mille personnes, et elles désignaient leur poitrine de leur index, toutes en même temps, justement à moi ?

Elles me saluèrent fraîchement d’un coup de chapeau et traversèrent la rue, les douze mille en même temps.

Je rencontrai le groupe suivant, deux mille hommes environ, au coin du Grand Boulevard. Ils se tournèrent vers moi :

– Quelle chance de vous rencontrer, je voulais justement vous parler. Depuis longtemps je sais qu’il faudrait faire quelque chose avec vous. Vous êtes talentueux mais peu débrouillard, il faudrait que quelqu’un, comme moi par exemple, vous tienne par la main. Demain je glisserai un mot à (sept mille noms) n’ayez aucune crainte, je suis là.

Et ils tapotèrent amicalement mon épaule qui enfla de cinquante centimètres.

– Je ferai de vous un homme ! Je suis le seul qui réussira à tirer quelque chose de vous ! criaient-ils dans leur enthousiasme.

Je me détournai car une foule d’environ cinq mille femmes approchait. Elles s’emparèrent de ma main, enthousiastes et passionnées. Elles me regardaient au fond des yeux ; débordantes de douceur, elles me chuchotèrent du ton le plus intime, provoquant un bruit qui ne dépassait pas celui d’une cinquantaine de sirènes de bateaux :

– J’ai lu... vous savez bien que j’ai lu... n’est-ce pas, vous savez que j’ai compris que votre article s’adressait à moi... que je suis la femme à laquelle vous pensiez ?

– Alors, vraiment, vous l’avez compris, dis-je en souriant tristement, et en plongeant profondément dans leurs yeux.

Mais je n’entendis plus la réponse car je fus saisi au col par une dizaine de milliers de mains.



- Salut ! hurlèrent dix mille voix.
- Salut ! criai-je joyeusement.
- Mon unique ami ! entonnèrent si fort dix mille quidams que, dégoûté d’eux et de moi, j’essuyai une larme grande comme ma chambre, et me réveillai.

## BIBI ET MOI

Je ne me connais pas : le mot « Moi » m'évoque une nébulosité obscure, mystérieuse et tragique, avec des feux scintillants de douleurs sourdes ou de joies victorieuses. Le « Moi » des autres se dresse devant ou derrière moi, clairement, avec des contours précis, agrandi ou rapetissé à travers la lentille de mon « Moi », mais cette lentille est invisible, elle est en verre, elle disparaît alors même qu'elle rend les autres visibles.

Je me suis souvent cherché moi-même, je me suis souvent combattu moi-même dans l'obscurité, mais seuls des passions indicibles, angoissées, des douleurs aiguës, des plaisirs inquiets répondaient à mes interrogations.

Je ne me connais pas. Mais je connais quelqu'un qui habite en moi, avec qui je n'ai jamais eu commerce mais qui intervient souvent, le verbe haut, arrogant, sans s'inquiéter de ma réponse qui ne vient jamais, de la honte et de la gêne qu'il me cause, tel un parent très comme il faut qui présente à la société son gosse mal élevé.

Maintenant que j'en parle, je découvre avec étonnement que je ne lui ai même pas donné un nom tant je lui en veux, tant je me suis efforcé de me faire croire qu'il n'existait pas.

Pourtant il existe. Comment l'appeler ? Je ne peux pas l'appeler « Moi » puisqu'il n'est pas moi ; lui, il est tout petit. C'est « Bibi », mais je n'aimerais pas qu'on l'identifie à moi.

Bibi est un bonhomme grand comme mon pouce. Ce n'est pas pour autant un enfant, c'est un nain minuscule, à la figure rasée, leste et agile, affichant un sourire malicieux, satisfait et suffisant, avec des yeux impertinents. Il porte culottes et bas de soie tel un petit marquis, il est allègre, ironique, outrecuidant, cynique, incrédule. Il a des gestes ronds et ironiquement

exagérés, il est humble avec hauteur, courtois, quelquefois effrontément éhonté. Il ne connaît ni instant solennel, ni émotion, ni recueillement, il n'aime pas le silence, il brise les intermèdes pénibles par un ricanement. Je ne sais pas où il niche : quelquefois il se loge dans ma tête, s'assoit sur ma cervelle, balance ses gambettes et il sifflote. Quelquefois il se dissimule dans mes mains, il me tire les doigts : je suis assis en compagnie, avec un brave et honorable gentleman et nous conversons sérieusement, dans les règles de l'art ; mais Bibi est là, dans mes doigts, et il les tire, et il veut que j'attrape l'oreille de ce monsieur – c'est inattendu –, ou que je lui flanque une chiquenaude sur le nez.

Bibi est toujours en éveil, mais en général il ne parle que lorsque cela m'est le plus désagréable, quand c'est le plus gênant, lorsque j'aurais besoin de silence, d'attention, de recueillement.

Bibi ne parle jamais à d'autres personnes, il ne leur a jamais adressé la parole. Apparemment, c'est sur moi qu'il a jeté son dévolu, et il a décidé de fournir un programme unique à sa petite vie de gaieté et de futilité : m'énervé, moi, me gêner, moi. Il m'est déjà arrivé un certain nombre de fois de connaître des moments où mon cœur a fondu et s'est lassé, où j'ai été envahi d'une chaude affection et d'un douloureux désir de tout dire de ce qui me concerne à un ami. à une maîtresse : de faire don de moi-même sans réserve, pour qu'on m'aime, pour qu'on me plaigne : « tu vois, c'est comme cela que je suis ». Dans ces moments-là je fouillais en moi, ému, humble, pur. Je fouillais en moi et je tombais sur Bibi ; je le tirais, le harcelais : « Vas-y, parle enfin, fais-toi connaître, incline-toi, puisque toi aussi tu fais partie de moi. » Mais en ces occasions, têtue, il se taisait et arborait son sourire effronté, et s'il daignait parler il parlait à moi seul, pas à l'autre : « Cesse, arrête, disait-il, insolent,

supérieur, ne vois-tu pas comme tu es comique ? Tu essaies seulement de les rouler, ne le vois-tu pas ? Mais tu ne peux pas me rouler, moi, papa, n'as-tu pas honte, vouloir me rouler, moi ? Mais je te connais, qu'est-ce que c'est que ce sentimentalisme ? quelle ânerie ; mais continue, si ça te chante. »

Je dois me taire parce que je n'ai aucune arme face à lui. J'aime les mots élégants, doux, expressifs, les verbes au sens profond, les tournures artistiques, j'aime les paroles tragiques parce que je crois que c'est cela qui exprime la vie. Son lexique à lui ne fournit que bassesse, cynisme, impudeur, vulgarité ; il collectionne avec un plaisir pervers les jurons de corps de garde, les épithètes concises, hautaines et savoureuses, il ramasse et utilise sans hésiter la langue des vagabonds, des mauvais garçons, des brutes, des paysans, des soldats, leur argot ; la plèbe triviale et mécréante des faubourgs, le jeune crieur de journaux dépravé, l'usurier sans foi, la bonniche débauchée, le colporteur des cafés sont ses amis. C'est chez ceux-là qu'il a pillé son vocabulaire, Bibi, c'est avec ces termes qu'il m'effraie, qu'il me désespère, qu'il me fait rougir ; en général dans les moments où je suis en train de chercher le pur cristal des mots les plus précieux, les plus élevés, les plus vibrants.

Il a saccagé mes instants les plus intenses alors que j'approchais du sens de la vie : la douleur. Mais il faut dire que c'est justement grâce à cela qu'il a souvent sauvé l'essence même de ma vie, ma subsistance païenne, animale. Adolescent, j'ai écrit un journal sur moi et à moi, que personne d'autre que moi ne devait lire. Au moment où j'étais sur le point de noter ma vérité suprême, c'est lui qui intervenait : « Attention, petit père, n'écris surtout pas ça, qu'en dirait la personne à laquelle tu

voudrais le donner à lire ? Elle risquerait de perdre ses illusions à ton égard et ne croirait plus que tu es celui que tu veux paraître. » « Mais c'est justement ça que je veux », insistais-je, désespéré. « Bien, bien, petit vieux », disait-il, et moi j'obéissais afin de ne pas être contraint à polémiquer avec lui.

C'est lui qui a massacré mes poèmes ; il intervenait entre deux rimes, vulgaire et sardonique : « Chagrin, c'est bon, une bonne rime. Évidemment, ce n'est pas ce que tu voulais écrire, n'est-ce pas, mais ce n'est pas ça qui compte. L'important, c'est que ça agisse directement, comme si ça jaillissait du fin fond de ton âme. Or, ça ne peut certainement pas jaillir du fin fond de ton âme, vu que je suis assis dessus : j'y fume une cigarette et je balance les jambes. » Impasse.

C'est lui qui se met au travers de ma gorge quand j'exprime mes condoléances à quelqu'un qui a perdu un proche. En ces occasions, il n'hésite pas à me raconter des blagues : « Regarde son nez, on dirait un cornichon. Une guêpe pourrait si bien s'y promener. Mais alors il serait obligé d'y porter la main, de quoi ça aurait l'air ? »

J'ignore si les comédiens vivent avec un bibi : moi, si j'étais comédien, je ne pourrais pas le supporter. Il m'arrive de parler en public, de faire un discours ou de dire un poème. Ce sont ses minutes les plus effrénées : pas un instant il ne ferme la bouche. Je parle, je discours, j'élève la voix, je m'emballe, moi et les auditeurs sommes émus : j'essuie peut-être même une larme, cependant il ne se tait pas une seconde, il parle, parle tout le temps, de ce qui lui passe par la tête, sur un ton cynique, impudique. Il ne se laisse pas le moins du monde déranger par ce que je dis : effaré, je l'ai un jour surpris alors qu'il chantait un couplet de music-hall pendant que moi je pérorais, impétueux, la parole noble, sur la destinée de l'humanité, sur le tragique du héros. Mais c'est le moins grave quand simplement

il ne prête pas attention à ce que je fais et qu'il préfère se distraire avec de mauvaises chansons et de la musique de foire. Il est plus embêtant quand il tend l'oreille, quand il écoute, contrôle, critique. Je parle au public, et lui à moi, sans interruption : « Entendu, papa, c'était assez bon. Mais maintenant, fais gaffe, tu sais bien, le prochain numéro que tu voudras faire, il faudra y mettre plus d'élan et faire un peu vibrer la trachée. Maintenant mime l'émotion, fais semblant de lutter contre les larmes. Ce coup-ci c'était mauvais, cela demande à être réparé, là, au moment où il y aura ce truc avec cette indignation ou je ne sais quoi, bref avec ce bidule. Veille sur ce type, au premier rang, il ne te suit pas, il faut lui crier dessus, quelle sorte de type ça peut être ? Un drôle d'oiseau. Qu'est-ce qu'il dirait si tu te mettais à chanter brusquement : *Cha-a-arlotte... que je te mi-i-i-gnotte... Oulaoula-oulala !* Ou encore : *Grand-papa, mon petit grand-papa...* comme on chante au cabaret ? »

J'ignore si d'autres vivent avec un bibi, mais je connais des gens dont je sais qu'il n'habite pas en eux. Des gens soupe au lait, colériques, impulsifs, guidés par leurs instincts. Dont le sang monte à la tête instantanément, qui saisissent le couteau, qui poignent, puis tombent à genoux en hurlant. Ces gens-là ne sont pas habités par un bibi, parce que Bibi, si je levais un couteau et hurlais : « Je vais te tuer, femme adultère ! », il me retiendrait le bras et me dirait calmement : « Bon, tu y repenseras à ce meurtre », et si je voulais défendre ma propre vie, il ricanerait dans mon for intérieur et se moquerait de celui qui me menace.

Parce que ma vie, il s'en fiche, il n'a aucune pitié de moi. Il est celui qui chantonne, fredonne, quand la souffrance me fait venir des larmes aux yeux, et qui dit : « D'accord, lève maintenant tes mains, jusqu'aux yeux, maintenant plie la tête comme ça, plus fort maintenant, parce qu'on t'écoute. Tu es bizarre quand tu chiales, tramtadaram, tu es marrant, tu peux toujours chialer, pour moi tu peux bien crever, que je ne te voie plus, de toi j'en ai ras le bol. D'ailleurs, comment vas-tu ? » C'est lui qui parle en parallèle à ceux à qui je suis en train de parler, mais tandis que je m'adresse à eux correctement, respectueusement, lui il leur susurre en même temps des grossièretés inouïes du bout des lèvres. C'est lui qui a le culot de tutoyer le Premier ministre tandis que j'énonce : « Votre Excellence, éventuellement, ne serait-il pas... », il le tutoie et lui dit : « Bon, écoute, fiston, pressons, pressons, tu n'as pas de temps à perdre, moi non plus, ne nous fatiguons pas. »

Je crains que le jour venu il ne massacre aussi mes derniers instants et qu'il ne leur ôte toute grandeur. Pendant que, râlant, je me préparerai au grand voyage, Bibi, toujours effronté, restera assis sur le haut de mon nez émacié et donnera des ordres : « Bon, maintenant, mon vieux, vite un bon mot bien trouvé avant de partir bouffer les pissenlits par la racine, que tous ces petits romantiques, et ces vaniteux qui ne te connaissaient pas, en fait, et qui ne me connaissaient pas non plus, puissent le ressasser. »

Et maintenant que je m'apprête à parler de lui, c'est lui qui arrache la plume de ma main : « Je suis un bon sujet, hein, dit-il avec dédain, quoique peu me comprennent ; en revanche, il y en a peu qui s'apercevront que tu m'as choisi pour thème uniquement parce que tu n'avais rien d'autre à écrire. »

Sale gosse, que devrais-je lui répondre ? Il en serait encore plus présomptueux. Devrais-je lui dire qu'il ment, qu'il n'est pas vrai qu'il n'est qu'un thème, que j'ai vraiment voulu le dessiner, le dire, avouer qu'il vit en moi ?... Il sourit avec insolence, imbu de lui-même : « Ah oui ? Admettons. Mais alors, pourquoi ne me permets-tu pas de parler par ma propre bouche ? Comme ça tu pourrais mieux me présenter, plus directement ! Pourquoi prends-tu des détours, pourquoi tu m'analyses, tu me situes ? Laisse-moi m'exprimer seul : je me présenterai moi-même ! »

Non... ce n'est pas possible... Cela n'est pas possible pour un livre sérieux, comme il faut, pour un journal... Tais-toi, malpoli.



## KARINTHY ET SON LACET

*par Pierre Karinthy*

Frigyes Karinthy est né en 1887. Dès l'âge de vingt ans il devient célèbre grâce à ses nouvelles et des chroniques qui révèlent une immense culture, un sens de l'observation extrêmement aiguisé et un humour qui surgit de l'essence même de ses écrits, pour ainsi dire immanent.

Les nouvelles inédites en français qu'on trouve dans ce volume, modeste échantillon d'une très abondante production, ont été écrites entre 1912 et 1934. Elles constituent une courte anthologie originale qui reflète la personnalité complexe de l'auteur, de même que ses préoccupations aussi bien esthétiques que morales, stylistiques, sociales et philosophiques, sans jamais délaissier ce qui a bâti sa réputation, l'humour.

On peut les regrouper selon les sujets qu'elles abordent ou la forme qu'elles adoptent :

L'auteur se prend souvent lui-même comme objet de dérision (*Mes poches, Au saut du lit*) ou d'analyse, qui revêt alors une portée générale (*Bibi et moi, Rencontre avec un jeune homme*) sans oublier quelques coups de patte à la psychanalyse naissante (*Chez le neurologue*). Il observe aussi ses contemporains dans des croquis acerbes, tendres, drôles, toujours étonnamment « vrais » (*L'important c'est la discrétion, Mahlzeit et Zaturek, Le mari du théâtre*). Il aborde de front le style absurde (*Ma femme passe son doctorat, Dialogue avec un homme bon, Enquête et La leçon de chant* dont on appréciera la parenté avec *La Leçon* d'Eugène Ionesco, écrite quelque vingt années plus tard).

Optimiste, infiniment confiant, jusqu'en 1914, en un développement harmonieux, sans limite, du progrès grâce à l'épanouissement des techniques, les horreurs de la guerre qui survient alors ont induit chez Karinthy un immense scepticisme, un pacifisme militant et une réflexion renouvelée sur la nature humaine. Une nouvelle comme *Conserve d'homme* reflète le regard triste de l'humoriste qu'il reste encore, sur la folie des peuples et des États.

Cet humour qui sollicite le rire dans les situations les plus dramatiques a donc de multiples sources. « En humour, je ne plaisante jamais » a-t-il écrit. On peut trouver dans cette déclaration un premier trait de sa personnalité et de son style : le goût du paradoxe révélateur, de l'observation qui met en lumière, tel un spot, la contradiction cachée, intrinsèque des situations apparemment les plus naturelles, les mieux acceptées.

Un second trait permanent de ces œuvres est la perfection des croquis, l'éclairage des caractères par d'infimes détails extraordinairement révélateurs ou l'invention d'intrigues à la logique inébranlable et inattendue, prises dans les plus banales circonstances de la vie quotidienne.

Une troisième source de cet humour est la totalement véridique invraisemblance des situations et des propos : l'absurde qui vous saute à la figure, qui vous prend à la gorge, qui vous révèle à vous-même et vous conduit imprévisiblement au rire, suivi bientôt d'une intense émotion.

L'humour chez Karinthy n'est donc jamais gratuit, mais il n'aurait pas aimé cette expression. Disons plutôt : « Presque jamais gratuit », car partout, entre les lignes, le doute s'insinue : est-ce bien de cela qu'il s'agit ? De lui-même ? Que cherche-t-il à faire ? À nous lier avec son lacet ? À nous faire douter de

notre nature ? De nos plus solides convictions ? Ou suffit-il de rire ? De qui se moque-t-il vraiment ? de son sujet ? de lui-même ? du lecteur ? des trois à la fois ? Ce devrait être au lecteur de répondre, mais cette réponse risque, emportée par la magie du texte, de disparaître au point de ne plus pouvoir être formulée ; une sorte de doute existentiel s'insinue : piégé par l'auteur, le lecteur n'a plus d'autre ressource que de rire, sans savoir vraiment de qui. Peut-être bien de lui-même.

On est tenté de paraphraser Jacques Prévert (auquel il fait parfois penser dans sa recherche d'une vérité humaine authentique), comme aurait pu le faire Karinthy dans un de ses *À la manière de...* où il a écrit dans le style de ses contemporains aussi bien hongrois qu'étrangers : « Cet humour si violent, si fragile, si tendre, si désespéré, cet humour si beau, cet humour si vrai, si heureux, si joyeux et si dérisoire. »

Quelques années après avoir publié un *Voyage autour de mon crâne* (éditions Viviane Hamy, 1990, pour la traduction française), récit détaché, et pour ainsi dire journalistique de l'opération réussie d'une tumeur au cerveau qu'il a lui-même subie, Frigyes Karinthy est décédé en 1938 en lançant sa chaussure : le comble des sujets de plaisanterie, c'était lui.

Paris, juillet 1996

## **Du même auteur**

*Voyage autour de mon crâne*

*Double portrait*

## Extrait du catalogue

TRADUIT DU RUSSE

*Le Spectre d'Alexandre Wolf*

*Chemins nocturnes*

Gaïto Gazdanov

TRADUIT DU GREC

*Film noir*

*Jours d'Alexandrie*

Dimitris Stefanàkis

TRADUIT DU PORTUGAIS

*Voyage en Inde*

*Apprendre à prier à l'Ère de la Technique*

*Jérusalem*

Gonçalo M. Tavares

TRADUIT DU SERBE

*D'une terrasse à l'autre*

Mira Popović

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AMÉRICAIN)

*Mémoires de Montparnasse*

John Glassco

TRADUIT DU HONGROIS

*La Porte*

*La Ballade d'Iza*

Magda Szabó

[www.viviane-hamy.fr](http://www.viviane-hamy.fr)

# Sommaire

[Couverture](#)

[Présentation](#)

[Le livre](#)

[L'auteur](#)

[Je dénonce l'humanité](#)

[Copyright](#)

[J'AIDE MON FILS](#)

[LES JOUEURS D'ÉCHECS](#)

[L'IMPORTANT C'EST LA DISCRÉTION](#)

[ENQUÊTE](#)

[JE ME DEMANDE SI MA FEMME N'EST PAS SUSPECTE Du journal  
d'un mari](#)

[JE DÉNONCE L'HUMANITÉ](#)

[GAZ](#)

[MAHLZEIT ET ZATUREK](#)

[L'HOMME BIEN ÉLEVÉ](#)

[ON FERME À CINQ HEURES](#)

[SA TABLE À LUI](#)

[NOUVELLE-ZÉLANDE Dans cent ans](#)

[CONSERVE D'HOMME Brevet anglais](#)

[ENFANT DE MON SIÈCLE](#)

[DIALOGUE AVEC UN HOMME BON](#)

[ENNUI MOMENTANÉ D'ARGENT](#)

[L'HOMME RICHE](#)

[NOUVEAU BILLET DE MILLE COURONNES](#)

[LETTRE MYSTÉRIEUSE](#)

[L'AVEUGLE QUI MALMÈNE LE MAL-VOYANT](#)

[GARDIEN DE L'ORDRE](#)

[JE SUIS TÉMOIN](#)

[LA LEÇON DE CHANT](#)

[RENCONTRE AVEC UN JEUNE HOMME](#)

[LE MARI DU THÉÂTRE](#)

[PROSPECTUS AVEC PRIX DE FAVEUR POUR ACTRICE DE  
BUDAPEST](#)

[JE RÉCLAME LE REMBOURSEMENT DE MES FRAIS DE  
SCOLARITÉ](#)

[LE LACET DE CHAUSSURE](#)

[MES POCHEs](#)

[BUREAU](#)

[BARABBAS](#)

[J'ÉTUDIE L'ÂME HUMAINE](#)

[CHEZ LE NEUROLOGUE](#)

[MA FEMME PASSE SON DOCTORAT](#)

[AU SAUT DU DIT : méditations au lit, à neuf heures et demie . Au Dr  
Sandor Ferenczy.](#)

[EURÊKA](#)

[LE TREIZIÈME TRAVAIL D'HERCULÈS](#)

[PRÉSENTATION STATISTIQUE](#)

[BIBI ET MOI](#)

[KARINTHY ET SON LACET par Pierre Karinthy.](#)

[Du même auteur](#)

[Dans la même collection](#)

[Sommaire](#)